@

LA CHINE A TRAVERS LES ÂGES

par
Léon WIEGER S. J. (1856-1933)

Première et deuxième périodes : jusqu'en 220 après J.C.

1920

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : pierre.palpant@laposte.net

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : pierre.palpant@laposte.net

à partir de :

La Chine à travers les âges,
par Léon WIEGER S.J. (1856-1933)

Imprimerie de Hien-hien, 2^e édition, 1924, 532 pages.
La section publiée représente 122 pages.

Polices de caractères utilisée : Times, 10 et 12 points.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''.

Édition complétée le 30 novembre 2004 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PÉRIODE : L'EMPIRE FÉODAL.

Première Leçon : La préhistoire. *Hia* et *Miao*. — L'empereur Jaune. — Empire féodal électif. — *Yao*, *Chounn* et *U*. — Depuis le vingt-cinquième siècle environ, jusqu'en 1979 av. J.-C.

Deuxième Leçon : L'empire féodal héréditaire. — Première dynastie *Hia*, 1989 à 1559. — Deuxième dynastie *Chang-Yinn*, 1558 à 1050 av. J.-C.

Troisième Leçon : L'empire féodal héréditaire. — Troisième dynastie *Tcheou*. — Sa prospérité, 1050 à 771 avant J.-C.

Quatrième Leçon : L'empire féodal héréditaire. — Troisième dynastie *Tcheou*. — Sa décadence, 771 à 519. — Anarchie féodale. — Période des hégémons et des ligues.

Cinquième Leçon : L'empire féodal héréditaire. — Troisième dynastie *cheou*. — Son agonie, 519 à 316 (256). — L'âge de fer. — Philosophes. Sophistes.

Sixième Leçon : *Ts'inn* détruit les Six Royaumes. Fin de la féodalité. — Âge de sang. — Politiciens et légistes. — Généraux massacreurs. — 216 à 221 avant J.-C.

DEUXIÈME PÉRIODE : L'EMPIRE ABSOLU DES *TS'INN* ET DES *HAN*.

Septième Leçon : L'empire un et absolu des *Ts'inn*, 221-206. — Sa ruine. — Anarchie préparatoire aux *Han*, 206-203.

Huitième Leçon : *Ts'ien-Han*, la Première dynastie *Han*. — L'usurpateur *Wang-mang*. Restauration des *Han*. — 202 avant J.-C., à 25 après J.-C.

Neuvième Leçon : La Deuxième dynastie *Han*, 25 à 210 après J.-C.

P R É F A C E

Le présent ouvrage résume et complète mon Histoire politique de la Chine, (Textes Historiques), et mon Histoire des Croyances religieuses et des Opinions philosophiques en Chine, auxquelles je renverrai souvent, par les lettres TH et HCO respectivement. Il se compose de trois parties. Un précis. Un index biographique. Un index bibliographique.

Le Précis expose succinctement la suite des événements arrivés en Chine au cours des âges, depuis le commencement de son histoire jusqu'en 1911, mettant le lecteur à même de situer dans leur cadre les hommes et les choses.

L'Index biographique contient plus de quatre mille notices, ternes et monotones, vies païennes que rien n'égaye ni n'élève.

L'Index bibliographique contient un millier de fiches, ouvrages dont il peut être utile de connaître au moins l'existence.

Vous trouverez dans ces deux Index, les caractères chinois des noms et des titres, omis dans le Précis autant que possible, parce qu'ils gênent le lecteur non sinologue.

Comme dans mes TH et mon HCO, pour les temps antérieurs à l'an 827 avant J.-C., j'ai suivi la chronologie du *Tchou-chou ki-nien*, la seule qui mérite quelque confiance.

Selon ma constante habitude, j'ai tâché d'être clair et pratique. J'aurais pu faire beaucoup plus long, mais j'ai jugé que, vu les temps, et pour le but, cette mesure suffisait.

Ce livre termine la série des ouvrages, qui me furent demandés jadis pour mes Confrères missionnaires, par le R. P. Em. Becker S.J., longtemps Supérieur de la Mission à laquelle j'appartiens. Il est mort à *Hien-hien*, le 28 Avril 1918, désirant que le travail fût achevé. C'est fait. Je remercie l'Imprimerie de la Mission, qui l'a laborieusement édité.

Hien-hien, Chine, le 25 Décembre 1919.

Léon Wieger S.J.
Missionnaire.
Dr méd.

*
* *

PREMIÈRE PÉRIODE

L'EMPIRE FÉODAL

PREMIÈRE LEÇON

La préhistoire. *Hia* et *Miao*. L'empereur Jaune. Empire féodal électif.
Yao, *Chounn* et *U*. Depuis le vingt-cinquième siècle environ,
 jusqu'en 1979 avant J. -C.

•₇ Trois noms résument la préhistoire chinoise... *Fou-hi* le Pasteur... *Chenn-noung* l'Agriculteur... *Hoang-ti* le Souverain Jaune, c'est-à-dire le Seigneur de la terre, car la couleur jaune symbolise le loess chinois. Trois stades successifs dans l'évolution du groupe humain, qui devint l'empire chinois. D'abord l'état nomade de hordes errantes, vivant d'élevage, de chasse et de pêche. Puis l'état semi-nomade de hordes parentes et alliées, appuyé sur des stations agricoles fixes, des fermes. Enfin la fixation au sol, l'état sédentaire définitif, sous un grand chef commun unique, de la fédération des *Hia*, les hordes devenant des clans, et les chefs des hordes des seigneurs feudataires.

D'où vinrent ces *Hia* ? quelle fut leur souche ? — Il est très probable, presque certain, qu'ils vinrent du Nord-Ouest, suivirent le cours de la rivière Wéi, puis la rive méridionale du Fleuve Jaune, jusqu'au fleuve *Hoai*. Là leur migration fut arrêtée par le peuple alors nombreux, dont les *Miao-tzeu* actuel sont les restes. — Quant à leur souche, aucune solution certaine jusqu'à présent. Ethnologiquement, les Chinois sont tellement métissés, qu'il ne subsiste plus d'échantillons dont on puisse prétendre qu'ils représentent le type primitif. Linguistiquement, les essais faits pour les rattacher aux Sumériens, ont été jusqu'ici infructueux.

Aucune durée approximative, aucune date certaine ni même probable, ne peut être assignée aux périodes nomade et semi-nomade. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elles finirent peu après l'an 2500 avant J.-C., au plus tard. L'unification de la nation, sa fixation définitive au sol, la fondation de l'empire des *Hia* par *Hoang-ti* le Souverain Jaune, doit être placée dans le vingt-cinquième siècle. Ce qui précède, est légende. L'histoire de la Chine commence entre 2486 et 2402. Ses premières dates sont exactes, à quelques dizaines d'années près. Mais 2302 est une date assez ferme, et 2145 paraît être une date certaine.

J'ai raconté au long, dans mes TH, les légendes préhistoriques. Quiconque prétend s'occuper de littérature chinoise, doit les bien connaître, car il y est fait allusion à chaque instant, dans toute sorte d'écrits. Ici je relèverai seulement les données probables que ces légendes nous fournissent, sur la civilisation chinoise primitive.

•₈ Durant la période nomade, la grande loi fut celle qui régissait les mariages. Il importe de l'exposer, telle qu'elle fut en réalité, et non telle que les Taoïstes la firent, deux mille ans plus tard, pour appuyer leurs théories sur l'état de nature primordial. Donc, parmi les *Hia* nomades, la femme en titre devait être prise dans une autre tribu. Les démarches préalables étaient faites par des personnes interposées. La jeune épouse retournait dans sa propre horde et famille pour ses couches, et ses enfants mâles étaient élevés par leurs grands-parents maternels, jusqu'à un certain âge. Cela, peut-être pour leur assurer de meilleurs soins ; plus probablement pour les protéger contre les entreprises des femmes secondaires, esclaves achetées ou captives enlevées, et de leurs enfants de rang inférieur. La thèse taoïste, que, dans l'antiquité, les enfants ne connaissaient que leur mère et pas leur père, c'est-à-dire que les unions étaient libres, sans lien matrimonial, est absolument fausse. Il ne s'agit pas non plus d'une sorte de matriarcat, opinion qui a été insinuée à tort. Après le sevrage, la mère revenait auprès de son mari ; et, quand il était formé, le fils prenait rang, sous son père, dans sa famille et sa horde.

Durant la période nomade, on notait, on comptait, on correspondait, au moyen de nœuds faits à des ficelles (quippus), ou d'entailles faites à des lattes. Donc, aucune écriture, probablement. Les huit trigrammes, que toute la tradition fait remonter à cette époque, paraissent avoir été, non des caractères, mais des symboles servant à la divination. Nous ne savons pas ce que fut la langue parlée des *Hia* nomades.

Au passage à l'état semi-nomade, la tradition rattache les deux faits suivants. — D'abord l'étude des végétaux propres à l'alimentation, à la culture ; et l'étude accessoire, dans le pays neuf où on se fixait, des végétaux vénéneux, dangereux pour l'homme ou pour les troupeaux. — Ensuite une institution, qui subsiste encore, celle des marchés, tenus à jour fixe dans un lieu déterminé, pour les trocs, ventes et achats. Les lieux étaient tellement disposés, entre les stations habitées, que ceux qui allaient de leur station au marché, pouvaient faire la course, aller et retour, dans la même journée, sans devoir découcher.

Cependant les *Miao* aborigènes ne virent pas d'un bon œil le développement des *Hia* intrus, cela se conçoit ; surtout à partir du moment où ceux-ci se fixèrent au sol. Eux aussi vivaient par petites hordes, qui se confédéraient par groupes, selon les temps et les besoins. Finalement ils se levèrent en masse, firent la guerre aux *Hia*, non sans succès paraît-il, car ils les refoulèrent, des plaines au sud du Fleuve Jaune, jusque vers le nord de la plaine du *Tcheu-li* actuel. L'instinct de la conservation confédéra les *Hia*, lesquels, commandés par *Huan-yuan*, battirent les *Miao* commandés par *Tch'eu-you*, à peu près là où est maintenant la ville de *Tchouo-tcheou*. Ce fut une chaude affaire ; question de vie ou de mort. La victoire n'assurait aux *Hia* qu'un répit temporaire. Ils le comprirent, firent de *Huan-yuan* leur chef suprême, *Hoang-ti*, l'Empereur Jaune, et inaugurèrent un nouvel état de choses.

Voici ce que fut l'empire de *Hoang-ti*, l'empire féodal chinois à ses débuts Conquis, les sujets de *Tch'eu-you*, de race *Miao*, furent attachés à la glèbe, parqués par groupes de huit familles, autour d'un puits. Ils formèrent la plèbe, appelée *chou-jenn* ou *minn*. Cette plèbe était gouvernée par une •, aristocratie, de race *Hia*, dont le titre général fut *pai-sing*, les clans. Ces nobles, les hommes des clans, conservaient et entretenaient les deux talents nationaux qui firent la victoire des *Hia* sur les *Miao*, à savoir, le tir avec le puissant arc en corne ; et la manœuvre du char de guerre, petite forteresse mobile de l'archer, couverte par une section de fantassins. De là, pour les chefs de l'aristocratie, pour les seigneurs feudataires, le titre générique *tchou-heou*, les Archers.

A ce peuple composé de deux races, fut imposée d'un coup une civilisation, dont le trait caractéristique est l'uniformité générale et obligatoire. Uniformité officielle n'admettant aucune exception, dans la culture de la terre, les habitations, les vêtements, l'ameublement, les ustensiles, les armes, les outils, les véhicules, les bateaux, etc. Observation officielle des phénomènes célestes, desquels on inférait si le Ciel était content ou non. Calendrier officiel, réglant l'agriculture et le reste. Cycle sexagénaire pour le compte des époques. Ecriture chinoise propre, probablement créée de toutes pièces, par ordre, sous *Hoang-ti*, comme le veut la tradition. Système officiel de poids et mesures. Musique officielle, la gamme étant fixée par une série de cloches-diapasons. Commerce par troc ou échange, facilité par certaines valeurs à cours forcé officiel, dont les principales furent, une espèce de cauris (coquillage), des pièces de tissus ayant une largeur et une longueur fixe, et du cuivre en petits lingots d'un poids déterminé. Le fer était inconnu. Les armes se faisaient en bronze. Les pointes des flèches, les couteaux, étaient en silex. Chaque feudataire avait dans son district une ville, ou plutôt une enceinte en terre, qui pouvait servir de lieu de refuge temporaire, en cas d'inondation ou d'invasion, les deux fléaux de la Chine.

Que *Hoang-ti* ait imposé aux *Miao* sa civilisation *Hia* par la force, l'histoire n'en fait aucun mystère. Ce fut un guerrier de génie, et son empire fut un État militaire. Il porta les armes durant toute sa vie, volant là où se produisait quelque trouble. Pour mater les *Miao*, race cruelle, il leur appliqua leurs propres lois criminelles, dans lesquelles d'atroces mutilations jouaient le rôle principal. Comme il ne nous reste, du temps de *Hoang-ti*, aucun monument, aucun écrit, je ne puis en dire davantage. J'écarte toutes les légendes, par lesquelles les Taoïstes cherchèrent plus tard à grandir sa mémoire, les livres qu'ils lui attribuèrent, etc. Ce que nous savons, est d'ailleurs suffisant, pour pouvoir faire revivre ces temps lointains.

D'après l'opinion la plus commune, quand *Hoang-ti* mourut, un de ses fils lui succéda, puis un petit-fils d'une autre branche, puis un arrière petit-fils de la première branche. Le fils de ce dernier s'étant montré incapable fut déposé par les feudataires, qui mirent son frère à sa place, en 2145 avant J.-C. Durant cette période, deux faits sont à relever. — D'abord, sous le propre fils de

Hoang-ti, les *Miao* déjà asservis, ou des *Miao* voisins encore libres, mêlèrent leurs superstitions fétichistes au théisme chinois. Sous le règne suivant, les choses furent remises en état, par la force. — Ensuite, ou par pure gloriole, ou peut-être pour en imposer aux *Miao*, ce devint la mode de revendiquer, pour les fondateurs des grands clans, une naissance extraordinaire. Ils auraient été conçus par leurs mères (des femmes mariées, pas des vierges), non de leur père, mais d'une influence émanée du Souverain d'en haut.

Avec l'intronisation de l'empereur *Yao* en 2145, commence l'Histoire de •₁₀ la littérature chinoise. Probablement inventée, certainement systématisée sous *Hoang-ti*, l'écriture rédigea aussitôt des pièces officielles ; mais il n'a pas plu à Confucius, à qui nous devons ce qui reste des écrits antiques, de nous conserver aucun document antérieur au règne de son parangon l'empereur *Yao*. Avec ce règne, nous entrons dans l'histoire écrite. Les premières pièces du *Chou-king* datent de cette époque.

La tradition veut que ces documents aient été rédigés de la manière suivante. Un scribe officiel, muni d'une sorte de plume à réservoir, assistait à toutes les séances impériales, et notait textuellement les paroles prononcées, au fur et à mesure. Ces paroles étaient ensuite cimentées dans leur cadre, dans le récit des faits, par les historiographes, travaillant dans leur bureau. Des caractères en usage à l'époque de *Yao*, peu d'échantillons sont parvenus jusqu'à nous ; encore sont-ils d'une authenticité douteuse. Le tracé des caractères ayant été modifié trois fois depuis lors, les vieux textes furent autant de fois recopiés en écriture nouvelle. Mais les règles de composition des premiers caractères paraissent n'avoir pas varié dans la suite. Item, dans les plus anciens textes, la langue écrite nous apparaît telle qu'elle est encore ; plus fruste ; moins riche en particules ; mais, dans ses règles fondamentales, la même que de nos jours.

*

Trois noms résument l'histoire de la Chine, de 2149 à 1979,.. *Yao*, *Chounn*, et *U*. Peu de noms ont été écrits et prononcés plus souvent que ceux-là. Pas de livre chinois qui ne les ait cités ; pas de lettré chinois qui ne les ait vénérés.

Il nous reste, de l'empereur *Yao*, les instructions qu'il donna, en 2145, aux observateurs officiels du ciel, rédacteurs et vérificateurs du calendrier de l'empire. Il leur est enjoint de veiller à la détermination exacte des équinoxes et des solstices.

L'empereur dit : Attention vous deux, Hi et Houo ! L'année solaire compte 366 jours. Au moyen des mois intercalaires, faites concorder avec elle l'année lunaire. Indiquez avec précision le temps pour tous les travaux, afin que ces travaux soient fructueux. — *Chou-king*.

Ce document contient le nom des constellations solsticiales et équinoxiales, en 2145 avant J.-C... Point de départ des calculs astronomiques et chronologiques chinois. Nous verrons à quelle longue et tenace erreur il donna lieu.

• ¹¹ Dans les immenses plaines de la Chine, les inondations locales sont un fléau de presque tous les ans. C'est tantôt un fleuve, tantôt un autre, qui déborde. En l'an 2085, tous les fleuves de la Chine d'alors, débordèrent en même temps, et leurs lits s'étant effacés, les eaux ne s'écoulèrent plus. Le peuple périssait. *Yao* gémit :

Ah ! Les grandes eaux détruisent tout. Seules les montagnes et les collines émergent. 'La nappe s'étend jusqu'à l'horizon. Combien le peuple est à plaindre ! Quelqu'un pourrait-il remédier à ce fléau ? — Chou-king.

Mal conseillé, *Yao* fait un mauvais choix. L'inondation dure toujours. Alors *Yao* songe à abdiquer. Excluant son propre fils comme incapable, il cherche un homme de talent, qui puisse porter le fardeau de l'empire. On lui recommande un certain *Chounn*. *Yao* lui fait épouser deux de ses filles pour éprouver ses mœurs, et lui fait remplir plusieurs charges pour s'assurer de sa capacité. Satisfait de lui, en 2073 *Yao* abdiqua en sa faveur.

L'empereur dit : Approche, toi, *Chounn* ! Depuis trois ans, j'ai comparé tes actes avec tes paroles. J'ai constaté que tu fais ce que tu dis. Monte sur le trône impérial ! — Le premier jour du premier mois, *Chounn* reçut l'abdication de *Yao*, dans le temple de l'Ancêtre de la lignée de *Yao*. — Chou-king.

Toujours considéré comme étant l'empereur, *Yao* mourut dans la retraite, 28 ans plus tard, en 2046. Après le deuil triennal, le régent *Chounn* monta sur le trône, en 2042.

*

Durant le règne de *Yao* et la régence de *Chounn*, l'empire chinois, renfermé de l'Est à l'Ouest à peu près dans ses limites actuelles, a passé le Fleuve Bleu vers le Sud... Ou du moins, des établissements chinois, postes avancés, poursuivent au sud du Fleuve Bleu, le travail de colonisation déjà très avancé dans le nord. Outre les *Miao* (cultivateurs de riz) que nous connaissons, des tribus parentes, les *Li* (récolteurs de riz), ont passé sous le joug. Ils forment *minn* la plèbe, ou *Hia-minn* la basse plèbe, ou *Miao-minn Li-minn* la plèbe des *Miao* des *Li*. — On a prétendu que les noms des trois peuples étrangers, avec lesquels les *Hia* se trouvèrent en contact à cette époque, les *I* de la côte orientale, les *Man* du Fleuve Bleu, les *Ti* du Nord-Ouest, leur furent donnés par mépris. C'est une erreur. Ces peuplades furent définies par le trait le plus saillant de leurs mœurs. Les *I* étaient de grands gaillards qui se servaient d'arcs en bois. Les *Man* élevaient l'insecte qui donne la soie, produit que les *Hia* leur empruntèrent dès qu'ils le

connurent. Les *Ti* nomades campaient, des chiens gardant leurs tentes durant le jour, et des feux de camp protégeant leurs troupeaux contre les bêtes fauves pendant la nuit.

De la régence de *Chounn*, il nous reste un document écrit considérable, authentique, portant la date 2059 avant J.-C. C'est le compte rendu fait par *U* le •₁₂ canalisateur, de ses travaux pour remédier à la grande inondation, de l'assèchement des terres, de leur division administrative, de la détermination des impôts et des tributs. Il appert de cette pièce ; 1° que la double population chinoise et aborigène était assez dense, car l'énorme travail ne put être fait que par beaucoup de bras. — 2° que dans les plaines du *Hoai* et du Fleuve Jaune, des affluents de ces fleuves, mis en communication par des tranchées, constituèrent le premier réseau des canaux chinois. — 3°, que, outre les voies fluviales, *U* créa des routes à travers les forêts et les montagnes, voies de communication directe de la capitale avec les provinces, du gouvernement central avec les autorités locales. — Voici quelques échantillons du style de ce document célèbre, le *U-koung*.

U conduisit le Fleuve, vers le Sud, depuis les monts *Tsi-cheu*, par la gorge de *Loung-menn*, jusque près du mont *Hoa*. Puis il le fit couler vers l'Est, par le gué de *Mong-tsinn*. Quand le Fleuve eut reçu la rivière *Lao*, à *Ta-p'ei* il l'infléchit vers le Nord, jusqu'à *Ta-lou*. Là il le divisa en neuf branches. Réunies ensuite, ces neuf branches se déversèrent dans la mer par une embouchure unique. [...]

Au Nord-Ouest, dans la province, le sol est jaune et meuble. Les terres sont de première classe. L'impôt est de sixième classe. Les habitants offrent à l'empereur, comme tribut spécial, du jade et autres minéraux rares. Quand ils l'apportent à la capitale, leurs barques descendent le cours du Fleuve ou la rivière *Wei*. De ce côté, les peuplades nomades sont soumises. Des étoffes et des fourrures sont apportées jusque des monts, *K'ounn-lunn*. [...]

A l'Est, entre le mont *T'ai-chan* et la mer, s'étend la province de *Ts'ing*. Là une frontière fut assignée aux aborigènes qui peuplent le littoral. Le cours des rivières *Wei* et *Tcheu* fut rétabli. Le sol de la province est blanc et compact. Le long de la côte, de vastes étendues sont salées et stériles. Les terres sont de troisième classe. L'impôt est de quatrième classe. Les habitants offrent à l'empereur, comme tribut spécial, du sel, divers produits de la mer, du plomb et des minéraux rares tirés des vallées du *T'ai-chan*, des fibres textiles et de la fine toile de dolic. Les aborigènes *I* du pays de *Lai*, sont des pasteurs nomades. Ils offrent à l'empereur de la soie sauvage. Pour apporter leur tribut à la capitale, les

barques remontent la Wenn, la Tsi, puis le Fleuve. — Chou-king .

•₁₃ Le chapitre *Chounn-tien du Chou-king*, qui résume le règne de l'empereur *Chounn*, nous a conservé de précieux renseignements, d'abord sur la religion des anciens *Hia*, au temps où Hammourabi régnait à Babylone, où Abraham quittait la Mésopotamie ; mille ans et plus, avant le Brahmanisme et le Mazdéisme. — C'était un théisme, le culte d'un Etre suprême, Ciel, Souverain d'en haut, Souverain universel, qui voit et entend tout, qui récompense et punit, qui fait et défait les princes ses mandataires. Ce culte, réservé au gouvernement, était interdit au peuple... L'empereur, père et pontife de la nation, avertissait le Souverain d'en haut, avant de l'invoquer, en mettant le feu à un bûcher. Seul il lui offrait des sacrifices. Il faisait observer les corps célestes et les météores, flamber des écailles de tortue, pour apprendre si le Ciel était content ou non. — De plus, un culte animiste rendu aux Génies des monts, des fleuves, de certains lieux ; âmes d'hommes glorieuses, défunts célèbres, bienfaiteurs du pays. Culte officiel, interdit au peuple. Parmi ces Génies, les plus importants, pratiquement, étaient le Patron du sol de l'empire, et les Patrons du sol de chaque fief, de chaque ville. — Ensuite, culte du Patron local du sol, au tertre de chaque village ; le seul culte public permis au peuple. — Puis le culte privé des Ancêtres, obligatoire pour toutes les familles, chacune honorant les siens. On vivait en communication incessante avec ces Mânes. On les informait de tout. On les invitait, par une musique bruyante, avant de leur faire les offrandes, les libations et les révérences rituelles. On espérait en retour leur bénédiction. — J'appelle l'attention sur ce fait important. Dans cette religion primitive des *Hia*, absence complète de tout mythe, de toute fable, de toute poésie. Quelques dogmes assez précis, un culte uniforme très simple, une barrière officielle s'opposant aux innovations du dedans et aux importations du dehors. J'ai exposé très au long tout ce culte antique, dans mon [HCO.L01](#).

Viennent ensuite les renseignements que voici, sur le **gouvernement** de l'empire. Il était divisé en quatre régions. Chaque région avait, comme centre politique et hiératique, une haute montagne. En 2073, après les cérémonies de son entrée en charge comme régent à la capitale, *Chounn* visita successivement ces quatre centres. Sur chacune des quatre montagnes, il alluma un bûcher, pour avertir le Souverain d'en haut de sa présence, et du zèle qu'il mettait à s'acquitter de ses fonctions d'empereur. Au pied de la montagne, il conféra avec les seigneurs feudataires de la région réunis en comices, renouvela les investitures, s'enquit si les récales étaient bien observées, etc. Ces récales étaient, l'uniformité du calendrier, des poids et mesures, des vêtements, des rites et de la musique ; toutes institutions nationales, dont la violation constituait un crime de rébellion puni de mort. — La tournée impériale dura toute l'année. Elle fut renouvelée tous les cinq ans, chaque fois avec le même cérémonial. De plus, dans l'intervalle de ces cinq années, chaque seigneur était tenu de venir en personne à la capitale, pour

rendre ses comptes et recevoir ses instructions. — Comme ç'avait été l'usage depuis *Hoang-ti*, *Chounn* appliqua aux aborigènes soumis leurs propres lois pénales. Le tatouage indélébile du visage dénonçait ceux qui avaient commis une faille moindre. L'amputation du nez ou des pieds, peine et signe de certains crimes. La castration. La mort.

*

• ¹⁴ Voici, comme échantillon de la **prose** de ce temps, une conversation de l'empereur *Chounn* avec ses neuf ministres, avant l'an 2012. Elle contient des fragments rythmés, qui ne sont pas encore de la versification.

U dit à *Chounn* : Oh ! Empereur ! sur votre trône, veillez bien !

— Oh ! oui, dit *Chounn*.

U dit :

— Ayez toujours le but en vue. Observez les moindres indices, de peur que la paix ne soit troublée. Que vos ministres soient des hommes droits, qui conforment leurs actions à vos intentions. Alors il paraîtra que vous êtes vraiment le mandataire du Souverain d'en haut. Le Ciel vous continuera son mandat, et vous traitera avec bienveillance.

L'empereur dit :

— Oh ! les ministres, les familiers ! les familiers, les ministres !

U dit :

— Oui, c'est là le point.

L'empereur dit :

— Ministres, vous êtes mes bras, mes jambes, mes oreilles, mes yeux. Je désire servir mon peuple de toute manière ; vous, aidez-moi. Je désire bien gouverner tout l'empire ; vous, agissez pour moi. Si j'erre, redressez-moi. Gardez-vous d'approuver étant en ma présence, puis de critiquer étant ailleurs. Faites votre devoir, vous, mon entourage.

Enfin l'empereur chanta ces paroles :

— Il faut obéir au mandat du Ciel, en tout temps, en toute chose. Si les bras et les jambes sont contents, la tête se dressera avec honneur.

Le ministre *Kao-you* donna la réplique :

— Quand la tête pense, quand les membres agissent, tout va bien. Quand la tête prétend agir seule, les membres ne bougeant plus, tout va mal.

L'empereur saluant ses ministres, dit :

— Oui ! allez ! Remplissez vos fonctions. !

Chou-king

*

En 2012, *Chounn* nomma son ministre *U* régent de l'empire. Il mourut en 1992. — Après les trois années du deuil national, monta sur le trône, en 1989. La tradition rattache à son règne, l'invention par *I-ti*, du vin de riz fermenté (arack). Puis la fonte de neuf urnes en bronze, qui devinrent le palladium de l'empire. Enfin une ébauche de calendrier, le *Hia siao-tcheng*, qui est parvenu jusqu'à nous. — Reconnaisants de ce que ce grand homme avait remédié à la grande inondation de 2085, les contemporains appelèrent son fils au trône, quand il fut mort, en 1979 ; et les historiens lui décernèrent le titre de *U le Grand*. L'empire chinois devint ainsi héréditaire. Désormais l'histoire comptera par dynasties et règnes.

*

* *

DEUXIÈME LEÇON

L'empire féodal héréditaire. — Première dynastie *Hia*, 1989 à 1559. —
Deuxième dynastie *Chang-Yinn*, 1558 à 1050 avant J.-C.

• ¹⁵ La première dynastie prit pour titre *Hia*, le nom de la nation. Elle dura 430 ans. Sous le troisième empereur, le petit-fils de *U le Grand*, elle était déjà en pleine décadence. Révoltes des seigneurs, l'empereur *T'ai-k'ang* détrône, l'empereur *Siang* assassiné, un fils posthume de ce dernier renouant le fil de la succession interrompu pendant quarante années ; puis des règnes invraisemblablement longs et absolument vides d'événements, une suite de blancs et de lacunes ; enfin *Kie* un tyran détrôné par le fondateur de la seconde dynastie ; voilà, en peu de mots, le bilan des *Hia*. Je renvoie pour les détails à mes TH. Ici je me bornerai à relever quelques faits.

Du fils de *U le Grand*, l'empereur *Ki*, il nous reste un document important, daté 1976. Un grand feudataire, le seigneur de *Hou*, ne voulut pas reconnaître le nouvel empereur, et se déclara indépendant en refusant les signes de vassalité, dont le principal était l'usage du calendrier impérial, fixant le premier jour de l'année et de chaque lunaison. L'empereur mobilisa son armée, les *six légions* comme on disait alors, et marcha en personne contre le rebelle. Avant la bataille qu'il lui livra à *Kan*, il fit à ses troupes une harangue substantielle. Voici la traduction littérale du texte :

Avant la grande bataille de *Kan*, l'empereur appela sur le front les commandants des six légions. Puis s'adressant à l'armée tout entière, il dit : Hommes des six légions, je vous le dis avec serment... Le seigneur de *Hou*, ayant rejeté le calendrier officiel, le Ciel lui a retiré son mandat, et moi je vais lui infliger le châtement décrété par le Ciel. — Hommes de droite, si vous n'attaquez pas à droite ; hommes de gauche, si vous n'attaquez pas à gauche ; conducteurs des chars, si vous ne dirigez pas vos chevaux droit à l'ennemi, vous aurez failli à votre devoir. — Ceux qui auront obéi, seront récompensés devant les tablettes de mes Ancêtres. Ceux qui auront désobéi, seront mis à mort devant le tertre du Patron du sol. — *Chou-king*.

Les tablettes sont celles du temple, qui servaient de médium entre l'empereur et ses Ancêtres, et qu'il emportait quand il quittait la capitale. A chaque halte, on élevait dans le camp, au Patron du sol du lieu, un tertre provisoire. — L'empereur *K'i* gagna la bataille de *Kan*.

Vers l'an 1610 furent faits, en Chine, les premiers instruments en fer. Jusque là le cuivre et le silex avaient été seuls employés. Le fer, plus abondant, se substitua peu à peu au cuivre. Le silex continua longtemps encore à servir pour divers usages.

• ¹⁶ La tradition rapporte que le dernier empereur de la première dynastie, *Koei* (appellatif posthume infamant *Kie*), monté sur le trône en 1589, fut perverti par une femme, la fameuse *Mei-hi*. L'empereur se livra à la débauche, et fit mettre à mort beaucoup d'innocents. Averti qu'il jouait son trône, il répondit :

Je suis à l'empire ce que le soleil est au firmament. Quand le soleil aura péri, je craindrai moi aussi.

En 1559, à la tête d'une coalition des feudataires, *T'ang* seigneur de *Chang* se souleva et marcha contre l'empereur. Son armée comprenait de nombreux aborigènes. C'est à eux surtout que s'adresse le discours de *T'ang* avant la bataille de *Ming-t'iao*. Voici le texte :

Approchez, multitude, et écoutez bien mes paroles. Moi faible enfant, je ne suis pas un rebelle. L'empereur ayant commis beaucoup de crimes, le Ciel a décidé de le détrôner. — Vous dites, multitude, que, sans pitié pour vous, votre prince vous oblige à négliger vos travaux agricoles, pour le plaisir de détrôner l'empereur. Il n'en est pas ainsi. L'empereur est coupable, et moi je dois le combattre, de peur d'être puni par le Souverain d'en haut. — Vous m'aidez, moi votre prince, à exécuter la sentence du Ciel. Si vous le faites, je vous récompenserai libéralement, n'en doutez pas. Si vous ne faites pas votre devoir, je vous exterminerai avec vos familles. — *Chou-king*.

T'ang fut vainqueur. *Kie* s'enfuit et mourut en exil. En 1558, *T'ang* monta sur le trône, et fonda la deuxième dynastie, qu'il appela *Chang*, du nom de sa principauté. Lui-même est appelé dans l'histoire *Tch'eng-T'ang*, *T'ang* le Victorieux. Lors des cérémonies de son intronisation, il dut se donner encore beaucoup de mal, pour faire accepter des feudataires et de la nation cette nouveauté inouïe jusque là, d'un vassal châtiant son souverain. L'histoire ratifia sa justification.

Puisque *T'ang* agit comme délégué du Ciel, il ne fut pas coupable de rébellion.

*

La deuxième dynastie dura 507 années, de 1558 à 1051. Elle eut aussi une existence bien tourmentée. Outre les princes feudataires, toujours remuants, que nous connaissons, une aristocratie frondeuse, composée d'officiers retraités et de leurs descendants, rendit le gouvernement impérial de plus en plus difficile, à partir du quatorzième siècle. En 1302, le nom de la dynastie

fut changé en *Yinn*, caractère faste qui lui porterait bonheur, pensa-t-on. En 1241, *Ou-ting*, un souverain plus énergique, ayant battu les tribus barbares qui menaçaient l'empire, la considération que lui valut cet exploit militaire, lui permit de raffermir pour un temps le pouvoir suprême. *Ou-i*, 1159 à 1125, se distingua par une impiété jusqu'alors inouïe, et mourut foudroyé. Enfin *Sinn* (appellatif posthume infamant *Tcheou*) ayant renouvelé les excès, tyranniques de *Kie*, fut comme lui renversé par une coalition de feudataires, commandés par *Fa*, •₁₇ seigneur de *Tcheou*, lequel fonda, en 1050, la troisième dynastie. Mêmes observations critiques, que pour la première dynastie ; nombre de règnes longs et vides ; des blancs et des lacunes. De plus, la tragédie qui termina la deuxième dynastie, est trop évidemment calquée sur celle qui termina la première, pour ne pas inspirer à l'historien au moins de la défiance.

Les auteurs chinois affirment unanimement, que le **culte religieux** de la deuxième dynastie, Ciel et Mânes, fut l'apogée du culte chinois primitif, encore pur de tout mélange. Et de fait, la seconde dynastie nous a laissé des textes, des chants, des bronzes rituels, extrêmement intéressants et instructifs. Je leur ai consacré les Leçons [L02](#) et [L03](#) de mon HCO, et la plus grande partie de la section *Graphies antiques dans mes Caractères chinois*. Je renvoie à ces traités. — A cette époque, la langue chinoise est formée. La **prose** et la **poésie** sont en bon train. Voici quelques pièces qui montreront, et les idées et le style du temps.

En 1531, dans le temple ancestral de la famille régnante, tandis que l'empereur *T'ai-kia* faisait les offrandes rituelles à feu son aïeul l'empereur *Tch'eng-t'ang*, le chœur chantait en son nom les strophes suivantes :

Les tambours battent à coups redoublés, célébrant mon glorieux aïeul. Moi le petit-fils de *T'ang*, je l'appelle pour qu'il vienne ; je lui fais cette offrande, pour que mon souhait s'accomplisse. Oh ! qu'il daigne regarder favorablement ce que j'ai cuit pour qu'il le goûte, moi son petit-fils. — O glorieux ancêtre, toi qui m'assistes toujours en temps voulu, toi qui étends tes bienfaits sans limites, oh ! viens à moi en ce lieu... Puisque je t'ai versé une pure liqueur, accorde-moi que mon espoir se réalise. Accorde-moi une grande longévité, une vieillesse sans fin. — Sur leurs chars de parade, les feudataires sont venus, pour t'inviter et te faire des offrandes avec moi. Je suis souverain d'un grand pays. Le Ciel m'a donné l'abondance : L'année ayant été très fertile, j'ai de quoi te bien traiter. Viens à moi, viens recevoir mon offrande. Fais descendre sur moi une bénédiction illimitée. Oh ! daigne regarder favorablement ce que j'ai cuit pour que tu le goûtes, moi ton petit-fils. — *Cheu-king*

En 1531, l'empereur *P'an-keng* décide la translation de sa capitale. Parce que le site était trop exposé aux inondations, prétexte-t-il. Son but fut, en

réalité, d'appauvrir et d'affaiblir une aristocratie gênante. Il rencontra naturellement une très vive opposition, contre laquelle il lui fallut recourir aux arguments majeurs d'alors. Ses harangues nous ont été conservées. Elles furent adressées au peuple entier, dans l'espoir que la foule gagnée, entraînerait les individus récalcitrants. Le palais lui fut ouvert. L'empereur dit :

La tortue a déclaré que nous n'avons plus aucun bien à attendre, si nous restons en ce lieu. S'obstiner à y rester, c'est vouloir que le Ciel annule le mandat de la dynastie. Si je propose le déplacement de la capitale, c'est pour obtenir que le Ciel continue ce mandat... Vous, officiers, jadis vos ancêtres servirent avec dévouement mes ancêtres. Maintenant, quand je fais les offrandes rituelles à mes prédécesseurs, vos aïeux viennent avec eux recevoir leur part, et vous bénissent ou vous maudissent à cette occasion, selon que vous m'obéissez ou non... Hommes du peuple, si vous me résistez, mes prédécesseurs feront descendre sur vous de grands maux ; vos aïeux et vos pères vous renieront et demanderont que vous soyez punis ; vous n'échapperez pas à la mort.

Enfin, quand il fut arrivé à ses fins, non sans peine, •₁₈ *P'an-keng* se promet que le Souverain d'en haut va rendre à sa dynastie l'éclat qu'elle eut jadis, et il félicite son peuple de n'avoir pas désobéi aux ordres du Ciel intimés par la tortue. — Ce texte (*Chou-king*) est décisif pour la question de la croyance à la survivance des âmes, dans l'antiquité chinoise. Il nous montre princes et peuple réunis dans un ciel empyrée, au courant des affaires de la terre, s'y intéressant et y intervenant. Le même texte prouve de plus que, sous la deuxième dynastie, les oracles rendus par l'écaille de tortue flambée, étaient considérés comme indubitables, et constituaient un précieux instrument de gouvernement.

En 1241, l'empereur *Ou-ting* raffermir la dynastie, par une campagne heureuse. Je vais citer une ode qui célèbre cet exploit et la gloire de son règne. Elle fut composée après sa mort (1216), pour la dédicace de son temple. Voici d'abord la translittération de la première strophe, pour montrer comment était faite la poésie de ce temps-là. Six vers de quatre syllabes, la rime étant la même pour les six, en sons anciens (les sons ont quelque peu varié depuis lors)... *T'a pei Yinn Ou — fenn fa King Tch'ou. — Mi jou k'i tsou — p'eou King-tcheu liou. — You tsie k'i chou — T'ang sounn-tcheu siou.* — Voici maintenant la traduction :

Il frappa, l'empereur *Ou* des *Yinn*,
il châtia énergiquement *King* et *Tch'ou*.
Il pénétra jusque dans les lieux les plus inaccessibles,
il réduisit à merci les habitants de *King*.

Il mit l'ordre dans ce pays,
petit-fils et continuateur de l'empereur *T'ang*.

Sachez bien, vous *King* et *Tch'ou*,
que, voisins de l'empire, vous lui devez tribut.
Jadis au temps de l'empereur *Tch'eng-t'ang*,
même les *Ti-k'iang* plus éloignés que vous,
n'auraient jamais osé ne pas apporter le leur.
C'est la loi des *Chang*, disaient-ils.

C'est le Ciel qui a institué les fiefs,
l'empereur avec sa capitale,
dans les terres asséchées par *U le Grand*.
Annuellement les tributaires viennent à la cour,
pour prouver qu'ils sont sans faute,
qu'ils ont cultivé leurs terres avec soin.

Sous *Ou-ting* la capitale bien réglée,
put servir de modèle aux quatre régions.
Grande fut la renommée de cet empereur.
Son génie s'étendit à tout.
Sa vie fut longue et paisible.
Nous jouissons encore du fruit de ses travaux.

• ₁₉ Reconnaisants, nous avons gravi le mont *King*,
couvert de grands pins et de beaux cyprès.
Nous avons coupé et transporté des arbres,
nous les avons équarris et sciés.
Les chevrons sont longs,
les colonnes fortes,
la tablette de *Ou-ting* reposera en paix dans ce temple.

Chou-king, Soung, V, 5.

En 1050, *Fa* de *Tcheou* attaqua, défit et tua *Sinn*, le dernier souverain de la deuxième dynastie. D'après la tradition, son armée comptait quatre mille chars de guerre ; ce qui suppose, au taux d'alors, trois cent mille combattants, les valets non comptés. L'empereur lui opposa sept cent mille hommes. Avant la bataille de *Mou-ye*, *Fa* harangua ses troupes. Comparez cette pièce, aux deux harangues de l'an 1976 et de l'an 1559 citées plus haut. Vous constaterez que les choses, et la manière de les dire, ont fait des progrès.

Le premier jour du cycle, dès l'aube, l'armée se déploya devant la capitale des *Chang*, dans la plaine de *Mou-ye*. Quand elle fut rangée en bataille, *Fa* de *Tcheou* la harangua. De la main gauche il tenait sa hache d'armes, de la droite le pennon de crin blanc pour les commandements. Il salua puis dit : Vous êtes venus jusqu'ici, hommes de l'Ouest. Princes mes amis, ministres, officiers, chefs de mille, chefs de cent, et vous guerriers des diverses races, mettez vos lances au pied, appuyez vos boucliers à terre, car je vais vous parler. — Les Anciens disaient, la maison où la poule chante le matin (au lieu du coq), sera ruinée. L'empereur actuel des *Chang* n'écoute que sa femme (*Tan-ki*). Abruti par la débauche, il a oublié ses ancêtres et ses parents. Il a donné les charges à des malfaiteurs, qui ont capté sa confiance. L'empire des *Chang* a dégénéré en tyrannie. Moi *Fa* je vais appliquer à ces criminels la sentence du Ciel. Nous allons attaquer. Chaque fois que vous aurez avancé de six ou sept pas, arrêtez-vous le temps de serrer les rangs. Foncez comme des tigres, des panthères, des ours ; mais laissez échapper les ennemis qui fuiront, car ils nous serviront plus tard. Courage braves guerriers ! Tout lâche sera puni de mort. — *Chou-king*

Fa de *Tcheou* fut vainqueur. L'empereur se suicida ou fut tué. *Fa* monta sur le trône et fonda la troisième dynastie, qu'il appela *Tcheou*, du nom de sa principauté. Ce fut *Ou-wang*, l'empereur *Ou*.

*

* *

TROISIÈME LEÇON

L'empire féodal héréditaire.

Troisième dynastie *Tcheou*. — Sa prospérité, 1050 à 771 avant J.-C.

•₂₀ Le fondateur de la dynastie, *Fa*, descendait d'un certain *K'i*, ministre de l'agriculture sous le régent *Chounn*, investi par lui du fief Tai en 2059. Plus tard la famille se transporta à Pinn. En 1275, le duc *Tan-fou*, chef du clan, s'établit dans la plaine *Tcheou*, au pied du mont *K'i*. Depuis lors ses descendants portèrent le titre de ducs de *Tcheou*, et gouvernèrent pour l'empereur la vallée de la *Wei*, boulevard de l'empire contre les incursions des barbares du Nord-Ouest. De là leur titre *Si-pai*, Gouverneur des Marches de l'Ouest. — Cette famille était du sang des *Hia*, indubitablement. Mais l'usage étant alors, surtout dans l'Ouest, d'introduire dans les harems des filles offertes, achetées, ou prises dans les razzias, elle dut être métissée notablement. Quant au peuple qu'elle gouvernait, il se composait de plus de Barbares que de Chinois. L'Histoire dit brutalement que *Fa* de *Tcheou* renversa les *Yinn* au moyen d'une armée de *I* occidentaux. L'ethnologie moderne rattache ces peuplades à la race turque. — Notons, pour l'intelligence des textes, que quand le duc *Fa* fut devenu l'empereur *Ou* en 1050, il passa à son frère *Tan* le titre de *Duc de Tcheou*. Il conféra aussi le titre impérial, à son père *Tch'ang*, à son aïeul *Ki-ti*, et à son bisaïeul *Tan-fou*, lesquels n'avaient été que ducs de leur vivant. Car la piété filiale interdit à tout fils de porter un titre supérieur à celui que porta son père. S'il l'acquiert, il faut que ce titre soit conféré d'abord au père vivant ou défunt, pour que le fils puisse le porter sans impiété. Nous allons donc entendre nommer souvent l'empereur *Wenn* et le Duc de *Tcheou* ; c'est-à-dire *Tch'ang* le père de l'empereur *Ou*, et *Tan* frère de cet empereur. — Ce *Tan* duc de *Tcheou*, fut le parangon de la Chine lettrée, durant près de trois mille ans. C'est grâce à ses soins, que la troisième dynastie prit racine et dura. C'est lui, plutôt que ses impériaux frère et neveu, qui fut l'auteur de la constitution des *Tcheou*, laquelle résumant les ébauches antiques, devint le type du gouvernement chinois, et influença toutes les générations jusqu'à nos jours.

*

Constitution des *Tcheou*, d'après le *Tcheou-li* et le *I-li*, lesquels remontent à *Tan* de *Tcheou*, 1039 avant J.-C. probablement (voyez Index bibliographique).

L'empire était divisé en neuf provinces, équivalant chacune à un carré théorique de 360 kilomètres de côté ; superficie théorique, environ 130 mille kilomètres carrés. L'une de ces provinces, celle qui contenait la capitale, était domaine impérial. Les huit autres ne payaient à l'empereur que certaines

redevances définies, produits locaux formant leur spécialité respective. Au-delà des neuf provinces, s'étendait la zone barbare, sorte de Marche, servant de terre de •₂₁ relégation et d'exil. Toutes les neuf provinces étaient divisées en fiefs ; avec cette différence, que les fiefs, héréditaires dans les huit autres provinces, n'étaient pas héréditaires dans le domaine impérial.

Tous les feudataires dépendaient immédiatement de l'empereur. Lui seul investissait d'un fief. Lui seul en déposait. — Les feudataires étaient classés en cinq degrés d'après leur dignité, en trois catégories d'après la superficie de leurs territoires. Les cinq degrés étaient ceux de duc, marquis, comte, vicomte, baron. Les trois territoires comprenaient respectivement 1300, 625, 324 kilomètres carrés. Dans ces grands fiefs étaient contenus les alleux des petits vassaux, lesquels relevaient des feudataires, non de l'empereur. — Le sol de tous les fiefs et alleux, était morcelé en carrés théoriques de 360 mètres de côté. Chacun de ces morceaux, ayant un puits central commun, devait nourrir huit familles, le neuvième du revenu du morceau étant payé en nature au seigneur ou à l'empereur. — Tous les rapports entre l'empereur et les seigneurs, étaient réglés par des rites invariables et inflexibles, spécifiant jusqu'aux gestes et aux paroles, supprimant toute spontanéité.

L'empereur, et par lui les seigneurs, sont seuls propriétaires de la terre. A eux aussi le monopole de l'intelligence et de la science, supposée plutôt que réelle, les portraits que l'histoire nous a conservés sont souvent bien piètres. Quoi qu'il en soit, ils dominaient de très haut le peuple, *le stupide peuple*, comme disent les textes. — Voici quelle était la condition de ce peuple. Parqués par groupes de huit familles, les hommes cultivaient la terre du maître ; les femmes élevaient les vers à soie, filaient et tissaient. Ils étaient dirigés dans tous leurs travaux, à peu près comme des enfants, par des officiers impériaux ou seigneuriaux, qui les obligeaient à labourer, à ensemer, à biner, à arroser, le tout à jour fixe. Même tutelle administrative, sur la vie de famille, sur la procréation, sur les rapports et les relations. En un mot, l'homme supposé absolument dépourvu d'intelligence, était élevé et gouverné comme le premier des animaux domestiques, en vue du plus grand rendement possible. — Outre l'impôt du neuvième des produits de la terre, les sujets mâles des *Tcheou* étaient corvéables à raison de trois jours sur dix, pour creuser des canaux, frayer des routes, élever des digues ou des remparts. Ils étaient réquisitionnés en masse, pour les expéditions militaires, ou pour les battues impériales périodiques, lesquelles, sous prétexte de chasse, étaient un exercice de guerre. Toutes ces impositions et corvées exigées par le gouvernement en gros, étaient appliquées, dans le détail, par les chefs des groupes de huit familles. — Les bûcherons et les pâtres, jugés inférieurs aux paysans, exploitaient les forêts et les lieux vagues, payant à l'État la dîme du bois ou des troupeaux. Plus bas encore, dans l'estime du gouvernement, étaient les marchands, race ambulante peu nombreuse, mal vue, un peu parce qu'elle poussait au luxe, surtout parce qu'elle colportait les rumeurs de foire

en foire. La théorie économique était, que le peuple devait se suffire, par sa propre production, on par troc, dans son rayon. — Enfin, tout au bas de l'échelle sociale, venaient les serviteurs pour cause de misère, et les esclaves pour cause de délit, êtres sans droits, assimilés au bétail, vendus et revendus comme lui. — Les captives de guerre remplissaient les harems et les ateliers, bêtes de plaisir ou de travail. — La réduction en servitude pour crime, était toujours à vie, et accompagnée d'une mutilation spécifique pour chaque genre de servitude. On marquait au visage, ceux qui étaient condamnés à garder les portes des •₂₂ villes, palais, bâtiments publics. On coupait le nez, à ceux qui étaient affectés à la garde des barrières de péage sur les routes. On amputait les deux pieds aux rameurs de la chiourme. Ceux qui étaient destinés au service des harems, subissaient la castration. Que devenaient tous ces malheureux dans leurs vieux jours ? Je suppose qu'ils mouraient de misère dans quelque coin, comme font les mendiants modernes. Pas d'institutions charitables, dans cette antiquité que l'humain Confucius admira tant.

Le rouage administratif suivant, fonctionnait entre le trône et le peuple. — Trois Grands Ducs formaient le grand conseil de l'empire. Six Ministres exécutaient les décisions prises.

Le premier ministère avait pour président le Maire du palais, chancelier de l'empire. Celui-ci remplaçait l'empereur, comme vicaire, durant le deuil triennal, en cas de maladie ou d'empêchement. Il l'assistait toujours, comme son aide et son censeur, dans toutes les fonctions impériales. Il gouvernait le palais, le harem, le trésor, les archives, les magasins et les offices. — L'immense palais devait faire tout son travail, et se suffire à lui-même. Les matières premières payées à l'empereur comme redevances, y étaient élaborées en meubles, vêtements, bijoux, aliments, et le reste. Tout le service y était fait par des gens qui, une fois entrés, n'en sortaient plus de leur vie. Tous relevaient d'un tribunal spécial à procédure extrasommaire, et le palais avait son bourreau particulier, tout ce qui se passait à l'intérieur devant être ignoré du reste du monde. — Le palais avait aussi son école, où le prince impérial était élevé en compagnie des héritiers des grands fiefs. Manière de faire connaître au futur empereur, ses futurs grands vassaux.

Le deuxième ministère avait pour président le Grand Directeur, chargé de diriger la procréation et l'éducation des hommes, la multiplication et l'élevage des bêtes. Il tenait les registres du peuple et des troupeaux. Il s'occupait du culte des Patrons du sol et des moissons. C'est de lui qu'émanaient les ordres pour les travaux agricoles, à chaque époque de l'année. Il dressait les listes annuelles des levées et des corvées. Il levait les impôts, décidait et dirigeait tous les grands travaux, délivrait le soleil ou la lune lors des éclipses, réorganisait le peuple en cas de calamité. Ses officiers ne traitaient pas directement avec les hommes du peuple. Ils s'adressaient aux chefs locaux des groupes de la population. — Du Grand Directeur dépendaient aussi toutes les voies de communication, les barrières, les octrois, les greniers publics, le cadastre. Ses officiers veillaient à ce que tous les hommes vécussent par

familles. Tout célibataire âgé de trente ans, toute fille âgée de vingt ans, tout dépareillé veuf ou veuve, était marié par eux, d'office. Ils veillaient aussi à ce que toutes les sépultures fussent disposées d'après l'arbre généalogique, les non-mariés étant enterrés en dehors du cimetière, comme ayant été inutiles à la société. — Dans les archives de ce ministère se trouvaient toutes les statistiques, toute la comptabilité.

Le troisième ministère avait pour président le Grand Cérémoniaire, chef du culte officiel, chargé aussi de veiller à ce que toutes les classes observassent ponctuellement les rites. Ses officiers avaient charge de toutes les annexes du culte, musique, chants, etc. Ils étaient chargés aussi de l'astrologie officielle, de la divination officielle, de la confection du calendrier, de l'observation du ciel et des météores, de toutes les tâches transcendantes. Le bureau des Annalistes, •₂₃ historiographes, scribes officiels, dépendait aussi de ce ministère.

Le quatrième ministère avait pour président le Grand Maréchal, commandant de la garde du palais en temps de paix, de l'armée impériale en temps de guerre. Mais ce n'est pas lui qui recrutait l'armée. Celle-ci était levée, et lui était livrée telle quelle, par le Grand Directeur, pour la campagne projetée. Deux hommes au moins, trois au plus, étaient pris à cet effet à chaque foyer. Un grand fief pouvait ainsi fournir 36000 hommes, un fief moyen 24000, un petit fief 12000. Sous les drapeaux, peine de mort immédiate pour toute infraction, pour toute désobéissance. Pris sur leurs champs, les pauvres rustres étaient affublés d'une cuirasse et armés d'une lance, puis conduits au combat en masses profondes, bâillonnés pour les empêcher d'exprimer leur mécontentement ou leur terreur, encadrés de manière à rendre toute fuite impossible ; aussi les défaites étaient-elles toujours accompagnées de carnages sans nom. — Le Grand Maréchal dirigeait aussi le service d'ordre lors des grandes cérémonies, et abattait à coups de flèche les victimes lors des sacrifices impériaux.

Le cinquième ministère était présidé par le Grand Justicier. Il était chargé des procès et des peines, lesquelles étaient atroces, surtout pour intimider les restes des *Li* et des *Miao*, encore mêlés aux Chinois, disent les Commentateurs. Les *Hia* pouvaient se racheter des peines légales encourues, en tout ou en partie. J'ai énuméré plus haut les différentes formes de servitude pénale à vie, avec mutilation spécifique. Les condamnés à mort étaient ou décapités, ou bouillis vifs (ce qui coûtait moins de bois que de les brûler vifs), ou coupés en deux par le milieu du corps avec un couperet ad hoc, ou écartelés, ou déchiquetés lentement. Les criminels odieux au peuple, étaient d'ordinaire simplement *jetés dans le marché* comme disent les textes. C'est-à-dire que, un jour de grand marché, on les livrait liés à la populace, qui les mettait à mort en les frappant et en les piétinant. Les cadavres de tous les suppliciés, étaient exposés en plein marché durant trois jours. — Parmi les crimes passibles de mort, figurèrent toujours, sous les trois premières dynasties, toutes les tentatives d'innovation matérielle, toute introduction

d'une doctrine nouvelle... Le type de tous les vêtements, ustensiles, instruments, procédés, était officiel. Quiconque aurait tenté de modifier quelqu'un de ces types, eût été traité en révolutionnaire. Le génie inventif était ainsi réduit à néant.

Le sixième ministère, présidé par le Grand Ingénieur, dirigeait les travaux publics, et surveillait les arts et les métiers, tisserands, brodeurs, pelletiers, vanniers, ouvriers en métaux, orfèvres, joailliers, potiers, menuisiers, fabricants d'arcs et de flèches. Ce que nous savons de l'art chinois vers le dixième siècle avant J.-C., est presque identique à ce que les textes hébreux nous apprennent des arts juifs sous Salomon.

*

Écriture et écrits. — On écrivait, avec du vernis noir, sur des lattes en bambou ou sur des planchettes en bois uniformes, qu'on réunissait en liasses au moyen de fines courroies. — Durant les premiers siècles de la troisième dynastie, il n'exista aucune science littéraire privée. Tout le peuple était illettré, et devait •₂₄ l'être. Les caractères et leur usage, étaient enseignés aux seuls jeunes gens destinés à remplir les vides qui se produiraient, avec le temps, dans les rangs des scribes officiels. En dehors des documents nationaux, il n'existait pas d'autres écrits. — Trois groupes de scribes, et trois dépôts de documents, étaient surtout importants. Premièrement, les scribes nombreux attachés au premier ministère, celui de l'administration. Confiés à leur garde et livrés à leurs études, étaient tous les documents administratifs, les rôles et les statistiques, les registres concernant la prospérité nationale, cens des hommes, élevage des animaux, production, revenus, etc. Ces spécialistes en économie politique et science sociale, formaient la corporation des *Jou*, les hommes à favoris. Plus tard Confucius, qui fut un *Jou*, perpétuera les traditions de ce corps, qu'on ne devrait pas appeler Confuciusisme (voyez HCO. [L07D](#)). — Au troisième ministère se rattachaient deux dépôts d'archives et deux groupes de lettrés ; le bureau des Annalistes et celui des Astrologues. — Les Annalistes notaient tous les faits et gestes de l'empereur, et rédigeaient tous les actes officiels. Ils recevaient aussi, conservaient et étudiaient, tous les documents et renseignements venus des principautés et des fiefs, ou des pays circonvoisins ; ceci est à noter. — Les Astrologues observaient et notaient les phénomènes célestes et les météores terrestres. — Annalistes et Astrologues confrontaient ensuite leurs observations, examinaient si la rotation des cinq agents naturels procédait librement ou était gênée, si la répercussion céleste était faste ou néfaste ; puis ils faisaient leurs rapports en conséquence, discutant les causes, déduisant les enseignements, vaticinant sur la prospérité et sur la décadence. Des spéculations naturistes de ces gens-là, rehaussées plus tard par quelque peu de monisme importé de l'Inde, sortira en son temps le Taoïsme. Les pré-taoïstes furent les Annalistes et les Astrologues des *Tcheou*. *Lao-tzeu* qui formula le système, fut l'un d'entre eux.

Vers l'an 800 avant J. -C., l'Annaliste *Tcheou* dressa, pour l'usage des scribes officiels, un catalogue des caractères existants, dont il fixa la forme classique. Cette forme d'écriture, qui dura jusque vers 213 avant J.-C., fut appelée depuis *kou-wenn* l'écriture antique, ou *ta-tchoan*.

J'ai nommé le *Tcheou-li* et le *I-li*, documents officiels. Deux autres écrits, datant du commencement de la dynastie *Tcheou*, sont très importants ; le *Houng-fan* et le *I-king*.

La Grande Règle *Houng-fan*, est maintenant insérée dans le *Chou-king*. Descendue en droite ligne de *Yao*, *Chounn* et *U le Grand*, elle récapitule la science du **gouvernement** antique. Selon la tradition commune et acceptable, elle fut rédigée en l'an 1050, d'après un discours fait à l'empereur *Ou*, par le savant vicomte de *Ki*, oncle du défunt tyran *Sinn*. Tous les principes erronés qui firent le malheur de la Chine, sont contenus dans ce texte célèbre, qui fut sacré pour les Lettrés de tous les âges. Gouvernement impérial, par une douce influence, à la façon de l'étoile polaire, sans jamais y mettre la main. Répercussion au ciel, sous forme de météores, des vertus ou des vices de l'administration ; de sorte qu'un brouillard quelconque suffit comme prétexte aux censeurs pour faire des remontrances. Révolution fatale des cinq agents naturels, qui régit aussi bien le monde moral que le monde physique. Défense d'intervenir dans la giration cosmique, de contrecarrer le cours naturel des choses par aucune initiative ; par exemple élever une digue contre les inondations, creuser un canal pour assécher un marais. Dans le doute pratique, chercher la voie du *Ciel* par le moyen de la divination. Enfin, comme idéal, vivre repu et mourir intact... Tout y est. Les *Tcheou* appliquèrent ces principes dans la perfection, et le résultat fut conforme. — J'ai consacré à la Grande Règle une leçon entière, la [L.06](#) sixième, de mon HCO, à laquelle je renvoie.

Le *I-King*, livre des Mutations, traité de la divination officielle sous la troisième dynastie, fut ébauché par *Tch'ang*, père de l'empereur *Ou*, et complété par *Tan* frère du même empereur. La tradition veut que les trigrammes qui forment la base du système, soient beaucoup plus anciens. C'est possible ; mais la combinaison de ces trigrammes en hexagrammes, la manière de tirer ces hexagrammes au sort, de déduire le faste et le néfaste de la mutation survenue de l'un à l'autre, tout le procédé enfin, est l'œuvre des deux hommes susdits. La troisième dynastie n'abandonna pas la divination par l'écaille de tortue. Elle ajouta les Mutations, système moins dispendieux, qui survécut au premier. J'ai traité à fond le thème de la divination antique, dans les Leçons [L.08](#) huit, [L.09](#) neuf et [L.10](#) dix, de mon HCO, auxquelles je renvoie. — Deux motifs donnèrent, de si bonne heure, tant de vogue à la divination officielle en Chine. D'abord l'indécision caractéristique de la race, dont la raison est vacillante et la volonté débile, les impressions et les sensations dominant et l'emportant presque toujours. Ensuite la nécessité, pour le prince au pouvoir faible, d'avoir un argument sans réplique à opposer à des vassaux insoumis et à un peuple turbulent, quand ses mesures leur déplaisaient. — La divination chinoise ancienne ne s'adressa jamais à des

esprits proprement dits, bons ou mauvais, anges ou démons, car l'antiquité chinoise ne connut ni les uns ni les autres. Elle prétendait reconnaître la *Voie du Ciel*. Cette voie du Ciel fut, sous les deux premières dynasties, la volonté du Ciel, du Souverain d'en haut, qu'on lui demandait de manifester lui-même. Sous la troisième dynastie, l'influence néfaste du naturisme de la Grande Règle s'accroissant de plus en plus, on chercha plutôt à saisir la voie du Ciel dans les actions et réactions du binôme ciel-terre, dans la rotation des cinq agents naturels, de la giration cosmique ; le principe, que ces êtres matériels manifestaient l'intention du Souverain d'en haut, du Ciel, restant d'ailleurs incontesté. En pratique, le peuple crut toujours simplement à une réponse de Celui qui dirige toutes choses. Les intellectuels devenus peu à peu matérialistes, expliquèrent par la loi, par le destin.

*

Culte sous la troisième dynastie.

Il nous est bien connu, par des textes nombreux du *Chou-king*, du *Cheou-king*, du *Tcheou-li*. Je l'ai exposé au long, dans les Leçons quatre et cinq, onze et douze, de mon HCO, auxquelles je renvoie. Ici je me contenterai d'un bref résumé.

Durant les trois premiers siècles de sa durée, la troisième dynastie conserva intactes les notions sur l'Être suprême, le Ciel, le Souverain d'en haut, léguées par les Anciens, transmises par les deux premières dynasties.

De même, les notions traditionnelles sur les Mânes glorieux ou Génies, et sur les Mânes vulgaires, ne furent pas altérées •₂₆ essentiellement. Elles sont, dans les textes et les chants de l'époque, ce qu'elles furent depuis l'origine. En somme, la survivance des défunts dépend des offrandes des vivants, et la seconde mort les éteint tôt ou tard.

Au solstice d'hiver, l'empereur sacrifie au Ciel, et prie le Souverain d'en haut, pour tout l'empire. Au second mois, le peuple demande au Patron du sol une bonne année ; au huitième mois, il le remercie pour la moisson. Chaque famille honore ses défunts et leur fait des offrandes régulières.

Toute cérémonie en l'honneur des êtres transcendents, est accompagnée de batteries et de sonneries, pour inviter et reconduire. Afin de donner plus d'actualité à la scène, le défunt est représenté par un de ses descendants, un enfant ou un jeune homme, revêtu des habits de l'ancêtre conservés à cet effet. Des sorciers et des sorcières, dont il n'y a pas trace avant la troisième dynastie, et qui sont peut-être une importation étrangère, sont employés pour les évocations et les conjurations, mais leur rôle est accessoire.

*

Voici le **sommaire des événements** marquants, arrivés de 1050 à l'an 770.

L'empereur *Ou* nomma son frère *Tan* le duc de *Tcheou*, marquis de *Lou*. Par sa parenté avec la famille impériale, ce fief devint le plus important de tous, et conservera avec le plus de ténacité les us et coutumes de la dynastie ; en son temps Confucius et Mencius y naîtront.

L'empereur *Ou* étant mort en 1045, eut pour successeur son fils l'empereur *Tch'eng*. Durant le deuil triennal, plusieurs frères du défunt empereur et du duc de *Tcheou*, soulevèrent contre leur neveu les partisans de la dynastie déchue et les barbares limitrophes. Un moment, le danger fut très grand. Mais l'énergie du duc de *Tcheou*, et la bravoure de son fils *Pai-k'inn*, triomphèrent de l'insurrection. La ville de *Lao-yang*, qui deviendra si importante dans l'histoire, fut fondée, et les partisans restants des *Yinn* y furent déportés. En 1039, la pacification étant complétée, l'empereur *Tch'eng* promulgua la Constitution des *Tcheou*, dont j'ai donné le résumé plus haut. La tradition rapporte à ce règne, an 1032, la fabrication des premières monnaies en cuivre, ronds percés d'un trou carré, le vingt-quatrième d'once servant d'étalon. Il n'en reste aucun échantillon, que je sache.

Le duc de *Tcheou* mourut en 1034. Après un règne paisible, l'empereur *Tch'eng* mourut en 1008, et eut pour successeur son fils l'empereur *K'ang*. Le récit de la transmission du pouvoir du père au fils, nous a été conservé dans le *Chou-king* ; je le donnerai plus bas.

L'empereur *Tchao*, fils de l'empereur *K'ang*, paraît s'être noyé en 963, au cours d'une expédition contre les Barbares du Sud. Son fils, l'empereur *Mou*, qui régna 55 ans, a laissé des souvenirs peu glorieux. La tradition lui attribue une randonnée dans le bassin du Tarim. Le seul fait bien prouvé de son règne, est qu'il fit faire, ou laissa faire, un Code nouveau qui nous a été conservé ; en vue, disent les historiens, de diminuer la criminalité croissante, et de remplir son trésor par le rachat des supplices. Je donnerai un extrait de ce Code plus bas. L'empereur *Mou* mourut, plus que centenaire, en 908. — Décadence accélérée, sous les quatre règnes suivants, vides de faits. En 864, à l'Ouest, fondation du fief de *Ts'inn*, qui deviendra une puissance redoutable. En 854, au Sud, le vicomté •₂₇ de *Tch'ou* commence à s'affranchir et à s'agrandir, en annexant les petits fiefs voisins.

L'empereur *Li*, monté sur le trône en 853, fut un tyran. Le peuple de la capitale révolté le chassa. Le duc de *Chao* sauva et éleva son fils. Quand le père fut mort en exil en 828, ce fils devint l'empereur *Suan*. Son règne commença par des expéditions militaires, bien nécessaires, car les Barbares avaient profité des troubles internes de l'empire, pour l'envahir de toute part. Le résultat de ces expéditions fut heureux, mais peu durable. Les Barbares nomades, cavaliers agiles, refoulés un instant, revenaient sur les pas de l'armée chinoise lourde et lente, dès que celle-ci évacuait le pays. C'est à cette époque que *Ts'inn* commença sa fortune, en couvrant la vallée de la *Wei*. Son seigneur reçut le titre de Gouverneur de la Marche de l'Ouest.

Docile d'abord au duc de *Chao*, à une épouse vertueuse et à de bons conseillers, l'empereur *Suan* devint plus tard vicieux et méchant. La tradition veut qu'il fut mis à mort, par le spectre d'un seigneur qu'il avait fait périr injustement. Manière de gazer un assassinat, je pense. — Son fils et successeur, l'empereur *You*, fut un débauché. Il indisposa les feudataires, au point que ceux-ci ne bougèrent pas, quand en 771 les nomades du Nord-Ouest fondirent sur la capitale, massacrèrent l'empereur, et pillèrent tous les trésors des *Tcheou*.

*

Echantillons littéraires de la période. **Prose.**

D'abord, le récit de la mort de l'empereur *Tch'eng*, et de l'intronisation de son fils l'empereur *K'ang*, en 1008 avant J.-C.

Au quatrième mois de l'année, alors que la lune commençait à décroître, l'empereur se trouva plus mal. Le premier jour du cycle, il se lava les mains et le visage. On l'aida à revêtir le costume impérial. Il s'assit sur son trône. Puis, les princes du sang et les grands officiers ayant été introduits, l'empereur leur parla ainsi...

— Hélas ! mon mal s'aggrave. J'ai tenu à vous donner mes dernières instructions, avant qu'il ne soit trop tard. Mes prédécesseurs les empereurs Wenn et Ou, ont régné glorieusement et se sont fait obéir. Moi, homme sans valeur, leur ayant succédé, j'ai tâché de satisfaire le redoutable Ciel et mes augustes Ancêtres. Voici que le Ciel a fait descendre sur moi la maladie. Bientôt je ne pourrai plus ni remuer ni entendre. Écoutez l'expression dernière de ma volonté. Protégez respectueusement mon fils aîné *Tchao*, aidez-le efficacement dans les difficultés de sa charge, préservez-le de toute imprudence.

L'empereur ayant fini de parler, les princes et les officiers se retirèrent. Le lendemain, deuxième jour du cycle, l'empereur mourut. Le troisième jour du cycle, le prince *Tchao* fut installé dans l'appartement qu'il habiterait durant le deuil. Le quatrième jour du cycle, les dernières volontés de l'empereur *Tch'eng* furent transcrites au net par les Annalistes, sur des lattes de bambou. Le dixième jour du cycle, les apprêts des funérailles commencèrent. Tout fut disposé comme pour les audiences impériales. Le trésor de l'empereur fut étalé. Des gardes furent postés à toutes les avenues. Le prince *Tchao* et les officiers, tous en grand deuil, montèrent par l'escalier latéral, à la salle haute où se trouvait le cercueil contenant le corps de l'empereur *Tch'eng*, et se rangèrent des deux côtés.

Alors le Grand Tuteur maire du palais •₂₈ durant la période du deuil, le Grand Annaliste et le Grand Cérémoniaire, montèrent par l'escalier principal. Le Grand Tuteur portait le sceptre impérial, le Grand Annaliste portait ses tablettes, le Grand Cérémoniaire portait la forme de contrôle des sceptres d'investiture et la coupe pour les libations... Devant le cercueil, le Grand Annaliste lut d'abord au prince *Tchao*, ce qui était écrit sur les tablettes :

— Assis sur son trône, l'auguste empereur a déclaré ses dernières volontés. C'est vous qu'il a chargé de régner sur l'empire des *Tcheou* ; de continuer le gouvernement des empereurs *Wenn*, *Ou*, et le sien ; de donner la paix au peuple en appliquant les lois.

Le prince *Tchao* qui avait écouté cette lecture agenouillé à côté du cercueil, se prosterna deux fois, puis dit :

— Moi le plus faible des enfants, serai-je capable de gouverner comme mes pères les quatre régions, et de m'acquitter comme eux du redoutable mandat du Ciel ?..

Puis, s'étant relevé, il toucha le sceptre impérial et la forme des sceptres d'investiture, signe de la collation du pouvoir suprême. Prenant ensuite la coupe pleine, il fit trois libations devant le cercueil de son père. Après la troisième, le Grand Cérémoniaire lui dit :

— Votre offrande a été agréée.

Ensuite le Grand Tuteur prenant une autre coupe, fit aussi trois libations au nom des officiers, puis salua à genoux le cercueil du défunt. Près du cercueil, le nouvel empereur lui rendit son salut, au nom de son père. Alors la grande salle, devenue temple provisoire, fut évacuée par tous.

Cependant le nouvel empereur ayant revêtu le costume impérial, reçut dans la cour, entre la quatrième et la cinquième porte, l'hommage des feudataires accourus à la capitale durant ces dix jours. Ils étaient rangés en deux lignes se faisant face, des deux côtés de la cour, chacun tenant son sceptre d'investiture. Quand le nouvel empereur parut, ils levèrent tous leurs sceptres, tendirent des présents et dirent :

— Nous vos sujets et les défenseurs de l'empire, nous prenons la liberté de vous offrir ces produits de nos régions...

Ensuite, s'étant mis à genoux, ils se prosternèrent deux fois. L'empereur leur rendit leur salut, puis parla ainsi :

— Mes ancêtres les empereurs *Wenn* et *Ou*, ont créé les fiefs, pour qu'ils fussent les boulevards de l'empire. En c e faisant, ils ont travaillé pour moi leur successeur. Vous aurez tous soin, j'espère, de m'obéir et de me servir, comme vos pères ont servi mes prédécesseurs. Présents de corps dans vos fiefs, soyez toujours présents de cœur à la cour de l'empereur. Partagez ma sollicitude, secondez mes efforts, ne vous attirez aucun déshonneur qui rejaillirait sur moi.

Après avoir entendu ce discours de l'empereur, tous les feudataires se saluèrent les uns les autres par une inclination profonde, signe d'acquiescement général. Puis ils se retirèrent en toute hâte, pour ne pas troubler plus longtemps le grand silence du deuil. — L'empereur déposa alors le costume impérial, et revêtit la robe de chanvre, dans laquelle il allait pleurer son père durant trois ans. *Chou-king*,

Spécimen du *Tcheou-li*. Règlement des chefs de village.

Chaque chef de village est responsable de son village. Chaque saison, au jour fixé, il inspecte les hommes et les femmes du village. Il enregistre leur augmentation ou leur diminution. Il règle tout ce qui est relatif aux offrandes au Génie du lieu, aux funérailles des morts.

Il relève le nombre des animaux domestiques des six espèces. Il examine l'état des armes et des instruments de travail. Il perçoit la taxe de ses subordonnés. Il veille à l'exécution des travaux agricoles, labourage, semailles, •₂₉ sarclage, et autres, en temps voulu. Il examine les travaux des femmes.

Si des hommes du village sont convoqués pour la guerre ou pour une corvée, il les réunit, avec le guidon et le tambour, les armes ou les instruments, et conduit son contingent au lieu indiqué.

Il dirige la surveillance réciproque et l'assistance mutuelle. Il reçoit les familles ajoutées à son village. Si une de ses familles est transportée ailleurs, il l'accompagne et la remet au chef du village où elle va être fixée.

Spécimens du *I-li*. Mariage.

Si la réponse des sorts a été favorable, l'entre metteur avertit le père du fiancé que l'affaire est conclue... Quand le jour fixé pour les noces est arrivé, le père du fiancé offre une coupe de vin à son fils et lui dit :

— Allez inviter celle qui doit devenir votre aide. Avec elle vous continuerez le service des Mânes de vos aïeux. Vous lui enseignerez à tenir le rôle que tint votre mère...

Le fils répond :

— Moi incapable, je n'oublierai pas vos instructions.

Quand le fiancé est arrivé à la porte de la maison de la fiancée, portant une oie vivante, le père de la fiancée lui demande :

— Que venez-vous faire ici ?..

Le fiancé répond :

— Mon père m'a ordonné de venir inviter ma fiancée ; veuillez me permettre d'exécuter son ordre.

Le père de la fiancée répond :

— Tout est prêt...

Puis le père dit à sa fille :

— Prenez bien garde, soyez bien attentive, obéissez exactement aux parents de votre époux...

La mère ceint sa fille en lui disant :

— Soyez bien diligente, tâchez de satisfaire en tout votre belle-mère...

Le fiancé salue et descend les degrés. La fiancée le suit sans mot dire. Le char est avancé. Le fiancé présente à la fiancée le cordon qui sert à monter. La gouvernante lui dit :

— Elle n'est pas digne de cet honneur...

Dès que la fiancée voilée est montée dans le char, le fiancé monte dans un autre char, prend les devants, et va l'attendre à la porte de sa maison paternelle. Quand la fiancée, escortée par des parentes, est arrivée, il la salue. Puis, le fiancé et la fiancée étant agenouillés chacun sur sa natte, on leur présente des mets symboliques qu'ils goûtent, après en avoir offert aux Mânes ; ils boivent du même vin, dans deux coupes faites d'une calebasse sciée en deux moitiés. Puis le fiancé et la fiancée sont introduits dans la chambre nuptiale, et les flambeaux sont emportés.

Le lendemain de grand matin, l'épouse est présentée à ses beaux-parents, et leur sert à manger. Au jour fixé, elle est présentée aux Ancêtres.

Funérailles.

Si le prince fait à la famille du défunt la faveur de venir assister à la mise en bière, dès que les chevaux de sa voiture paraissent, les lamentations cessent. Un sorcier entre d'abord, pour chasser les lutins malfaisants. Le prince fait une offrande aux génies protecteurs de la porte. Les gens de la maison bondissent en signe de douleur. Le prince leur dit de parer le cadavre. Quand la toilette funèbre est terminée, le prince caresse le mort à l'endroit du cœur. Puis, sur son invitation, les hommes le caressent de leur côté, puis les femmes de leur côté. Après cela, le mort est déposé dans le cercueil, le couvercle est mis, des offrandes sont placées devant. Alors le prince bondit de douleur, Après lui le fils du défunt bondit de douleur. Puis le prince ayant regagné sa voiture, salue le fils par une inclination. Dès qu'il est parti, les lamentations recommencent.

Chou-king, extrait du Code de l'empereur *Mou*, en 913 avant J.-C...

Quand les deux parties auront été mises en présence, que les juges écoutent tout •₃₀ ce qu'ils diront. Ensuite, qu'ils délibèrent si le cas est passible de l'un des cinq supplices. Sinon, qu'ils délibèrent s'il est passible de l'une des cinq amendes. Sinon, qu'ils le déclarent délit involontaire, et renvoient les accusés absous.

Mais que les juges se gardent de déclarer délit involontaire un crime réel, par complaisance pour un personnage puissant, pour payer un bienfait ou pour exercer une vengeance, pour l'amour d'une femme, par égard pour des présents ou pour des sollicitations. S'ils font cela, qu'ils soient punis de la même peine que le criminel qu'ils ont voulu soustraire à la justice.

Qu'on ne punisse jamais, dans le cas où, après enquête faite, la culpabilité restera finalement douteuse. Que les juges craignent toujours la justice du Ciel.

La marque noire s'inflige dans mille espèces de cas. L'amputation du nez, aussi dans mille cas. L'amputation des pieds, dans cinq cents cas. La castration dans trois cents, et la mort dans deux cents cas. En tout trois mille espèces de crimes et délits, sont punis de l'un ou l'autre des cinq supplices.

Pour le rachat de la marque noire, le coupable devra payer six cents onces de cuivre. Pour le rachat de l'amputation du nez,

douze cents onces. Pour le rachat de l'amputation des pieds, trois mille onces. Pour le rachat de la peine de la castration, trois mille six cents onces. Pour le rachat de la peine de mort, six mille onces de cuivre.

S'il y a des circonstances atténuantes, la peine sera diminuée d'un degré. S'il y a des circonstances aggravantes, elle sera augmentée d'un degré. Les amendes infligées ne devront pas réduire le coupable à l'extrême misère. Que les juges soient plutôt bienveillants, pas malins ou méchants. Qu'ils réagissent contre le ressentiment, contre la passion. Qu'ils ne prononcent la sentence, qu'après avoir relu le Code et délibéré en commun.

*

Poésie du temps. Odes tirées du *Cheu-king*.

Offrande d'un prince à ses ancêtres...

*Les ronces et les épines qui couvraient jadis mon domaine ont
été arrachées,
les champs défrichés et cultivés produisent de belles récoltes.
Mes greniers sont déjà pleins, et des masses de grains n'ont pas
encore été rentrées,
je ferai des aliments et des boissons pour les offrandes aux
Ancêtres,
j'asseoirai commodément et régalerai largement leur
Représentant.
Ainsi obtiendrai-je un nouvel accroissement de ma prospérité.*

*J'ai choisi avec soin les victimes, bœufs et moutons.
Mes serviteurs les écorchent et font cuire leur chair.
Le Cérémoniaire se tient déjà près de la porte du temple.
Tout est prêt. Les Mânes arrivent avec majesté.
Le Représentant agréé, en leur nom, mon offrande.
J'aurais tous les bonheurs, et dix mille années de vie.*

• ₃₁ *Mes serviteurs veillent aux foyers et disposent les tables ;
les uns font rôti, les autres font cuire les viandes.
Mon épouse dispose avec dignité et respect les vases.
Les invités boivent à la ronde le vin de bienvenue.
Tous les gestes, sourires et paroles, sont comme il convient.
J'aurais tous les bonheurs, et dix mille années de vie.*

*Tous les rites ont été accomplis, les cloches et les tambours
annoncent la fin.*

*M oi, fils pieux, je m'assieds sur le siège du maître de maison.
Le Cérémoniaire me dit : les M ânes ont mangé et bu à satiété.
A lrs le Représentant se lève, tambours et cloches saluent le
départ des Ancêtres.
M on épouse serre les vases rituels, les serviteurs enlèvent les
offrandes.
Les parents se réunissent dans la salle de derrière, pour leur
banquet à eux.

D ans la salle du festin, les musiciens se font entendre.
Les mets sont servis. Tous sont contents et joyeux.
Q uand tous ont mangé et bu à satiété, ils saluent et disent :
Les M ânes ont agréé votre offrande, et vous ont promis
bonheur et longévité.
La cérémonie a été faite en son temps et parfaitement.
Puissent vos fils et leurs descendants la continuer toujours
ainsi.*

Expédition contre les Huns du Nord. Après 827. Chant des soldats.

*N ous étions, avec chars et chevaux, dans les pâturages...
Soudain, du palais du Fils du Ciel, un ordre arriva.
M ets mes armes sur mon char, dit le général à son conducteur...
L'empereur me confie une mission difficile et pressée.

L'ordre était d'aller protéger le Nord-O uest contre les H uns.
N os chars partirent nombreux, nos étendards flottèrent.
C'était l'été. N ous marchâmes en hâte.
N otre générale est redoutable. Les H uns ne purent lui résister.

U n hiver a passé, de nouveau les jours s'allongent...
Le bryt chante, le peuple vaque aux travaux des champs.
N ous revenons conduisant prisonniers les chefs de la révolte.
N otre générale est terrible. Les H uns se tiendront en repos.*

- ₃₂ Chant des femmes, dont les maris rirent cette campagne contre les Huns. Une parle pour toutes.

*Voici l'automne, le dixième mois de l'année...
Sans doute le service de l'empereur est chose importante.
N éanmoins mon cœur de femme est plein d'inquiétude.
Les soldats de l'expédition reviendront-ils ?

Voici le printemps revenu, voici les feuilles nouvelles...*

*Sans doute le service de l'empereur est chose importante.
Mais mon cœur de femme s'inquiète et s'afflige.
Pourquoi les soldats de l'expédition ne reviennent-ils pas ?*

*Leurs chars sont-ils usés, leurs chevaux sont-ils las ?...
Sans doute le service de l'empereur est chose importante.
Je consulte avec angoisse la tortue et l'achillée.
O bonheur ! les soldats de l'expédition reviendront
prochainement.*

Avant 771, sous l'empereur You, un bon citoyen gémit ainsi :

*C'est en vain que nous levons les yeux vers le Ciel lumineux...
Il ne nous envoie plus que malheurs et calamités.
L'empire vacille. Officiers et particuliers sont désorientés.
Des vers rongeurs ruinent le peuple...
L'exaction et l'injustice sont à l'ordre du jour.*

*A ceux qui possèdent, on ravit leurs biens.
Les bons sont punis, les méchants sont indemnes.
L'adage dit : ce que l'homme construit, la femme le démolit...
Rien de bon ne peut venir des femmes et des eunuques.
C'est une favorite à la longue langue, qui cause tous nos
malheurs.*

*Prince, pourquoi le Ciel vous avertit-il par tant de malheurs,
s'il n'est pour que vous rentriez en vous-même ?
Mais vous haïssez les bons ministres et les bons avis.
Aussi l'empire affaibli tombe-t-il en ruines,
envahie de toute part par des nuées de Barbares.*

*Quand l'eau jaillit avec violence, c'est signe que sa source est
profonde.
Si mon chagrin s'exhale avec cette force, c'est qu'il date de loin.
Je n'ai vu que désordre et malheur durant toute ma vie.
Si vous vouliez, le Ciel lumineux remettrait tout en état.
Prince, songez à vos ancêtres et sauvez vos descendants.*

*

* *

QUATRIÈME LEÇON

L'empire féodal héréditaire.

Troisième dynastie *Tcheou*. Sa décadence, 771 à 519.

Anarchie féodale. Période des hégémons et des ligues.

• ³³ Sommaire des événements.

Quelques grands feudataires confédérés battirent les Barbares du Nord-Ouest, et mirent sur le trône un fils de l'empereur *You* échappé au massacre. Ce fut l'empereur *P'ing*, 770-720. Mais on reconnut que la capitale ne pouvait pas rester dans la vallée de la *Wei*, trop exposée aux incursions soudaines des nomades. Le siège de l'empire fut transporté à l'Est, dans la ville de *Lao-yang*, fondée jadis par le duc de *Tcheou*. L'histoire appelle souvent *Tcheou orientaux* les empereurs postérieurs à cet exode, lequel ne fut pas sans péril. Les Barbares couraient le pays, si bien que le seigneur de *Ts'inn* dut couvrir avec ses troupes le voyage du nouvel empereur ; une retraite, pour ne pas dire une fuite. Pour récompenser ses services, l'empereur *P'ing* lui donna en fief, avec le titre de comte puis de duc, toute la vallée de la *Wei*. Or, de même que les *Tcheou*, nés et grandis dans cette aire inaccessible, en sortirent pour renverser les *Yinn*, ainsi les *Ts'inn* en sortiront à leur heure, pour renverser les *Tcheou*. Leurs usurpations commencèrent du jour de leur prise de possession. Qui les aurait empêchés de faire leur bon plaisir ?

L'empire n'existait plus que de nom. L'anarchie féodale était complète. Quatre grands fiefs, *Ts'inn*, *Tch'ou*, *Tsin n* et *Ts'i*, devenus prépondérants, asservissaient ou annexaient impunément les petits. Ceux-ci cherchaient à résister par des confédérations, que l'intérêt du jour faisait, et que l'intérêt du lendemain défaisait. Nous entrons dans la période des hégémons et des ligues ; époque des trahisons et des assassinats, parricides et fratricides ; époque de la guerre continuelle, ruineuse, sanglante, atroce.

Le fils et successeur de l'empereur *P'ing*, l'empereur *Hoan* 719-697, ayant voulu, en 707, soumettre un vassal rebelle, fut battu par lui et même blessé dans la bataille. C'en fut fait définitivement du prestige impérial. En 704, le vicomte de *Tch'ou* prit le titre de roi.

Les empereurs suivants ne valurent pas la peine que je les nomme. Suivons les agissements des grands feudataires. Conseillé par le célèbre *Koan i-ou*, en 685 le marquis *Hoan* de *Ts'i* fonde la ligue du centre. *Tch'ou* lui donne aussitôt la réplique, en se mettant à la tête d'une ligue du sud. En 681 la ligue du centre se renforce, et le marquis *Hoan* de *Ts'i* prend le titre d'hégémon. A l'ouest *Ts'inn* s'agrandit, et ne s'occupe plus que de ses propres affaires. Profitant de ces défiances et discordes mutuelles, les Barbares

poussent leurs incursions jusqu'au cœur de la Chine, pillant, brûlant et massacrant. En 660 ils ravagèrent le marquisat de *Wei*, au point que, de toute la population, cent mille âmes au moins, il resta sept cent trente personnes. L'hégémon *Hoan* de *Ts'i* les battit en 659, et sauva l'empire de la destruction, disent les historiens, laconiquement. En 650, *Ts'inn* et *Ts'i* s'unissent, pour remettre l'ordre dans le grand fief de *Tsinn*. En 648, une incursion de cavaliers barbares, pénétra dans la capitale *Lao-yang* ; il s'en fallut de très peu, que les *Tcheou* ne fussent éteints par le massacre. En 645 *Koan i-ou*, le premier grand politique chinois, mourut. L'hégémon *Hoan* de *Ts'i* dont il avait fait la •₃₃ fortune, mourut en 643, et sa gloire finit avec sa vie. L'histoire raconte que ses cinq fils, uniquement occupés de se disputer sa succession, laissèrent le cadavre de leur père gisant dans son lit durant 67 jours, sans que personne le mît en bière.

Le marquis *Mou* de *Ts'inn* prit le titre d'hégémon pour l'ouest ; le marquis *Wenn* de *Tsinn* se fit hégémon de la ligue du centre. En 632, cette ligue du centre défit en bataille rangée le roi de *Tch'ou* (Chine méridionale), de plus en plus puissant et remuant. Puis *Ts'inn* et *Tsinn* se battirent entre eux, ce qui donna à *Tch'ou* le temps et les moyens de se refaire... Guerres et crimes se succèdent, avec une écœurante monotonie. Après 612, les assassinats féodaux, parricides et fraticides, atteignent leur maximum de fréquence ; et cela, pour des prétentions futiles, pour des choses de rien.

En 597, grande bataille entre la ligue du nord et celle du sud. Le nord est battu. Les progrès de *Tch'ou* deviennent inquiétants. Heureusement pour les Nordistes, que le vicomte de *Ou*, fief occupant le nord de la mer au sud du Fleuve Bleu, se joint à la ligue du nord en 576, obligeant ainsi *Tch'ou* à faire face sur deux fronts. En 575, grande bataille entre le Nord et le Sud. Cette fois *Tch'ou* est complètement défait.

Voici désormais les facteurs politiques .. Ligue du nord, avec *Tsinn* en tête, et *Ts'inn* au flanc à l'ouest. Ligue du sud, avec *Tch'ou* en tête, et *Ou* au flanc à l'est. Les forces étant à peu près équilibrées, les deux ligues continuant toujours à se battre, ne se firent plus grand mal, pour un temps. En 562, on jura même une paix, dont voici le texte :

« Nous tous qui jurons ici ensemble, nous ne détruirons pas les moissons, nous ne tarirons pas les sources de profit, nous ne protégerons pas les traîtres, nous ne donnerons pas asile aux criminels. Nous nous aiderons dans nos malheurs, nous nous assisterons dans nos troubles, nous aimerons et haïrons en commun, nous respecterons tous l'empereur. Si quelqu'un agissait autrement, que Celui qui veille sur les contrats et les serments, que les Monts et les Fleuves, que tous les Etres transcendants honorés d'un culte, que les anciens empereurs et seigneurs, que les ancêtres de nos maisons le punissent. Qu'il perde son mandat, ses sujets, ses terres, sa famille.

Cette paix si bien jurée, dura un peu plus d'un an. Vanités blessée, ambitions déçues, convoitises inassouvies. Intérêts du moment, combinaisons à courte échéance, petits calculs de princes myopes, préoccupation de se dépêtrer de la difficulté présent, quitte à aviser en son temps comment on se tirera de la suivante. Politique chinoise, en un mot.

*

Religion.

J'ai réuni au grand complet, dans les leçons treize [L13](#) et quatorze [L14](#) de mon HCO, les textes relatifs au culte, durant cette période de décadence, 771 à 519. Je crois avoir prouvé que la notion antique de l'Être suprême, du Ciel, du Souverain d'en haut, resta ce qu'elle était primitivement, s'accrut même, sans dégradation essentielle. Il devint de plus en plus anthropomorphe (cf. [figures](#), le premier caractère des deux premières colonnes, le Souverain d'en haut ; le cinquième caractère de la première colonne, le Ciel), mais sans diminution de •₃₅ ses attributs, sans avilissement de dignité. Seul il règne, gouverne, récompense et punit. Il apparaît en songe. Il reçoit en visite des privilégiés. Les opprimés lui portent plainte. Il fait droit à leurs requêtes et leur rend justice. On ne le trompe pas. Aucun coupable n'échappe à sa vindicte. Il bénit, exalte les hommes de bien. Il est toujours le même, à travers les temps, au-dessus des vicissitudes. Rien ne se fait ni n'arrive, contre sa volonté... Donc un théisme, qu'on peut appeler un monothéisme. Pas d'anges, pas de démons. La cour du Souverain d'en haut est formée par des Génies, Mânes glorieux, âmes de défunts illustres, admises à le servir pour un temps. Mais le Souverain diffère essentiellement de cette catégorie, et la domine de très haut. Il n'a pas de pair, ni aucun semblable. J'ai exposé ([HCO.L11B](#)) la fameuse question des Cinq Souverains d'en haut, ouverte en 756 avant J.-C., close en 1067 après J.-C., à laquelle les Taoïstes donnèrent une importance qu'elle n'avait pas. Elle revient pratiquement à ceci. Ne pouvant accaparer le Souverain d'en haut patron de l'empire, ni son sacrifice réservé à l'empereur, les hégémons que nous connaissons, toujours en quête d'empiétements, lui sacrifièrent chacun sous la formalité de protecteur de sa région. Or les régions de l'espace sont désignées, en Chine, par les cinq couleurs. De là le Souverain blanc, le Souverain jaune,... les cinq Souverains, en un mot. Simples distinctions de saison dans le Souverain d'en haut unique, et non multiplication de ce Souverain. Les Lettrés chinois de tous les âges l'ont proclamé à satiété.

Pour ce qui est des notions animistes anciennes, il conste par les textes, qu'elles restèrent aussi essentiellement les mêmes, durant la période qui nous occupe, malgré sa décadence. La duplicité de l'âme est plus nettement formulée que jadis, mais ce point ne porte aucune atteinte grave à l'animisme, l'âme aérienne étant seule considérée comme la vraie âme. Les Mânes, que les Chinois n'ont jamais conçus comme des esprits, deviennent de plus en plus matériels, sensuels, grossiers, voleurs. Leur état de mendicité est affirmé

crûment, et n'est jamais contredit. L'âme matérielle adhérente au corps, se décompose avec le cadavre. L'âme aérienne survit temporairement, d'une survie qui dépend de sa •₃₆ sustentation. Les morts sont *koei*, les dépendants. Tous finissent par la seconde mort. Ni paradis, ni enfer. La sanction du mal, le sort des méchants, c'est l'extinction totale à la mort. La sanction du bien, le sort des bons, c'est la survie à temps de l'âme aérienne, qui vit de humer les offrandes, et qui finit par s'éteindre, d'inanition et de sénilité. Ce fut là la croyance officielle, savante, celle des intellectuels qui théorisaient. Quant au peuple qui ne théorise pas, croyant que les *koei* voleraient si on ne leur donnait pas, il fit soigneusement chaque année les offrandes usuelles au cimetière familial, et dormit tranquille sur ce rit accompli ([HCO.L14](#)).

*

Prose.

Je vais citer quelques textes, pour montrer les idées, les mœurs et le style de l'époque. Le *Chou-king* et le *Cheu-king* ne donnent plus rien pour cette période. Elle est couverte surtout par le *Tsouo-tchoan*, les *Kouo-u*, et le *Cheu-ki*. (voyez ces fiches dans l'Index bibliographique).

Le marquis *Hien* de *Tsinn* avait épousé jadis une fille des barbares *Ti*, qui lui avait donné deux fils, *Chenn-cheng* et *Tch'oung eull*. La marquise étant morte, contre l'avis de la tortue, le marquis épousa une autre étrangère, laquelle lui donna aussi un fils.

Cette femme résolut de se défaire du prince héritier *Chenn-cheng*, fils de la défunte marquise, pour que la succession revînt à son propre fils. Un jour elle dit à *Chenn-cheng* :

— Votre feuë mère est apparue en songe à votre père ; allez vite lui faire des offrandes... *Chenn-cheng* alla donc faire des offrandes aux Mânes de sa mère. Selon l'usage, il rapporta pour son père une part des viandes offertes. La marâtre empoisonna cette viande.

Quand, avant d'en manger, le marquis en offrit les prémices, un chien qui frappa le morceau mourut aussitôt. Le marquis résolut de faire mourir son héritier.

— Disculpez-vous, dit à *Chenn-cheng* son frère utérin...

— Je ne le ferai pas, dit le prince. Notre père aime cette femme. Si je lui prouvais que c'est elle qui a failli l'empoisonner, je le blesserais dans ses plus chères affections...

— Alors fuyez, dit le frère...

— Je ne fuirai pas, dit *Chenn-cheng*. Car, si je fuyais, les simples me croiraient vraiment coupable de parricide, le plus grand de tous les crimes.

Chenn-cheng fut exécuté (en 662, et *Tch'oung-eull* s'enfuit chez les *Ti*, peuple de sa mère. Après la mort du marquis *Hien*, le fils de l'étrangère fut assassiné, et un prince plus jeune, à *I-ou*, fut intronisé. Ce fut le marquis *Hoei*. Voulant effacer le souvenir de la fatale erreur de son père, il fit disparaître la sépulture de l'infortuné *Chenn-cheng*, et supprima les offrandes qui lui étaient faites.

Durant l'automne de cette année, comme *Hou-t'ou* jadis précepteur de *Chenn-cheng* allait à la campagne, il rencontra feu le prince *Chenn-cheng* qui le fit monter dans son char et lui dit :

— Mon frère *I-ou* a agi contre les rites, en supprimant mes offrandes. Je l'ai accusé auprès du Souverain d'en haut. Le Souverain d'en haut m'a permis de livrer *Tsinn* à *Ts'inn*, qui me donnera ce qui me revient...

Hou-t'ou lui dit :

— D'après la tradition, un *chenn* ne saurait goûter ce qui lui est offert par des gens qui ne sont pas de sa race. Si *Ts'inn* vous fait des offrandes, ces offrandes ne seront pas à votre goût. Et puis, ne serait-il pas injuste •₃₇ que vous livriez *Tsinn* à *Ts'inn* ? Que vous a fait le peuple de *Tsinn* ? C'est votre père qui vous a fait mourir. C'est votre frère qui vous a privé de vos offrandes. Le peuple de *Tsinn* ne vous a fait aucun tort...

— C'est vrai, dit *Chenn-cheng*. Je vais faire une nouvelle pétition au Souverain d'en haut. Dans sept jours, hors la porte de l'Ouest, vous trouverez une sorcière, qui vous mettra en communication avec moi...

— Bien, dit le précepteur...

Aussitôt. *Chenn-cheng* disparut. Au jour indiqué, le médium dit à *Hou-t'ou* au nom de *Chenn-cheng* :

— Le Souverain d'en haut a accordé ma nouvelle requête. Je me vengerai du seul *I-ou*, dans la plaine de *Han*.

En 659, le comte *Mou* de *Ts'inn* étant tombé malade, perdit connaissance et resta dans cet état durant sept jours entiers. Quand il fut revenu à lui, il dit :

— J'ai vu le Souverain d'en haut, qui m'a ordonné de mettre fin aux troubles du marquisat de *Tsinn*.

Or le marquis *Hoei* de *Tsinn* était un brouillon, frère de la femme du comte de *Ts'inn*. Il est probable que cette parenté fut cause, que le comte *Mou* ne se pressa pas d'exécuter les ordres du Souverain d'en haut. Mais en 645, attaqué par son beau-frère, il entra résolument en campagne contre lui. Les deux princes se rencontrèrent, en avant de leurs troupes, dans la plaine de *Han*, et foncèrent l'un sur l'autre. Le comte *Mou* allait succomber, quand trois cents hommes auxquels il avait jadis fait grâce de la vie, le dégagèrent et firent prisonnier le marquis *Hoei* de *Tsinn*.

L'épisode est assez joli. Jadis, dit l'histoire, le coursier du comte *Mou* s'étant échappé, trois cents campagnards le prirent et le mangèrent. Saisis par les officiers de justice, ils allaient payer cet attentat de leur vie. Le comte l'ayant appris, dit :

— Quand on a mangé du cheval, il faut boire du vin, sous peine d'indigestion ; qu'on donne du vin à ces pauvres diables, puis qu'on les laisse courir !..

Lorsque le comte *Mou* dut faire la guerre au marquis *Hoei*, ces hommes reconnaissants demandèrent à former sa garde, Quand ils le virent dans la détresse, ils chargèrent en désespérés, le sauvèrent et prirent son adversaire.

Jadis quand *Tch'oung-eull* fugitif se réfugia chez les *Ti*, il était accompagné par le fidèle *Tchao-tch'oei*. Les *Ti* ayant pris dans une razzia deux belles filles, *Tch'oung-eull* épousa l'une et *Tchao-tch'oei* l'autre. De cette union naquit *Tchao-tounn*, qui fut ministre de *Tsinn*, sous le marquis *Ling*, petit-fils de *Tch'oung-eull*. Ce marquis *Ling*, un polisson, las des remontrances de son ministre, tenta de le faire assassiner. Echappé à la mort, *Tchao-tounn* se mit en lieu sûr. En 607, un de ses cousins tua le marquis *Ling*. *Tchao-tounn* mourut de mort naturelle, prévenu toutefois par un oracle de la tortue, que sa famille passerait par une crise terrible, mais qu'elle se relèverait.

Sous le marquis *King* de *Tsinn*, cousin du marquis *Ling*, *T'ou-nan kou* jadis favori de ce dernier étant devenu Grand

Justicier, abusa, pour sa vengeance privée, du pouvoir que lui donnait sa charge, et massacra à l'insu du marquis, en 597, toute la famille *Tchao*. Une seule femme eut la vie sauve, parce qu'elle était du sang des marquis de *Tsinn*. Or cette femme était enceinte. Elle se retira dans le harem du palais. Deux serviteurs fidèles de la famille *Tchao*, qui savaient le fait, se dirent : si l'enfant à naître est un garçon, nous dévouerons nos vies à la restauration de sa famille ; si c'est une fille, nous nous suiciderons, pour suivre nos maîtres dans la mort.

Or la veuve accoucha d'un garçon. *T'ou-nan kou* en ayant eu vent, fit •₃₈ faire une perquisition dans le harem. La veuve prit le nouveau-né et l'adjura en ces termes :

— Si le Ciel veut que la race des *Tchao* s'éteigne, vagis ! S'il veut qu'elle se perpétue, tais-toi !... cela dit, elle glissa l'enfant dans son large pantalon. Or, pendant tout le temps que la perquisition dura, l'enfant se tut et fut sauvé ainsi.

Cependant *Tch'ou-kiou* et *Tch'eng-ying*, les deux fidèles, se dirent : pour cette fois l'enfant a échappé, mais cela ne pourra pas durer ainsi...

Après s'être concertés, ils se procurèrent un enfant nouveau-né, et convinrent du plan suivant pour mettre fin aux recherches. *Tch'eng-ying* cacha le fils de la veuve dans sa maison, parmi ses propres enfants. *Tch'ou-kiou* se réfugia dans un village des montagnes, avec l'enfant supposé. Alors *Tch'eng-ying* alla trouver les officiers de la police et leur dit : si vous me donnez mille lingots, je vous révélerai où est le descendant des *Tchao*. Les officiers ravis lui promirent la somme. A la tête d'une troupe de satellites, ils suivirent *Tch'eng-ying*, qui les conduisit au village où *Tch'ou-kiou* était caché. Quand celui-ci eut été pris, jouant le rôle convenu, il s'écria :

— Ah ! misérable *Tch'eng-ying*, qui as vendu à ses ennemis le dernier rejeton de tes maîtres !

Puis étreignant l'enfant supposé, il cria :

— Ciel ! O Ciel ! de quelle faute ce nouveau-né est-il coupable ? pourquoi doit-il périr ?

Ainsi trompés, les officiers exécutèrent sur place *Tch'ou-kiou* et l'enfant. Ensuite, croyant en avoir bien fini avec les *Tchao*, ils ne firent plus aucune recherche. Le fils posthume grandit tranquillement dans la maison de *Tch'eng-ying*.

Or le marquis *King* de *Tsinn* étant tombé malade, consulta la tortue, laquelle déclara qu'il était puni ainsi, parce qu'il ne traitait pas selon son rang le descendant d'une grande famille. Le marquis se déclara prêt à toutes les réparations. *Tch'eng-ying* parla. Les ennemis de *T'ou-nan kou* le massacrèrent, pour avoir causé la maladie du marquis, crime de lèse-majesté. Le marquis *King* rendit à *Tchao-ou*, l'enfant posthume, tous les biens et titres de ses ancêtres. Il guérit aussitôt. Alors *Tch'eng-ying* parla ainsi à *Tchao-ou* :

— Jadis, après le massacre de vos parents, leurs domestiques se sont suicidés pour les suivre dans la mort. Seuls *Tch'ou-kiou* et moi nous avons différé, afin de vous sauver. Maintenant que la maison de *Tchao* est rétablie dans sa gloire, je vais aller en porter la nouvelle à vos ancêtres les *Tchao* et à mon ami *Tch'ou-kiou*.

Tchao-ou se prosterna en sanglotant, et le supplia de consentir à vivre, en disant :

— Je me mettrai en pièces pour vous prouver ma reconnaissance ; toute ma vie, je vous honorerai comme mon père ; si vous me quittez, j'en serai navré de douleur.

— Je ne saurais vivre davantage, dit *Tch'eng-ying*. *Tch'ou-kiou* et moi, nous avons juré de mourir pour les *Tchao*. Lui a tenu parole. A mon tour maintenant !

et il se suicida. *Tchao-ou* porta pour lui, durant trois ans, le deuil d'un fils pour son père.

Cependant, quoique le marquis *King* n'eût pas ordonné le massacre des *Tchao*, quoiqu'il eût réparé ce massacre comme je viens de dire, le Ciel ne désarma pas ; l'histoire ne dit pas pourquoi. En 531, l'ancien ministre *Tchao-tounn* lui apparut en songe, les cheveux épars, sautant de douleur, se frappant la poitrine et criant :

— Tu as tué injustement mes enfants ; j'ai obtenu du Souverain d'en haut la permission de les venger sur toi.

A ces mots, le spectre brisa la porte et pénétra dans l'appartement du marquis. Épouvanté, celui-ci se réfugia dans le harem, dont *Tchao-tounn* enfonça une fenêtre. A ce moment le marquis s'éveilla. Il fit aussitôt appeler la sorcière de *Sang-t'ien*.

— Que me présage ce rêve ? lui demanda-t-il.

— Il •₃₉ présage, dit la sorcière, que vous ne mangerez pas de blé de cette année.

Peu après, le marquis fut atteint d'une maladie, qui prit bientôt une tournure grave. Les médecins de *Tsinn* n'y pouvant rien, il fit demander un médecin au comte de *Ts'inn*, ceux de ce pays-là étant les plus famés. Avant l'arrivée du médecin attendu, le marquis eut un nouveau songe. Il vit sa maladie, sous la forme de deux lutins logés dans son corps. L'un des deux dit :

— Il va venir un médecin habile, qui nous maltraitera ; allons-nous-en !..

— Non, dit l'autre ; logeons-nous entre le diaphragme et le péricarde ; aucun médecin ne nous atteindra là... Le médecin étant arrivé, examina le malade, puis prononça en ces termes :

— Le mal siège entre le diaphragme et le péricarde ; il est incurable ; car la vertu d'aucune drogue ne pénètre à cet endroit...

— Voilà un médecin vraiment savant, dit le marquis ; et il le renvoya comblé de présents.

Cependant la maladie traînait en longueur. Le temps de la moisson du blé arriva. Le marquis eut envie de manger du blé nouveau. On en envoya quérir à la ferme, et les cuisiniers se mirent en devoir de l'apprêter. C'était au sixième mois, le quarante-troisième jour du cycle. Le blé nouveau cuit, fut servi. Le marquis donna ordre qu'on punît la sorcière de *Sang-t'ien*, pour lui avoir menti. Puis, avant de se mettre à table, pris d'un besoin naturel, il alla aux cabinets, se trouva mal, tomba dans la fosse et y mourut. Son valet de chambre avait rêvé, la nuit précédente, qu'il portait au ciel le marquis chargé ; sur ses épaules. A midi, il portait sur ses épaules son cadavre retiré de la fosse d'aisances, puis se suicida pour le suivre dans la mort.

Tsouo-tchoan et Cheu-ki.

En l'an 500, *Tchao kien-tzeu*, un descendant de *Tchao-ou*, étant tombé malade, perdit toute connaissance. Au cinquième jour, le célèbre médecin, *Pien-ts'iao* ayant examiné le malade, dit au conseil de ses familiers très anxieux :

— Vu son poulx, votre maître doit guérir. Jadis (en 659) le comte *Mou* de *Ts'inn* resta ainsi sept jours sans connaissance. Quand il fut revenu à lui, il dit : Je me suis bien amusé, Si j'ai tardé à revenir, c'est que j'ai vu bien des choses... Or la maladie de votre maître est la même que celle du comte *Mou*

de *Ts'inn*. Avant trois jours, il reviendra à lui, et aura sans doute bien des choses à vous raconter.

De fait, au huitième, jour, *Tchao kien-tzeu* revint à lui et dit à ses officiers :

— J'ai été au séjour du Souverain d'en haut. Je me suis bien amusé et ai appris beaucoup de choses.

Cheu-ki.

En 535, dans le comté de *Tcheng*, le feu prince du sang *Pai-you* avait apparu plusieurs fois pour annoncer que, tel jour, il tuerait telle personne ; et les personnes ainsi désignées, étaient toutes mortes au jour fixé. Un autre prince du sang, alors ministre, le célèbre politique et philosophe *Tzeu-tch'an*, ayant réfléchi sur le cas, fit donner au fils de *Pai-You*, de quoi faire d'abondantes offrandes aux Mânes de son père. Les apparitions et les assassinats cessèrent aussitôt.

Questionné sur cette affaire, *Tzeu-tch'an* donna les explications suivantes, admises jusqu'à nos jours par tous les philosophes chinois, comme l'expression de ce que l'on sait sur l'âme et la survivance :

— L'homme a deux âmes. L'une matérielle *p'ai*, issue du sperme, est produite d'abord. L'autre aérienne *hounn*, n'est produite qu'après la naissance, peu à peu, par condensation interne d'une partie de l'air respiré. Ceci explique pourquoi la vie •₄₀ animale précède, pourquoi l'intelligence ne se développe qu'avec les années. A la mort, l'âme matérielle suit le corps dans la tombe ; l'âme aérienne subsiste libre. Les deux âmes survivent et agissent, à proportion de la vigueur physique et morale qu'elles ont acquise durant la vie, par l'alimentation et par l'étude. Après la mort, leur préoccupation, à toutes deux, est de se procurer, par tous les moyens, le nécessaire pour l'entretien de leur vie spectrale, si on ne le leur offre pas. Quand une âme a des pourvoyeurs, elle ne fait ni bruit ni mal ; mais si on l'affame, elle brigande, par nécessité. La famille de *Pai-you* ayant été ruinée, avait cessé les offrandes, ce qui réduisit l'âme de *Pai-you* à brigander pour survivre. Dès que son fils lui refit les offrandes rituelles, ses brigandages cessèrent.

Tsouo-tchoan.

*

* *

CINQUIÈME LEÇON

L'empire féodal héréditaire. — Troisième dynastie *Tcheou*.
Son agonie, 519 à 316 (256). — L'âge de fer. — Philosophes. Sophistes.

Sommaire des événements.

• ⁴¹ L'empereur *King* occupa le trône de 519 à 476 ; c'est tout ce qu'il y a à dire de lui. La guerre féodale est universelle et continue. Les petits fiefs ayant disparu, la destruction des grands fiefs commence. Les assassinats politiques ne se comptent plus.

Nous avons vu *Ou* devenir gênant pour le royaume de *Tch'ou*, vers 585. En 496, une nouvelle puissance, *Ue*, le pays de Canton, entre en scène, et commence un duel à mort avec *Ou*, ce qui dégage *Tch'ou*. Les noms des deux vicomtes rivaux, *Fou tch'a* de *Ou*, et *Keou-tsien* de *Ue*, devenus des héros de roman, sont encore célèbres parmi le peuple chinois. Finalement *Fou-tch'a* se suicida, et *Ue* annexa *Ou* en 473. En 457, ceux de *Tsinn* se défirent de la famille qui les avait gouvernés jusque là. Après plusieurs années de troubles, en 453 trois petits seigneurs se partagèrent le pays, et devinrent vicomtes, puis marquis, de *Tchao*, *Wei* et *Han*.

Grâce à un certain *Ou-k'i*, officier à gages, d'abord général puis ministre, *Tch'ou* devint puissant vers 387, et molesta tous ses voisins. Mais *Ou-k'i* fut assassiné par des jaloux en 381. Il nous reste de lui un traité d'art militaire intitulé : *Ou-tzeu*, Maître *Ou*. Il en existe un plus ancien, *Sounn-tzeu*, œuvre de *Sounn-ou*, général au service du père de *Fou-tch'a*, donc écrit avant 496.

Cependant à l'Ouest *Ts'inn* devenait de plus en plus puissant. En 361, *Ts'inn* battit l'armée confédérée de *Tchao Wei* et *Han*, et coupa, dit l'histoire, soixante mille têtes. C'est le commencement des comptes macabres, que nous allons voir se succéder, de plus en plus fréquents.

Au soir de chaque bataille ; *Ts'inn* payait une prime par tête d'ennemi coupée, et enregistrait authentiquement le total de l'addition. En 361, *Ts'inn* se procura un politicien à gages, qui en fit une puissance redoutable. Il s'agit du fameux *Yang* de *Wei*. Il nous reste, de cet homme, un traité de politique intitulé *Maître Chang*, du nom de son fief. Je l'ai analysé dans la Leçon 28 de mon [HCO.L.28](#)

En 334, *Tch'ou* détruit *Ue*, et s'annexe son territoire. — En 332, *Ts'inn* défait la coalition générale formée par le politicien *Sou-ts'inn*. En 328, le politicien *Tchang-i* lui procure de nouvelles victoires sur ses voisins. En 325, le comte de *Ts'inn* s'adjuge le titre de roi. De 334 à 318, *Ts'i*, *Wei*, *Yen*, *Han*, *Tchao*, se font tous royaumes. De l'empereur il n'est plus question. — En 316, *Ts'inn* conquiert *Chou*, le *Seu-tch'oan* actuel, s'étendant ainsi sur le cours supérieur du Fleuve Bleu, entrant en contact avec *Tch'ou*. — En 314, *Nan*, le

Honteux, hérita du trône impérial. [Anticipons. Il l'occupera durant 59 années, dans lesquelles on ne peut relever aucun fait. En 256, pour éviter pis, il offrira gracieusement à *Ts'inn* le trône impérial et le petit territoire qui lui restait. La troisième dynastie *Tcheou* s'éteindra ainsi, après avoir duré 794 ans.]

*

Religion.

- ⁴² Durant celle période qui clôt la Chine antique, l'ancien théisme, qui date de l'origine, est encore ce qu'il fut primitivement. L'Être suprême, Ciel ou Souverain d'en haut, règne, gouverne, récompense et punit. Ni anges, ni démons. La cour du Souverain d'en haut est formée par des Génies, Mânes glorieux, âmes de défunts illustres, admis à le servir pour un temps.

L'homme a deux âmes. L'inférieure, restée dans le cadavre, s'éteint au fur et à mesure de sa décomposition. La supérieure survivra, dans un état aérien (pas spirituel), à condition qu'elle soit nourrie, soin qui incombe à ses parents survivants. Tous les Mânes, sont des dépendants, des mendiants. L'âme qui ne reçoit pas d'offrandes, s'éteint à bref délai. L'âme bien nourrie, peut survivre durant plusieurs siècles. La seconde mort, extinction par suite d'inanition, finit par les éteindre toutes.

La sanction morale est limitée à cette vie. Aucune sanction après la mort. Ni ciel, ni enfer. L'unique souci du Chinois, est donc d'avoir qui le nourrira après sa mort. De là le soin d'avoir le plus d'enfants possible, et le devoir de procréer incombant à tous ces enfants. [HCO.L.13](#), [L.14](#).

Systèmes.

A cette époque vécurent les deux hommes, qui ont représenté jusqu'à nos jours les deux grands systèmes chinois, dont ils ne furent d'ailleurs pas les auteurs, Confucius et *Lao-tzeu*.

Confucius,

proprement *K'oung fou-tzeu*, Maître *K'oung*, naquit en 551 et mourut en 479 avant J.-C.. Originaire du marquisat de *Lou* (province actuelle du *Chan-tong*), il fut fils d'un officier militaire obscur, qui le laissa orphelin à trois ans. Tout ce qu'on sait de son enfance, c'est qu'il raffolait des cérémonies et excellait dans les rites. Marié à dix-neuf ans, il devint avec le temps intendant des greniers, puis des pacages, du marquis de *Lou*. Il avait cinquante ans, quand, en 501, il fut promu préfet. En 500 il devint Grand Juge, et en 497 vice-ministre du marquisat. Dans ces diverses fonctions, il se montra étroit, raide, cassant. Trouvant le marquis de *Lou* trop peu déférant et trop peu souple, il le quitta brusquement, et se mit à errer, colporteur de politique à la disposition du plus offrant, à travers les principautés féodales pratiquement

indépendantes, qui composaient alors l'empire des *Tcheou*, prêchant partout le retour aux mœurs antiques, parfois écouté pour un temps, plus souvent éconduit sur le champ, l'acrimonie de son caractère servant mal ses intérêts.

En 484, après treize années de vie errante, âgé de 67 ans, il revint à *Lou*, mais ne rentra pas au service du marquis. L'empire était caduc, les princes se moquaient des principes du gouvernement antique, les rites et la musique dégénéraient, les Odes et les Annales étaient oubliées. Confucius chercha à rajeunir toutes ces vieilles choses, à réformer son temps en le ramenant de seize siècles en arrière. A cette fin, il tria les Rits, il fit une sélection des Annales et un choix des Odes, il commenta le traité des Mutations. C'est pour l'usage de ses élèves, que Confucius compila ces choix de textes, ces anthologies. Or, par suite de la destruction des anciennes archives en l'an 213 avant J.-C., il est arrivé que ces manuels scolaires, en somme moins de deux cents pages in-8° de textes, sont à peu près tout ce qui nous reste •⁴³ de la Chine antique. Ces petits livres ont fait la grande réputation de l'homme.

Confucius tint école privée jusqu'à la fin de sa vie. Il enseigna successivement, dit la tradition, environ trois mille élèves, dont soixante-douze qui le satisfirent *plus* particulièrement, sont appelés ses disciples.

Avec l'âge et les mécomptes, il n'agréa jamais à ses contemporains, qui ne virent en lui qu'un censeur morose et rirent de ses utopies ; avec l'âge, dis-je, et les mécomptes, son caractère alla s'aigrissant et il devint superstitieux. Il regretta de n'avoir pas cultivé plus tôt et davantage l'art divinatoire. Des chasseurs ayant tué un animal extraordinaire, il en conclut que le Ciel l'avertissait de sa mort prochaine et de la faillite future de son œuvre. Il consacra ses dernières années à la rédaction de sa Chronique du marquisat de Lou, ouvrage dans lequel il créa cet art des réticences calculées, des travestissements délibérés, des euphémismes trompeurs ; art mauvais dont les Lettrés chinois ont depuis lors tant usé et abusé.

En 479, Confucius annonça que le mont sacré allait s'écrouler, que la maîtresse poutre allait se briser, que le Sage allait disparaître. Ses dernières paroles furent :

« puisqu'aucun prince de ce temps n'a assez d'esprit pour me comprendre, autant vaut que je meure, car mes plans n'aboutiront pas. »..

Il s'alita, ne parla plus, et s'éteignit le septième jour, à l'âge de 73 ans. Ses disciples l'ensevelirent au nord de la ville de *K'iu-fou*, alors capitale de Lou. Sa tombe existe encore, inviolée.

J'ai exposé l'enseignement de Confucius, dans mon [HCO.L.15](#), et [L.16](#). En résumé, il crut au théisme et à l'animisme de son temps, comme ses contemporains, pas plus et pas moins. Il crut fermement à la divination, telle qu'elle se pratiquait alors. Il crut à la rectitude native de l'homme, exigea que

cette rectitude fût développée par l'enseignement, et protégée par la bienveillance paternelle du gouvernement, sans intervention directe.

Sa grande formule, c'est la *voie moyenne*, l'opportunisme pratique. Pas de sympathie, pas d'antipathie, pas d'idée préconçue, pas de conviction ferme, pas de volonté tenace, pas de moi personnel... D'abord, à première vue, ne pas approuver, ne pas désapprouver ; ne pas embrasser, ne pas repousser.. Ensuite, après réflexion, ne jamais se déterminer pour un extrême, car excès et déficit sont également mauvais. Suivre toujours la voie moyenne, prendre en tout une position moyenne, temporiser biaiser louver. Tout coup droit est une faute. Toute solution nette blesse quelqu'un. Urger un droit, c'est commettre un tort. S'en tenir à un *à peu près* qui ne plaise ni ne déplaise entièrement à personne, voilà l'idéal pour la classe dirigeante. — Quant au peuple, la *piété filiale* exagérée jusqu'au fantastique, doit lui tenir lieu de religion, et les *rites* officiels doivent lui tenir lieu de morale. Il ne doit pas prétendre à plus, et le gouvernement ne doit pas lui permettre davantage. Le citoyen est, pour Confucius, le premier des animaux domestiques, qu'il faut bien soigner, pour en beaucoup tirer, voilà tout. C'est d'ailleurs l'ancienne conception chinoise, datant de l'origine, exposée systématiquement dans le *Tcheou-li*.

Cette doctrine (dite *Confucisme utopique*), non inventée, mais codifiée par Confucius, fut développée surtout par le petit-fils du maître, (*K'oung-ki* alias *Tzeu-seu*, né vers 500, auteur du traité *Tchoung-joung* de la Voie moyenne ; puis par *Mong-k'eue*, vulgo *Mong-tzeu* maître *Mong* d'où *Mencius*, 372 à 289, formé par des élèves de *Tzeu-seu*. C'est Mencius qui trouva les formules restées typiques depuis lors ; le *cœur d'enfant* pour la rectitude •⁴⁴ native ; la *convenance* pour la voie moyenne. L'instinct de cette convenance, le savoir naturel, est une parcelle cosmique innée, qui fait de l'homme un homme, qui le distingue des animaux. Voyez [HCO. L.26](#).

Voici quelques échantillons du style de ces trois auteurs :

Confucius.

— L'étude des adolescents doit consister à développer d'abord leur bonté propre, puis à bonifier autrui, en visant toujours au bien superlatif.

— Pour soi-même, le but étant bien envisagé, on peut se déterminer, écarter les distractions extérieures, arriver à la paix intérieure. Par la réflexion dans cette paix intérieure, on obtient ce qu'on cherche.

— Pour autrui, les Anciens apprenaient à gouverner une principauté, en gouvernant leur maison ; leur maison, en se gouvernant soi-même ; soi-même, en gouvernant leur cœur ; leur cœur, en réglant leurs idées ; leurs idées, en acquérant la science. Les Anciens tiraient leur science, de l'étude des êtres divers.

Tzeu-seu

— Le décret du Ciel sur l'homme, c'est sa nature. Agir d'après cette nature, c'est sa voie. L'enseignement doit l'aider à la suivre. Il n'est jamais licite de s'écarter de sa voie, fût -ce un seul instant. Aussi le Sage veille-t-il toujours, comme inquiet. Il surveille les premiers mouvements de son cœur.

— Quand l'âme n'est émue par aucun mouvement de joie, de colère, de tristesse ou de plaisir, elle est concentrée. Quand elle est émue, mais sans excès, elle est harmonieuse. La concentration est le point de départ cosmique. L'harmonie est la loi universelle. Concentration et harmonie, sont les positions du ciel et de la terre, qui donnent naissance à tous les êtres.

— Confucius disait : la voie moyenne, c'est la perfection ; la voie moyenne, c'est la position du Sage. Hélas, cette voie n'est pas bien connue. Les uns font trop, les autres pas assez. Peu d'hommes persévèrent dans la voie moyenne sans dévier.

Mencius.

— Celui-là ne serait pas un homme, qui serait incapable de bienveillance, qui n'aurait pas honte de mal agir, qui ne saurait pas céder à autrui, qui ne ferait aucune différence entre le droit et le tort... La bienveillance dérive de l'humanité, la honte du mal dérive du sens de la convenance, l'inclination à céder dérive du sens des rites, la distinction entre le droit et le tort vient de la raison. Humanité, sens de la convenance et des rites, raison, tout homme a ces quatre facultés, comme il a quatre membres, de naissance. Il est homme parce qu'il les a.

— Ce par quoi l'homme diffère des animaux, c'est chose délicate. Le vulgaire le perd. Le Sage le conserve.

— Les années où la récolte a été suffisante, les jeunes gens se conduisent bien. Les années où la récolte a été insuffisante, beaucoup se font brigands. Tous ont reçu du Ciel les mêmes dispositions bonnes ; mais certains les étouffent, par suite des circonstances.

— La bonté innée est vivace. Fatiguée par l'action diurne, elle reprend sa vigueur durant le repos nocturne, et au matin les affections et les aversions sont à peu près ce qu'elles doivent être... Mais si, à longueur de journée, l'homme porte comme autant de coups à sa bonté naturelle par des mauvaises actions répétées, s'il l'étouffe maintes et maintes fois, il viendra un moment où le repos nocturne ne la réparera

plus. Alors l'homme deviendra animal ; tellement animal, qu'on se demandera s'il a jamais été un homme. Confucius disait : si vous les tenez ferme, ils se conserveront ; si vous les laissez courir, ils s'égareront. Il disait cela des sentiments du cœur.

— Qu'un poulet s'échappe, l'homme le cherchera avec sollicitude. Qu'il perde sa bonté naturelle, •₄₅ il ne fera aucun effort pour la retrouver. Soit un homme dont le quatrième doigt d'une main est contracté. Ce défaut est insignifiant, ne fait pas mal, ne gêne pas le travail. Et cependant, si cet homme entend dire que à *Ts'inn* ou à *Tch'ou* quelqu'un pourrait redresser son doigt, il ne trouvera pas le voyage trop long ou trop pénible, il le fera volontiers, pour avoir un doigt semblable à celui des autres hommes : mais que son cœur vicié ne soit plus un cœur d'homme, il ne s'en mettra pas en peine. C'est là ne pas savoir distinguer le principal et l'accessoire.

Lao-tzeu,

le *Vieux Maître*, fut un contemporain de Confucius, plus âgé que lui d'une vingtaine d'années. Sa vie dut s'écouler entre les dates 570 -490, les dates de Confucius étant 551-479. Rien de ce qu'on raconte de cet homme, n'est historiquement certain. Il fut archiviste à la cour des *Tcheou*, dit la tradition taoïste ; ceci est probable. Il vit Confucius au moins une fois, vers l'an 501, dit encore la tradition taoïste ; ceci est possible. Las du désordre de l'empire, il finit par le quitter, et ne revint jamais. Au moment de franchir la passe de l'Ouest, il composa pour son ami *Yinn-hi*, le gardien de cette passe, le célèbre *Tao-tei-king*, traité du Principe et de son Action, texte fondamental du Taoïsme. Ceci encore est tradition taoïste, fort mal assise, vu que, des deux plus anciens écrivains taoïstes, l'un (*Tchoang-tzeu* chap. 3) le fait mourir dans son lit en Chine, tandis, que l'autre (*Lie-tzeu* chap. 3) admet la version du départ. On ne sait même quel fut au juste le nom de famille du *Vieux Maître*. Vers l'an 100 avant J.-C., le célèbre historien *Seu-ma ts'ien*, pourtant très favorable au Taoïsme, dit des légendes relatives à *Lao-tzeu* :

« les uns disent ainsi, les autres disent autrement, et du *Vieux Maître*, on peut seulement affirmer ceci, que, ayant aimé l'obscurité par-dessus tout, cet homme effaça délibérément la trace de sa vie. »

Lao-tzeu n'inventa pas le Taoïsme. Il le trouva dans les archives du troisième ministère ; l'index littéraire de la dynastie *Han*, est formel sur ce point. Il ne fut même pas le premier à l'enseigner. Il eut des précurseurs, il y eut des pré-taoïstes, dont quelques noms sont connus, mais qui n'écrivirent

pas. *Lao-tzeu* fut le rédacteur du premier écrit taoïste, qui servit de base au développement ultérieur de la doctrine. De là vient qu'on lui en a souvent attribué la paternité.

— Et d'où cette doctrine vint-elle aux archives du troisième ministère ? Ce ministère enregistrait tout ce qui venait des pays étrangers. Or le Taoïsme est, dans ses grandes lignes, une adaptation chinoise de la doctrine indienne contemporaine des *Upanishad*. Le fait de l'importation ne peut pas être démontré, aucun document donnant le nom du colporteur et la date de sa venue n'existant. Mais l'argument « doctrine non-chinoise alors courante dans l'Inde, épanouie en Chine tout d'un coup » crée, pour l'importation, une présomption qui frise la certitude, à mon avis.

Les textes, concis jusqu'à l'obscurité, du Patriarche, furent développés, un à deux siècles plus tard, en un magnifique langage, par *Lie-tzeu*, et *Tchoang-tzeu*, les Pères du Taoïsme.

Lie-tzeu, maître *Lie*, de son nom *Lieu-k'eou*, vécut obscur et pauvre, dans la principauté de *Tcheng*, durant quarante ans. Il en fut chassé par la famine, en l'an 398. A cette occasion, ses disciples mirent par écrit la substance de son enseignement. C'est tout ce que nous •₄₆ savons et avons de lui. On ne sait pas ce qu'il devint.

Tchoang-tzeu, maître *Tchoang*, de son nom *Tchoang-tcheou*, originaire du pays de *Leang*, ne nous est guère mieux connu. Une charge lui fut offerte en 339, ce qui suppose qu'il avait alors au moins quarante ans, plutôt cinquante. Il mourut vers 310, probablement. Très instruit, plein de verve, il passa lui aussi volontairement, sa vie dans l'obscurité et la pauvreté, bataillant en chevalier sans peur contre les erreurs et les abus de son temps.

Aux deux Pères on peut appliquer les paroles dites par *Seu-ma ts'ien* de *Lao-tzeu* « ayant aimé la retraite et l'obscurité par-dessus tout, ils effacèrent délibérément la trace de leur vie ».

La doctrine de *Lie-tzeu* et de *Tchoang-tzeu* est la même que celle de *Lao-tzeu*, plus étendue, plus riche, seulement. Les idées de ces hommes, les seuls penseurs que la Chine ait produits, eurent sur l'esprit chinois une influence considérable ; dans la littérature chinoise, on en retrouve les vestiges partout. Comme puissance et comme envolée, aucun auteur chinois ne les a dépassés. Leur système est un panthéisme réaliste, pas idéaliste. Au commencement était un être unique, non pas intelligent mais loi fatale, non spirituel mais matériel, imperceptible à force de ténuité, d'abord immobile, qu'ils appellent Tao le Principe, parce que tout dérivait de lui. Vint un moment où, on ne dit pas pourquoi, ce Principe se mit à émettre *Tei* sa Vertu, laquelle agissant en deux modes alternatifs *yinn* et *yang*, produisit, comme par une condensation, le ciel la terre et l'air entre deux, agents inintelligents de la production de tous les êtres sensibles, le Principe étant en tout, et tout étant en lui. Les êtres sensibles vont et viennent, au fil d'une évolution circulaire, naissance, croissance,

décroissance, mort, renaissance, et ainsi de suite. Le Souverain d'en haut des Annales et des Odes, n'est pas nié expressément, mais on s'en passe ; il n'a ni place ni rôle dans le système. L'homme n'a pas une origine autre que la foule des êtres. Il est plus réussi que les autres, voilà tout. Et cela, pour cette existence seulement. Après sa mort, il passera dans une nouvelle existence quelconque, pas nécessairement humaine, peut-être animale, ou végétale, ou même minérale. Transformisme, dans le sens le plus large du mot.

Le Sage fait durer sa vie, par la tempérance, la paix mentale, la suppression de toute passion, l'abstention de tout ce qui fatigue ou use. C'est pour cela qu'il se tient dans la retraite et l'obscurité ; dans un effacement, qui n'est motivé, ni par un sentiment d'humilité, ni par une dévotion pour des méditations plus hautes ; qui est amour de soi, paresse et dédain. S'il est tiré de force de sa retraite et mis en charge, le Sage taoïste gouverne et administre d'après les mêmes principes, sans se fatiguer l'esprit, sans user son cœur, agissant le moins possible, si possible n'intervenant pas du tout, afin de ne pas gêner la rotation cosmique et l'évolution universelle. Apathie par l'abstraction, farniente systématique. Tout regarder, de si haut, de si loin, que tout apparaisse comme fondu en un, qu'il n'y ait plus ni individus ni détails, partant plus ni sympathie ni antipathie. Vue globale du tout, intérêt global pour le tout, ou plutôt indifférence pour tout. Surtout pas de système, de règle, d'art, de rites, de morale ; car tout cela est artificiel et fausse la nature. Suivre soi-même, et laisser suivre aux autres, les instincts naturels. Il n'y a, ni bien ni mal, ni sanction aucune. Laisser aller le monde au jour le jour. Évoluer avec le grand tout. Traiter avec une pitié bienveillante, amusée et narquoise, le vulgaire qui ne voit pas •⁴⁷ si loin, le populaire qui prend au sérieux les choses de ce monde, tous ceux enfin qui croient naïvement « que c'est arrivé ».

Pour l'étude plus approfondie du monisme taoïste, je renvoie à mon livre « Les Pères du système taoïste », et à mon [HCO. L. 17](#), [L.18](#), [L.19](#), [L.20](#), [L.21](#), [L.22](#). Ici je vais donner, comme spécimen littéraire, l'exécution de Confucius par *Tchoang-tzeu*. Aussi bien c'est dans cette besogne, dont il raffolait, que la verve endiablée de cet admirable écrivain atteignit son apogée.

Confucius était ami de *Ki* de *Liou-hia*. Celui-ci avait un frère cadet, qu'on appelait le brigand *Tchee*. Cet individu avait organisé une association de neuf mille partisans, lesquels faisaient dans l'empire tout ce qui leur plaisait, rançonnant les princes, pillant les particuliers, s'emparant des bestiaux, enlevant les femmes et les filles, n'épargnant même pas leurs proches parents, poussant l'impiété jusqu'à ne plus faire d'offrandes à leurs ancêtres. Dès qu'ils se montraient, les villes se mettaient en état de défense, les villageois se

retranchaient. Tout le monde avait à souffrir de ces malfaiteurs.

Confucius dit à *Liou-hia Ki* :

— Les pères doivent morigéner leurs fils, les frères aînés doivent morigéner leurs cadets. S'ils ne le font pas, c'est qu'ils ne prennent pas leur devoir à cœur. Vous êtes un des meilleurs officiers de ce temps, et votre frère cadet est le brigand *Tchee*. Cet homme est le fléau de l'empire, et vous ne le morigénez pas. Je suis honteux pour vous. Je vous avertis que je vais aller le sermonner à votre place.

Liou-Hia Ki dit :

— Il est vrai que les pères et les aînés doivent morigéner les fils et les cadets ; mais, quand les fils et les cadets refusent d'entendre, le père ou le frère aîné fût-il aussi disert que vous l'êtes, le résultat sera nul. Or mon cadet *Tchee* est d'un naturel bouillant et emporté. Avec cela, il est si fort qu'il n'a personne à craindre, et si éloquent qu'il sait colorer en bien ses méfaits. Il n'aime que ceux qui le flattent, s'empporte dès qu'on le contredit, et ne se gêne pas alors de proférer des injures. Croyez-moi, ne vous frottez pas à lui.

Confucius ne tint pas compte de cet avis. Il partit, *Yen-hoei* conduisant son char, *Tzeu-koung* faisant contrepoids. Il trouva *Tchee* établi au sud du mont *T'ai-chan*, sa bande hachant des foies d'homme pour son dîner. Descendant de son char, Confucius s'avança seul jusqu'à l'homme de garde, et lui dit :

— Moi *K'oung-k'ïou* de *Lou*, j'ai entendu parler des sentiments, élevés de votre général ; je désire l'entretenir...

et, ce disant, il saluait l'homme de garde, avec révérence. Celui-ci alla avertir le brigand *Tchee*, que cette nouvelle mit en fureur, au point que ses yeux étincelèrent comme des étoiles, et que ses cheveux hérissés soulevèrent son bonnet.

— Ce *K'oung-k'ïou*, dit-il, n'est-ce pas le beau parleur de *Lou* ? Dis-lui de ma part : Radoteur qui mets tes blagues au compte du roi *Wenn* et de l'empereur *Ou*. Toi qui te coiffes d'une toile à ramages, et qui te ceins avec du cuir de bœuf. Toi qui dis autant de sottises que de paroles. Toi qui manges sans labourer, et qui t'habilles sans filer. Toi qui prétends qu'il suffit que tu entr'ouvres les lèvres et donnes un coup de langue, pour que la distinction entre le bien et le mal soit établie. Toi qui as mis dans l'erreur tous les princes, et détourné de leur voie tous les lettrés de l'empire. Toi qui, sous couleur de prêcher la piété, lèches les puissants, les

nobles et les riches. Toi le pire des malfaiteurs ! Va-t-en bien vite ! Sinon, je ferai ajouter ton foie, au hachis qui se prépare pour notre dîner.

L'homme de garde lui ayant rapporté ces paroles, Confucius insista et fit •₄₈ à *Tchee* :

— Étant l'ami de votre frère, je désire être reçu dans votre tente.

L'homme de garde ayant averti *Tchee* :

— Qu'il vienne, dit celui-ci.

Confucius ne se le fit pas dire deux fois. Il avança vite, alla droit à *Tchee*, qu'il aborda en le saluant. Au comble de la fureur, *Tchee* étendit ses deux jambes, plaça son épée en travers, braqua ses yeux sur Confucius, et, avec le ton d'une tigresse dérangée pendant qu'elle allaitait ses petits, il dit :

— Prends garde K'ïou ! Si tu dis des choses qui me plaisent, tu vivras ! Si tu dis quoi que ce soit qui me déplaît, tu mourras !

Confucius dit :

— Trois qualités sont surtout prisées des hommes ; une belle prestance ; une grande intelligence ; enfin la valeur militaire. Quiconque possède à un degré éminent une seule de ces trois qualités, est digne de commander aux hommes. Or, général, je constate que vous en possédez éminemment toutes les trois. Vous avez huit pieds deux pouces, vos yeux sont brillants, vos lèvres sont vermeilles, vos dents sont blanches comme des cauris, votre voix est sonore comme le son d'une cloche ; et un homme qui réunit toutes ces qualités, on l'appelle le brigand *Tchee* ! Général, j'en suis indigné !.. Si vous vouliez me prendre pour conseiller, j'emploierais mon crédit pour vous gagner la faveur de tous les princes avoisinants ; je ferais bâtir une grande ville, pour être votre capitale ; je ferais réunir des centaines de milliers d'hommes, pour être vos sujets ; je ferais de vous un prince feudataire puissant et respecté. Général, croyez-moi, rendez la vie à l'empire, cessez de guerroyer, licenciez vos soldats, afin que les familles vaquent en paix à leur subsistance et aux offrandes des ancêtres. Suivez mon conseil, et vous acquerrez la réputation d'un Sage et d'un Brave ; tout l'empire vous applaudira.

Toujours furieux, *Tchee* répondit :

— Viens çà, K'ïou, et sache qu'on n'emba bouine que les petits esprits. Avais-je besoin de toi pour m'apprendre, que le corps que mes parents m'ont donné, est bien fait ? Crois-tu que tes compliments me touchent, moi qui sais que tu me dénigreras ailleurs plus que tu ne m'as flatté ici ? Et puis, l'appât chimérique avec lequel tu veux me prendre, est vraiment par trop grossier. Mais supposons que j'obtienne ce que tu m'as promis, combien de temps le garderai-je ? L'empire n'a-t-il pas échappé aux descendants de *Yao* et de *Chounn*, la postérité des empereurs *T'ang* et *Ou* n'est-elle pas éteinte, précisément parce que leurs ancêtres leur avaient laissé un patrimoine très riche et par suite très convoité ? Le pouvoir ne dure pas, et le bonheur ne consiste pas, comme toi et les politiciens tes semblables voudraient le faire croire, dans cette chose-là.

Au commencement il y avait beaucoup d'animaux et peu d'hommes. Durant le jour, ceux-ci recueillaient des glands et des châtaignes ; durant la nuit, ils se réfugiaient sur les arbres, par peur des bêtes sauvages. Ce fut là la période dite des nids..

Puis vint l'âge des cavernes, durant lequel les hommes encore nus, ramassaient du combustible en été, pour se chauffer en hiver, première manifestation du soin pour l'entretien de la vie...

Puis vint l'âge de *Chenn-noung*, le premier agriculteur, âge de l'absolu sans-souci. Les hommes ne connaissaient que leur mère, pas leur père. Ils vivaient en paix, avec les élans et les cerfs. Ils cultivaient assez pour manger, et filaient assez pour s'habiller. Personne ne faisait de tort à autrui. Tout suivait son cours naturel...

Hoang-ti mit fin à cet heureux âge. Le premier, il s'arrogea le pouvoir impérial, fit la guerre, livra bataille à *Tch'eu-you* dans la plaine de *Tchouo-lou*, versa le sang sur un espace de cent stades. Puis *Yao* et *Chounn* inventèrent les ministres d'État et le rouage administratif. Puis *T'ang* renversa et exila son souverain *Kie*, *Ou* détrôna et mit •₄₉ à mort l'empereur *Tcheou*. Depuis lors, jusqu'à nos jours, les forts ont opprimé les faibles, la majorité a tyrannisé la minorité. Tous les empereurs et princes ont troublé le monde, à l'instar des premiers de leur espèce.

Et toi K'ïou, tu t'es donné pour mission de propager les principes du roi *Wenn* et de l'empereur *Ou*, tu prétends imposer ces principes à la postérité. C'est à ce titre que tu

t'habilles et te ceins autrement que le commun, que tu pérores et que tu poses, devant les princes, poussant tes intérêts personnels. Tu es sans contredit le premier des malfaiteurs, et, au lieu de m'appeler moi, par excellence, le brigand *Tchee*, le peuple devrait t'appeler toi, le brigand *K'iou*... A *Lou* on se défît de toi deux fois. De *Wei* tu fus expulsé. A *Ts'i* on faillit te faire un mauvais parti. Entre *Tch'enn* et *Ts'ai*, on t'assiégea. L'empire tout entier te repousse, et tu prétends qu'on ait de l'estime pour ta doctrine !.. Non, de tous les exemples vécus que tu invoques, aucun n'est fait pour me convaincre. Quant aux arguments d'outre-tombe, moi je ne crois pas ces choses-là...

A mon tour, moi je vais te donner une leçon pratique, sur ce qui en est, au vrai, de l'humanité. L'homme aime la satisfaction de ses yeux, de ses oreilles, de sa bouche, de ses instincts. Il n'a, pour assouvir ses penchants, que la durée de sa vie, soixante ans en moyenne, parfois quatre-vingt, rarement cent. Encore faut-il soustraire, de ces années, les temps de maladie, de tristesse, de malheur. Si bien que, dans un mois de vie, c'est à peine si un homme a quatre ou cinq journées de vrai contentement et de franc rire. Le cours du temps est infini, mais le lot de vie assigné à chacun est fini, et la mort y met un terme à son heure. Une existence n'est, dans la suite des siècles, que le bond du cheval qui saute un fossé. Or mon avis est, que quiconque ne sait pas faire durer cette vie si courte autant que possible, et ne satisfait pas durant ce temps tous les penchants de sa nature, n'entend rien à ce qu'est en réalité l'humanité...

Conclusion : Je nie, *K'iou*, tout ce que tu affirmes, et je soutiens tout ce que tu nies. Garde-toi de répliquer un seul mot ! Va-t-en bien vite ! Fou, hâbleur, utopiste, menteur, tu n'as rien de ce qu'il faut pour remettre les hommes dans leur vole. Je ne te parlerai pas davantage.

Confucius salua humblement, et sortit à la hâte. Quand il s'agit de monter dans sa voiture, il dut s'y prendre par trois fois pour trouver l'embrasse, tant il était ahuri. Les yeux éteints, la face livide, il s'appuya sur la barre, la tête ballante et haletant. Comme il rentrait en ville, à la porte de l'Est, il rencontra *Liou-hia Ki*.

— Ah ! vous voilà, dit celui-ci. Il y a un temps, que je ne vous ai vu. Votre attelage paraît las. Ne seriez-vous pas allé voir *T'chee*, par hasard ?..

— Je suis allé le voir, dit Confucius, en levant les yeux au ciel. et soupirant profondément...

— Ah ! fit *Liou-Hia Ki* ; et a-t-il admis une seule des choses que vous lui avez dites ?..

— Il n'en a admis aucune, dit Confucius. Vous aviez bien raison. Cette fois, moi *K'iou*, j'ai tiré la moustache du tigre, et ai bien de la chance d'avoir échappé à ses dents.

Tchoang-tzeu, chap. 29.

Rhéteurs et Sophistes.

Depuis le cinquième siècle, l'empereur ne comptant plus, les seigneurs ignares viveurs ambitieux jaloux, n'eurent d'autre préoccupation que celle d'arracher à leurs voisins plus faibles des lopins de territoire, s'ils ne pouvaient pas les déposséder en entier. Des politiciens sans conscience aidaient ces nobles sans cervelle, combinant et défaisant des ligues précaires, servant toujours le plus offrant, écrasant tantôt l'un tantôt l'autre pour s'entretenir •₅₀ la main, dupant les princes pour le plaisir de les duper. La rhétorique de ces gens-là, fut d'abord de leur cru. Mais, au quatrième siècle, parurent de vrais sophistes, dont les fragments subsistants donnent à penser qu'ils connurent la logi que indienne *न्याय* de *Gautama*.

Ces sophistes furent un moment très nombreux. Deux d'entre eux sont célèbres. D'abord, *Hoei-cheu*, mort avant 330 probablement. Ensuite *Koung-sounn Loung*, dont la carrière active est à situer entre 320 et 280 probablement. Un disciple de *Tchoang-tzeu* a dit de ces sophistes :

Hoei-cheu fut doué d'un esprit fertile. Mais ses discours, partis de rien, n'aboutissaient à rien. Il pérorait à perte de vue, soutenant ou réfutant, au choix, des propositions comme celle-ci... le ciel est plus bas que la terre. A son imitation, d'autres s'exercèrent aux mêmes joutes, sur des thèmes comme ceux-ci... un œuf a des plumes... un coq a trois pattes... le feu n'est pas chaud, etc. C'est sur ces sujets, et d'autres semblables, que ces sophistes discutèrent leur vie durant, sans être jamais à court de paroles. Ils excellèrent à donner le change, à soulever des doutes, à multiplier les incertitudes, à mettre les gens à quia, sans jamais apprendre à personne quoi que ce soit, enlaçant seulement leurs patients dans les filets de leurs fallacies, triomphant de voir qu'ils n'arrivaient pas à se dépêtrer. C'est là tout ce qu'ils voulaient ; avoir le dernier mot. Ils ne prouvèrent jamais rien, et ne réfutèrent jamais personne. L'activité prodigieuse de *Hoei-cheu*, le plus célèbre d'entre eux, ne produisit, dans

l'univers, pas plus que le bourdonnement d'un moustique, un peu de bruit inutile. » Voyez [HCO. L25](#).

Mei-ti.

Cet homme à l'esprit ouvert et au noble cœur, vécut au cinquième siècle avant J.-C., peu, après *Lao-tzeu* et Confucius. Il mourut probablement avant l'an 400. Il n'écrivit pas, mais ses idées nous ont été conservées par ses disciples, dans l'opuscule *Mei-tzeu*, cousu de pièces et de morceaux, vaille que vaille. Pauvres fragments, mais bien précieux. — *Mei-ti* se posa en adversaire résolu des erreurs et des abus de son temps. Voici ses thèmes principaux :

1° Les princes se battaient, par ambition égoïste, pour s'agrandir. *Mei-ti* leur prêcha hardiment que la charité, charité s'étendant à tous, est le premier devoir. Au nom de cette charité, il exigea qu'ils cessassent leurs agressions.

2° Parfois les guerres avaient pour raison la cupidité, le désir de s'emparer d'un riche butin, d'un objet rare. *Mei-ti* prêcha la simplicité de la vie, la frugalité et l'économie.

3° Cherchant la racine profonde des maux de son temps, de la ruine des mœurs, *Mei-ti* la trouve dans la substitution de la philosophie moderne à la religion antique. Le Souverain d'en haut et les Mânes glorieux sont oubliés. La croyance au fatalisme dispense les princes d'avoir une morale et de la conscience. *Mei-ti* prêcha, en des pages magnifiques, la nécessité du retour à la foi des Anciens, la crainte du Ciel et des Mânes, le néant des théories fatalistes.

4° Des politiciens rhéteurs et des sophistes de profession, trompaient les princes et les engageaient dans leurs criminelles entreprises. *Mei-ti* voulut que ses imitateurs possédassent l'art d'argumenter solidement, pour confondre ces mauvais conseillers et détromper leurs dupes. Il créa à cet effet le premier traité chinois de logique, que d'autres développèrent.

5° • ₅₁ Mais aux coups de main de cette sauvage époque, il fallait opposer quelque chose de plus fort que des arguments. *Mei-ti* le sentit. Par son exemple se forma une sorte de chevalerie, politiques et guerriers, qui volait au secours du faible injustement attaqué. Il composa un traité de guerre défensive, que d'autres augmentèrent. Il paraît que *Mei-ti* fut un ingénieur habile. Sa réputation comme constructeur de machines, a traversé les âges, incontestée.

Comme je l'ai dit en commençant, cet homme ne fut pas banal. Son élévation morale arracha des cris d'admiration à ses contradicteurs les plus acharnés. Voici, comme spécimen littéraire, quelques-uns de ses meilleurs passages.

La théorie du fatalisme, est le grand mal de l'empire. C'est la croyance à un destin aveugle, qui a éteint la foi au Ciel et aux Mânes, qui a par suite privé les hommes des bénédictions du Ciel et des Mânes. C'est la croyance que tout dépend du destin seulement, qui a ruiné la morale, en supprimant la foi aux sanctions diverses du bien et du mal. Les fatalistes disent : le bonheur ne se mérite pas, le malheur ne s'évite pas ; bien traiter autrui ne profite pas, maltraiter autrui ne nuit pas. Cette doctrine perverse a plu aux princes. Depuis qu'elle a cours, ils font tout ce qu'ils veulent, se permettent sans vergogne toutes les injustices, osent sans remords tous les attentats. Le fatalisme, c'est la doctrine des supérieurs tyranniques et des inférieurs désespérés. Tout homme aimant la justice et l'humanité, doit s'opposer à elle de tout son pouvoir.

Ceux qui, de nos jours, ont encore quelque peu de conduite, se tiennent par peur de leurs familiers, de leur voisins, des officiers du gouvernement. Quel petit motif !

— Le grand motif de se bien conduire, ce doit être la crainte du Ciel, du Seigneur du monde, celui qui voit tout ce qui se fait, dans les bois, les vallées, les lieux obscurs, là où l'œil d'aucun homme ne pénètre. C'est Lui qu'il ne faut pas irriter, c'est à Lui qu'il faut tâcher de plaire. Or le Ciel veut le bien et hait le mal, il aime la justice et déteste l'injustice. Tout pouvoir, sur la terre, lui est subordonné, doit s'exercer selon ses vues. L'empereur est l'homme le plus puissant de ce monde, mais le Ciel est au-dessus de lui. L'empereur gouverne au nom du Ciel, mais c'est le Ciel qui donne le succès, le bonheur, à condition que sa volonté ait été faite. Jadis on savait bien cela ; maintenant on l'ignore trop ; il faudrait que ces vérités fussent de nouveau bien enseignées à tous.

— Le Ciel veut que le prince fasse du bien au peuple, que tous les hommes s'aiment les uns les autres, parce que le Ciel aime tous les hommes. Quand le Ciel voit un homme bienfaisant, il se dit : celui-là aime tous ceux que j'aime et fait du bien à tous ceux à qui je veux du bien ; et il élève cet homme. Quand le Ciel voit un homme malfaisant, il se dit : celui-là hait tous ceux que j'aime et fait du mal à tous ceux à qui je veux du bien ; et il abaisse cet homme. Non, la raison dernière n'est pas la volonté d'un prince ou de l'empereur ; c'est la volonté du Ciel. Le Ciel abomine qu'on opprime, qu'on tue un innocent. Alors quels doivent être ses sentiments à l'égard de ces princes conquérants, puissants qui écrasent

les faibles, malins qui trompent les simples, hommes iniques pour lesquels il n'y a ni droit ni justice ? !

— On ne voit plus qu'aggressions et invasions, moissons foulées, arbres coupés, bestiaux tués, murailles rasées, temples brûlés, hommes ou massacrés ou réduits en servage, femmes veuves et enfants orphelins. Et quand ils ont accompli quelque'un •₅₂ de ces coups, ils notifient ce succès à leurs amis, et ces amis les félicitent. Se peut-il que le sens moral des hommes soit perverti à ce point-là ! On félicite les voleurs de principautés ! Alors pourquoi punit-on les voleurs de pêches, de poires, de pastèques ? Serait-ce parce qu'ils ont volé trop peu ?.. On ignorait jadis, que le noir multiplié devînt blanc, que l'amertume renforcée devînt sucre, que l'assassinat en masse soit une vertu. Il a fallu les princes de nos jours et leurs politiciens, pour qu'on en vînt à croire cela..

— Ils se trompent, ces malfaiteurs, quand ils se félicitent, quand ils se promettent l'impunité. Le Ciel les exècre. Le Ciel les châtie. Quand l'homme ne fait pas ce que le Ciel veut, ou fait ce que le Ciel ne veut pas, le Ciel ne fait pas non plus ce que l'homme voudrait, ou fait ce que l'homme ne veut pas. Il sévit, dans ces cas par maladies, la disette, les fléaux de toute sorte. Les Anciens le savaient bien, et cherchaient le bonheur dans la conformité aux intentions du Ciel. Les modernes font autrement. Leur crime contre le Ciel est pire que la rébellion d'un fils contre son père, d'un officier contre son prince. Aussi périront-ils certainement. Ceux qui sont coupables de lèse-majesté humaine, peuvent parfois se sauver par la fuite. Mais où se réfugiera le coupable de lèse-majesté divine ? Pour lui pas de salut !

Le fait qu'on ne croit plus à l'existence des Mânes, à l'effet de leur bénédiction et de leur malédiction, est un grand malheur pour les gouvernants et pour les peuples. Comment peut-on douter de leur existence, de leur puissance, alors qu'ils se sont manifestés tant de fois, en plein jour, devant de nombreux spectateurs ?.. L'empereur *Suan* des *Tcheou*, fut tué en plein midi, en présence d'une grande foule, par *Tou-pai* qu'il avait fait périr injustement. Le fait est consigné dans les *Annales des Tcheou*, et les maîtres l'enseignaient jadis à tous les enfants .. Tout récemment, dans le duché de *Ts'i*, deux plaideurs ayant poursuivi un litige durant trois ans, et le procès restant insoluble, le duc *Tchoang* (553-548) leur déféra le serment, devant le tertre du Patron du sol, sur un bélier qui serait ensuite immolé. Le premier des deux processifs jura tranquillement. Tandis que le second récitait la

formule d'imprécation, le bélier se précipita sur lui, le plaqua contre le tertre, et le tua à coups de cornes... (J'omets plusieurs autres anecdotes semblables).. Oui, conclut *Mei-tzeu*, quelque profonde que soit une vallée, quelque sombre que soit une forêt, quelque obscure que soit une caverne, les Mânes voient ce qui s'y passe ; on peut échapper aux regards des hommes, mais pas aux leurs.

— Quelle foi les Anciens avaient en eux ! Comme ils avaient confiance en eux ! Comme ils les révéraient et les craignaient ! Tout acte important se faisait, toute résolution grave se prenait, devant le tertre du Patron du sol, ou devant les tablettes des Ancêtres. Dans toute fondation nouvelle, l'érection du tertre et du temple passait avant tout. Durant toute la vie, les offrandes aux Mânes étaient le souci principal. Les hommes vivants et les affaires humaines, ne venaient qu'au second rang. En vue de transmettre leur foi à leurs descendants, les Anciens la formulèrent par écrit à chaque occasion, plus que souvent. Pas un pied de leurs écrits sur soie, pas une planchette de leurs écrits sur bois, sur lesquels les Mânes ne soient nommés, une ou plusieurs fois... Tant que cette foi sera conservée vive, le gouvernement sera facile, les mœurs seront bonnes. Si elle venait à s'éteindre, tout serait perdu. Il faut que princes, officiers et peuple, espèrent être bénis par les Mânes, et craignent d'être maudits par eux.

Art militaire.

• ⁵³ L'art militaire chinois date de *Hoang-ti*, avec ses deux spécialités, arc en corne et char de combat. Nous avons vu les proclamations avant les batailles antiques. Dans le *Tcheou-li* de nombreux détails sont épars. Mais les premiers traités spéciaux, datent de la période qui nous occupe. Ce sont, par ordre chronologique, le *Sounn-tzeu* vers 500, le *Ou-tzeu* vers 400. Puis, dans le *Mei-tzeu*, les chapitres sur la guerre défensive, rédigés par les disciples de *Mei-ti*, également vers l'an 400. Puis le petit traité *Seu-ma fa*, Règles du Maréchal, rédigé par ordre du roi de *Ts'i*, vers 378 avant J.-C. Enfin, vers 370, le *Wei-leao-tzeu*, par *Wei-leao*, un officier de *Wei*.

La théorie de tous ces opuscules est identique. Ils parlent plutôt de la manière de traiter les masses de pauvres rustres, enlevés à leurs champs en cas de conflit, enrégimentés, cuirassés, armés, bâillonnés, conduits au combat en masses profondes, vainqueurs ou débandés au premier choc. Pas de tactique proprement dite. Les principales questions traitées sont, l'alimentation, l'hygiène, la discipline, les marches, le choix du terrain.

L'armée se composait de 12500 hommes, sous-divisés par sections de 2500, 500, 100, 25 et 5. Le groupe de cinq, dont les hommes étaient tous responsables les uns des autres (comme dans la vie civile le groupe de huit familles), formait le noyau, l'unité fondamentale. — Chaque petit fief levait une armée, chaque fief moyen en levait deux, chaque grand fief en levait trois (3750) hommes). L'empereur avait six armées (75000 hommes).

En principe, d'après les écrits militaires de la période, la guerre était le moyen extrême, qui ne devait être employé que quand tous les autres avaient échoué. Préalablement, le Souverain d'en haut, les Ancêtres, les Monts et les Fleuves, les Patrons du sol locaux, devaient être avertis. L'armée devait marcher droit à la capitale ennemie, sans faire de mal au peuple paisible. L'affaire devait se terminer d'un coup, par la prise de cette capitale, ou par une bataille rangée devant la ville.

Sur les sièges, l'opuscule *Mei-tzeu* nous donne les détails suivants : L'assaillant abordait les remparts avec deux sortes de machines. D'énormes crocs montés sur deux roues, lesquels saisissaient les créneaux et les arrachaient, découvrant ainsi les tireurs de la défense, archers et arbalétriers. Puis des tours roulantes, à Hauteur du rempart, pleines de cuirassiers. Quand la tour avait été approchée à bonne distance, un pont s'abattait du haut de la tour sur le rempart, et les cuirassiers se précipitaient à l'assaut. — La défense happait les crocs avec des cordes, faisait écrouler les tours dans des fosses couvertes, etc.

Dans la ville assiégée, tout le monde était mobilisé. Femmes et enfants avaient leurs postes sur le rempart. Peine de mort immédiate, pour quiconque, par un signe de crainte ou un propos timide, abattait le courage des défenseurs.

La guerre souterraine était dès lors très pratiquée. L'assaillant essayait de passer sous le rempart, par des tunnels débouchant en pleine ville. Pour prévenir ces surprises, on creusait, le long du rempart, à l'intérieur, des puits secs, dans lesquels veillaient des hommes et des chiens, épiant tout bruit souterrain. Quand on pressentait une sape, on creusait en travers une sorte de caverne, dans laquelle on allumait un feu fumeux. Au moment où la sape ennemie débouchait dans la caverne, la fumée l'envahissait, aveuglant et suffoquant les cuirassiers. Etc.

Campagnes et sièges se terminaient généralement en peu de jours, ou par manque de vivres, ou par maladie, ou par lassitude. Coups de main et guets-apens, plutôt que •₅₄ guerre régulière.

Le grand souci des généraux, c'était la loi martiale. Peine de mort pour tout, seul moyen de tenir ces masses sans cohésion. Voici un spécimen, tiré de la biographie du général *T'ien jang-tsu* de *Ts'i* :

« *Tsinn* et *Yen* ayant envahi son territoire, à la recommandation du ministre *Yen-ying*, le duc King nomma

T'ien jan-tsu grand général. Au jour fixé pour la concentration, l'officier *Tchoang-kou* n'arriva que le soir. J'ai été retenu par des parents, dit-il, pour s'excuser... Le général dit : du moment qu'il entre au service, un officier doit oublier sa famille ; du moment qu'il est mobilisé, il doit oublier ses parents ; du moment que le tambour bat l'attaque, il doit oublier sa propre personne... Puis, appelant le prévôt de l'armée, il lui demanda : quelle est la peine portée par la loi militaire, contre l'officier qui arrive en retard ?.. Décapitation immédiate, dit le prévôt... Des amis coururent demander grâce au duc. Le général l'ayant su, fit décapiter l'officier sur l'heure. Quand le messenger du duc, porteur de la grâce, arriva, il entra dans le camp au trot de son char... Quelle est la peine portée par la loi militaire, contre quiconque trotte dans le camp, demanda le général au prévôt... Décapitation immédiate, dit celui-ci... Puisque vous êtes messenger du duc, dit le général, je vous fais grâce. Mais il fit décapiter sur place le cocher et l'écuyer du messenger... Terrorisée par ces exemples, l'armée fut très obéissante. Le général se mit au même régime que les soldats, partageant toutes leurs fatigues, veillant à l'alimentation et au soin des malades. Trois jours après la convocation, il marcha contre l'armée de *Tsinn*, qui disparut à son approche. Il marcha ensuite contre l'armée de *Yen*, qui s'empressa de retraverser le Fleuve. Les frontières de *Ts'i* étant rétablies, le général licencia l'armée et revint à la capitale, où le duc le reçut avec honneur. Il mourut disgracié bientôt après.

Cheu ki 64.

— De *Ou-k'i*, l'histoire raconte ce qui suit :

Dans ses campagnes, *Ou-k'i* dormait sur la terre nue, sans s'accorder même une natte. En marche, jamais il ne montait, ni à cheval, ni en voiture. Il portait lui-même sur son dos, le sac contenant ses vivres. Il se nourrissait comme les plus simples soldats, dont il partageait tous les labeurs. Un soldat ayant été blessé, *Ou-k'i* lécha sa blessure. Quand la mère du soldat le sut, éclatant en sanglots, elle dit : jadis mon mari, servant sous *Ou-k'i*, fut blessé. *Ou-k'i* lécha sa blessure. A la bataille suivante, mon mari se fit tuer pour lui. Maintenant que *Ou-k'i* a léché mon fils, celui-là va se faire tuer pour lui comme son père... *Ou-k'i* périt assassiné, en 381, par des envieux, à côté du cadavre du feu roi de *Tch'ou* son protecteur. *Cheu-ki*, 65.

Médecine.

Peu de chose à dire, sur les idées médicales de la haute antiquité. Des lutins logés dans le corps, étaient censés causer les maladies (*Tcheou-Li, Tsouo-tchouan*). Pour le traitement, sorciers et médecins intervenaient simultanément. Les interventions devaient être violentes, sous peine d'être inefficaces (*Chou-king* en 1270, *Mong-tzeu*). C'étaient l'attaque par le poison, ou la ponction au silex, dont j'expliquerai la théorie tout à l'heure.

Plus tard, le système des deux modalités cosmiques et des cinq agents physiques se développant, des influences nocives remplacèrent les lutins malfaisants. La première codification de la physiologie et de la pathologie anciennes, est le *Hoang-ti Sou-wenn* •₅₅ (voyez la fiche), fondement de l'art médical chinois. Ce livre a probablement été retouché dans la suite quant à la forme, mais le fond paraît avoir été rédigé, après *Lao-tzeu* (500), avant *Tseou-yen* (200). Je pense que ce fut durant le cinquième siècle. J'ai exposé au long le système qu'il contient, dans [HCO. L 41](#)

En résumé, tout ce qui arrive dans le *macrocosme*, est causé par l'influence de la roue des deux modalités à six secteurs (*yang* maximum, *yang* décroissant, *yang* minimum, *yinn* maximum, *yinn* décroissant, *yinn* minimum), laquelle tourne au-dessus de la terre, influençant les cinq agents naturels. Tout ce qui arrive dans le *microcosme*, l'organisme humain, est causé par l'influence de la même roue, sur les cinq viscères cœur foie poumons rate reins, qui sont des parcelles des cinq agents. L'art du diagnostic consiste à déterminer quel est le viscère affecté, et par quelle influence. Ces deux données se tirent de l'examen du pouls. Je parlerai tout à l'heure de l'auteur de cette science.

Le viscère coupable de mal travailler, ayant été dénoncé par le pouls, de deux choses l'une : ou l'état du malade était très grave, ou il était peu grave. Dans les cas très graves, jouant va-tout, on attaquait l'organisme *entier* par le poison, ou on attaquait *directement* l'organe récalcitrant par l'aiguille.

De toute antiquité, les Chinois eurent entre les mains l'arsenic, la noix vomique, l'aconit, et s'en servirent pour produire, dans les cas jugés désespérés, non un effet curatif calculé et dosé, mais une crise terrible, une réaction héroïque, supposée capable de remettre en marche l'organisme détraqué. Les Javanais usent encore de l'upas, et certains nègres d'autres poisons violents, dans la même intention.

Ou bien on attaquait *directement* l'organe malade, en y enfonçant de longues alênes de silex, plus tard des aiguilles en métal. Le *Sou-wenn* explique bien, que ce procédé dangereux, est à réserver pour les cas extrêmes. Le procédé dans les cas ordinaires, devant être la piqûre *indirecte* superficielle. Avec un arbitraire pire encore que celui qui présida à la distinction des variétés du pouls, les artistes chinois divisèrent la surface cutanée du corps entier en un nombre de districts, dont chacun porte un nom spécial, et est

censé répondre à un viscère déterminé, et à telle affection de ce viscère. On pique tel endroit, pour mettre tel viscère en train de telle manière, d'après la carte du corps humain, dont aucune explication n'a jamais été donnée. Par exemple, le pouls ayant dénoncé le cœur comme étant l'auteur du désordre, on pique une certaine région du dos, censée répondre au cœur. Ainsi piqué *indirectement*, le cœur frétille de douleur, se ressaisit, se remet à travailler comme il faut, et la santé revient, le sang et l'esprit vital étant de nouveau distribués convenablement. Système simple et pas cher. Tous les Anciens furent ainsi piqués, guérissent *post hoc ergo propter hoc*, ou moururent l'imagination satisfaite par les coups d'aiguille reçus... J'omets les autres usages des aiguilles à acuponcture chinoises, comme, curer les ongles du médecin, déboucher le tuyau de sa pipe, etc. .

Je reviens à l'inventeur des théories chinoises sur le pouls. *Seu-ma ts'ien* qui nous a légué sa biographie (*Cheu-ki* 105), affirme catégoriquement que « tout ce qui a été dit depuis dans l'empire sur le pouls, dérive de *Pien-ts'iao*. » — Né au nord de *Heue-kien*, non loin de la ville actuelle de *Jenn-k'iou*, *Pien-ts'iao*, de son nom *Ts'inn ue-jeun*, aubergiste de son métier, logea un jour, disent les Taoïstes, un étranger qui lui fit prendre une drogue puis disparut. L'effet de la drogue fut, que *Pien-ts'iao* vit depuis lors les viscères intérieurs des •₅₆ hommes, aussi clairement que si leurs corps avaient été de cristal. Laissons là la légende et venons aux faits.

Devenu diagnosticien ambulant vers l'an 480, *Pien-ts'iao* passa à *Tsinn*, juste à temps pour donner au célèbre *Tchao kien-tzeu* une consultation qui fit sa fortune. Ce personnage gisait depuis cinq jours, dans une léthargie profonde. *Pien-ts'iao* l'ayant examiné, dit aux familiers anxieux :

— Soyez tranquilles. Vu son pouls, votre maître doit guérir. Jadis (en 659) le comte *Mou* de *Ts'inn* resta ainsi sept jours sans connaissance. Quand il fut revenu à lui, il dit : J'ai été chez le Souverain d'en haut. Je me suis bien amusé. J'ai appris bien des choses... Le cas de votre maître est le même que celui du comte *Mou* de *Ts'inn*. Avant trois jours il sera revenu à lui.

De fait, le huitième jour, *Tchao kien-tzeu* reprit connaissance et dit à ses familiers :

— J'ai été chez le Souverain d'en haut. Je me suis bien amusé. J'ai appris bien des choses.

Tchao kien-tzeu donna à *Pien-ts'iao* quarante mille arpents de terre, comme honoraires de son diagnostic, car l'histoire ne dit pas qu'il ait tenté un traitement quelconque.

Peu après, *Pien-ts'iao* passa dans une petite principauté, où le prince héritier qui venait de mourir, n'était pas encore mis en bière. D'après le récit de sa maladie et de sa mort, *Pien-ts'iao* jugea qu'il s'agissait d'une mort apparente. Ayant obtenu accès auprès du prétendu cadavre, il le fit piquer au

silex, par un aide, à coups redoublés ; puis il le fit cautériser, par un autre aide, dans les deux hypocondres. Le prince s'assit sur son séant. Quelques jours après, il était parfaitement guéri. Depuis lors *Pien-ts'iao* eut la réputation de savoir ressusciter les morts.

Il passa ensuite à *Ts'i*, fut reçu par le marquis *P'ing* alors en pleine santé, et lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous allez faire une grave maladie ; faites-vous traiter à temps.

Le marquis ne le crut pas. *Pien-ts'iao* partit. Le marquis tomba malade. On courut après *Pien-ts'iao*, qui refusa de revenir. Le marquis mourut (456).

Pien-ts'iao protestait contre le traitement des maladies par la sorcellerie, Il distingua nettement la médecine comme un art positif, des pratiques superstitieuses alors si usitées, avec lesquelles on la confondait. Il disait malicieusement, que la seule maladie incurable, c'était de croire à la sorcellerie ; parce que cette croyance empêchait de chercher le salut là où on l'aurait trouvé. — Pauvre *Pien-ts'iao* ! Un collègue jaloux le fit poignarder, dit-on. Ceci aussi est incurable !

*

* *

SIXIÈME LEÇON

Ts'inn détruit les Six Royaumes. Fin de la féodalité. — Âge de sang. Politiciens et légistes. — Généraux massacreurs. — 216 à 221 avant J.-C.

Sommaire des événements.

• ⁵⁷ La population de *Ts'inn* était un ramassis de Barbares, Turcs Tangoutains et autres ; et de Chinois, pour la plupart criminels ou déserteurs, passés à *Ts'inn* pour sauver leur vie. A cette racaille hétérogène, Yang de *Wei* avait donné une constitution appropriée, dont voici les traits caractéristiques.

C'est la loi, uniforme, indispensable, inexorable, qui fait des individus un peuple, comme la cuisson fait un vase de l'argile pulvérisée.

Le peuple étant naturellement enclin au mal, non au bien, il ne faut pas se reposer sur lui avec confiance ; il faut se défier de lui, le suspecter, le surveiller. Que la base du système civil, soit le groupe de cinq familles, rivées les unes aux autres indissolublement, tenues de s'espionner et de se dénoncer mutuellement. Jamais aucune récompense ne sera donnée pour le mérite civil, pour l'accomplissement du devoir, pour l'observation de la loi. La récompense du civisme, c'est que le bon citoyen n'est pas châtié. Il n'en faut pas d'autre. Qui conque n'aura pas dénoncé un transgresseur de la loi, subira la même peine que le coupable. Tout officier qui aura fermé les yeux sur une transgression de la loi, sera puni de mort.

Pour que le peuple ne soit pas tenté de comploter, toute ambition doit lui être interdite. Rivé à la glèbe, astreint au travail agricole, stimulé à produire, il restera dans sa condition plébéienne, sans espoir de pouvoir s'élever à une fonction quelconque, par voie de mérite civil. Deux choses seulement lui seront enseignées, le texte de la loi et les règles de la guerre.

Tout homme est tenu au service militaire, pendant toute sa vie. A l'armée, deux principes seulement : punitions atrocement sévères, récompenses extrêmement libérales. Discipline martiale aveugle et absolue ; mais toutes les fonctions de l'État sont données au mérite militaire. Et pour juger de ce mérite, un moyen simple, mathématique ; le nombre de têtes d'ennemis coupées, rapportées par chaque brave après la bataille, nombre dont les quittances des primes touchées par lui faisaient foi. Donc, un peuple soldat, un État militaire. Tout fonctionnaire des *Ts'in* portait le sabre.

Pour que personne ne pût échapper à la surveillance de la police et au service militaire, *Ts'inn* dressa l'état-civil de sa population, institution inouïe jusque là en Chine, et qui ne lui survécut pas. Chaque homme, chaque femme,

figura sur les registres officiels. Chaque nouveau-né fut enregistré ; chaque mort fut effacé.

En face de cette machine précise et puissante, qu'étaient les Six Royaumes ? Des foules sans cohésion, sans instruction, sans formation, ayant à leur tête des roitelets imbéciles et incapables, entourés chacun d'une nuée de princes du sang, oisifs débauchés et intrigants. Des femmes jouaient aussi leur rôle. Des politiciens ambulants parcouraient ces cours, vantaient leur marchandise, endoctrinaient les roitelets, gagnaient les femmes, travaillaient enfin pour le maître qui les gageait, quitte à travailler pour son adversaire quand celui-ci leur offrirait davantage. C'est à l'instigation de ces politiciens, que se faisaient les ligues et les guerres. Le •₅₈ pauvre peuple payait tout ; les taxes, de sa sueur ; les guerres, de son sang. Quand il plaisait au roitelet de faire la guerre à *Ts'inn* ou à quelqu'un de ses voisins (car, chose incroyable ; tandis que *Ts'inn* les écrasait, les royaumes se battaient entre eux)... Quand, dis-je, il plaisait au roitelet de faire la guerre, il mobilisait ses paysans. Chacun de ces rustres portait un casque, une cuirasse en cuir lamé de fer, une arbalète avec cinquante traits, une hallebarde, une épée, et des vivres pour trois jours. Cohue sans instruction ni formation aucune, ne sachant, ni manœuvrer, ni même marcher. Quand les troupes légères et aguerries de *Ts'inn* paraissaient, ils se harnachaient, s'entassaient en bataillons massifs, et attendaient le choc, que la panique, la débandade et le massacre suivaient inévitablement.

Ceci posé, résumons l'histoire de cette période, laquelle n'a d'analogue dans l'histoire d'aucun autre peuple. J'ai dit que, en 316, *Ts'inn* était entré en contact avec *Tch'ou*, sur le haut Fleuve Bleu. Or, avec *Ts'inn*, contact et guerre étaient synonymes. En 312, bataille de *Tan-yang* ; *Ts'inn* coupe 80000 têtes, s'empare de toutes les passes du centre, affiche sa prétention à l'empire, et somme les Royaumes de se soumettre à lui. Ceux-ci refusent. En 308, *Ts'inn* bat *Han* et coupe 60000 têtes.

Suit une accalmie, par suite d'une minorité et d'une régence, le roi de *Ts'inn* étant mort prématurément. Mais les deux généraux de *Ts'inn*, *Wei jan* et *Pai-k'i*, les plus grands massacreurs dont l'histoire ait gardé mémoire, rattrapèrent le temps perdu. En 293, *Pai-k'i* bat *Wei* et *Han*, et coupe 240000 têtes. En 275, 40000 têtes. En 274, encore 40000 têtes. En 273, *Wei jan* coupe 150000 têtes. En 264, *Pai-k'i* ayant battu *Han*, coupe 50000 têtes. En 260, *Pai-k'i* coupe 50000 têtes, puis enveloppe l'armée de *Tchao Tch'ang-p'ing*, l'entoure d'un mur de circonvallation et l'affame. Ceux de *Tchao* capitulent sous promesse de la vie sauve. Au mépris de la parole donnée, *Pai-k'i* les fait tous décapiter, en un seul jour. On compta quatre cent mille têtes. C'est la plus grande tuerie qui ait été faite sur la terre. En 256, *Ts'inn* coupe encore 40000 têtes à *Han*, 90000 têtes à *Tchao*, éteint l'empire des *Tcheou* et s'empare des neuf urnes de *U le Grand*, le palladium de l'empire. Cependant le roi de *Ts'inn* ne prend pas encore le titre d'empereur, mais en 253 il offre le sacrifice impérial au Souverain d'en haut.

Nouvelle accalmie par suite de morts prématurées dans la famille royale de *Ts'inn*. Les Royaumes en profitent pour se battre entre eux. En 249, *Lu pou-wei* devient grand ministre de *Ts'inn*. En 247, le roi *Tchoang* mourut, lui confiant la tutelle de son fils *Tcheng* âgé de treize ans seulement. D'âge en âge les Lettrés ont insinué que *Lu pou-wei* était le vrai père du prince. Quoi qu'il en soit, celui-ci atteignit sa majorité et ceignit le sabre en 238.

A cette époque, construction de la *Grande Muraille*, contre les incursions des Huns. *Ts'inn* la commença, pour couvrir ses préfectures septentrionales. *Tchao* continua l'ouvrage vers l'Est. *Yen* l'acheva, en menant le mur jusqu'à la mer.

En 237, *Li-seu* devient conseiller du roi de *Ts'inn*. En 235, *Lu pou-wei* disgracié se suicide. En 230, *Ts'inn* détruit le royaume de *Han*. En 228, le royaume de *Tchao* a le même sort. En 226, annexion du royaume de *Yen*. En 225, annexion du royaume de *Wei*. En 223, une armée *Ts'inn* forte de six cent mille hommes, met fin au royaume de *Tch'ou*. En 222, une autre armée *Ts'inn* met fin au royaume de *Ts'i*. C'en est fait. L'unité est consommée. J'ai dit que, les *Tcheou* étant éteints, le roi de *Ts'inn* aurait pu prendre le titre d'empereur dès l'an 256. Il ne le prit qu'en 221.

Politiciens et légistes.

• ⁵⁹ C'est eux qui préparèrent cette période, et ce qui la suivit. J'ai exhumé ces hommes et instruit leur procès, dans mon [HCO.L.27](#), [L.28](#), [L.29](#), [L.30](#), auxquelles je renvoie, me bornant ici au strict nécessaire. Ils descendent en droite ligne de *Lao-tzeu*, dont ils développent le grand principe, que le prince ne doit pas être bon pour le peuple, mais doit l'exploiter de son mieux.

Teng-si, contemporain de *Lao-tzeu*, mort vers 530 probablement, nous a laissé l'opuscule *Teng-si-tzeu*...

« Le Principe universel ne consulte pas les êtres, le Ciel son intermédiaire n'est pas bon pour les êtres. Selon les temps, le décret du destin leur est appliqué, voilà tout. Ainsi, après avoir aidé les végétaux à se développer durant toute la chaude saison, le Ciel les tue tous par la gelée en une nuit d'automne. Il fait de même mourir tous les hommes, non à l'heure de leur choix, mais à l'heure du destin d'un chacun. Le prince doit traiter ses sujets, comme le Ciel traite les êtres. Surtout qu'il ne veuille pas être bon ! Qu'il leur applique la loi, voilà tout. Et cette loi, d'où la tirera-t-il ? De lui-même, de sa volonté, de son intérêt. »

Wei-yang, Yang prince de Wei, seigneur de Chang, ministre de Ts'inn après 361 (traité *Chang-tzeu*), mort en 338... et son conseiller *Cheu-kiao*, (opuscule *Cheu-tzeu* écrit après 338), pensèrent de même. Ils tournèrent en dérision le Confucisme utopique...

« Les hommes sont tous frères, c'est vrai. Mais seule une loi inexorable arrive à les faire se traiter fraternellement. Dès qu'on est indulgent pour eux, ils s'entre-déchirent. »

Wang-hu (traité *Koei-kou-tzeu*, vers 350), ajouta à ces principes, celui des alliances politiques, faites et défaites selon l'intérêt du moment, sans religion ni pudeur. Il le tira aussi de *Lao-tzeu*, qui compare (chap. 6) l'action du Principe universel, au va-et-vient d'une porte, mouvement alternatif dit *yinn* et *yang*...

« Presque tout va et vient en ce monde ; alors pourquoi les combinaisons politiques seraient-elles stables ? C'est une illusion de croire qu'on se déshonore, en manquant aujourd'hui à la parole donnée hier. Si vous considérez le changement comme un dédit, alors le ciel et la terre, le *yinn* et le *yang*, ne font que se dédire, puisqu'ils changent sans cesse. La nature de ce monde, c'est de tourner en cercle, quittant pour revenir, changeant pour reprendre.

La carte politique est un ensemble de morceaux, séparés par des fissures, Que le politicien considère, quelle fissure il faudrait cimenter, quelle fissure il faudrait élargir, pour le moment, d'après l'évolution du *yinn* et du *yang*. Qu'il persuade ensuite au prince d'exécuter son calcul. Demain, quand les conjonctures auront changé, que lui aussi change, dût-il défaire ce qu'il a fait hier. Voilà la science politique. Elle est l'œuvre exclusive du politicien ; non du Ciel et des Mânes, comme le vulgaire se l'imagine. ».

Wang-hu forma de nombreux élèves, dont les plus célèbres, pour leur impudeur, furent *Sou-ts'inn* mort en 318, et *Tchang-i* mort après 310. (*Cheu-ki* 69 et 70).

Chenn pou-hai, ministre de Han de 351 à 337, pensa comme *Wang-hu*. Il est souvent cité. Son traité de politique *Chenn-tzeu* est perdu.

- ⁶⁰ *Koan-tzeu*, est un traité volumineux et important, attribué à *Koan i-ou* ou *Koan-tchoung*, ministre de Ts'i, mort en 645. C'est là une fiction littéraire. L'auteur inconnu de cet ouvrage, un Taoïste d'un talent non médiocre, dut écrire après 350...

« L'âme humaine est une parcelle du Principe universel. L'homme est une partie du grand Tout. De même que le Ciel

est l'agent du Principe pour l'univers, ainsi le prince est l'agent du Principe pour sa principauté. Comme le Ciel, il doit agir pour le bien de tous, sans affection pour personne en particulier. Le prince fait la loi et l'impose sans explication. Le peuple doit obéir sans discussions. La loi une, fait l'unité de l'État, unit les sujets au prince. Avant tout, engraisser le peuple, puis le gouverner. Un peuple repu est content et docile. Trois choses font la force d'un État : une loi claire et inexorable, le bien-être pour les bons citoyens, la hache du bourreau pour les autres. »

Yinn-wenn-tzeu, maître *Yinn-wenn*, taoïste inconnu, écrivit son opuscule après 330 probablement. Mêmes idées.

Heue-koan-tzeu, le Maître au bonnet de plumes de faisan, autre taoïste inconnu, écrivit son traité avant 300 je pense. Ce fut un moniste profond et original. Il pensa à peu près comme les précédents sur la Loi, son origine, son application ; mais développa mieux qu'eux le principe de l'unité cosmique et de l'alternance naturelle...

Primitivement il n'y eut que l'Un suprême, indistinct, immobile, dans le point qui est maintenant le centre de l'univers. Cet Un suprême, c'est le grand Point d'interrogation, le grand Innommé, le grand Inconnu. Celui duquel *Lao-tzeu* a dit, qu'il ne savait pas de qui il est fils, parce qu'il est de lui-même.

— De lui émana la matière primordiale, dans laquelle commença la révolution alternante du *yinn* et du *yang*. La matière étant comme barattée par ce mouvement, le *subtil* se sépara et forma le ciel, le *grossier* qui resta forma la terre.

— L'homme est composé de matière grossière terrestre, et d'une particule de matière subtile céleste. Cette particule est en lui son intelligence. Après la mort, le corps retourne à la terre, la particule subtile se refond avec le ciel.

— Le Principe est un, le ciel est un, la loi est une. Donc, sur la terre, la grande règle, c'est de réduire à un, c'est d'unifier.

— Le rôle du Sage, n'est pas de faire la loi. Son rôle, c'est de saisir la loi, dans le Principe, dans l'action du ciel ; puis de l'appliquer dans ce monde, telle quelle, sans altération. Considérer tous les êtres quoique actuellement distincts, comme étant encore *un* dans leur unité primordiale. Ni égoïsme, ni altruisme, mais la communion dans l'unité. A

chaque être son destin, fait de phases passagères, mais toutes dominées par ce fait certain, que, issu de l'unité, il rentrera dans l'unité. »

Lu pou-wei, un marchand, tuteur puis ministre du Premier Empereur des *Ts'inn*, longtemps tout-puissant, dut se suicider en 235. Un ouvrage très important, le *Lu-cheu tchounn-ts'ïou*, compilé par ses soins, daté 248 avant J.-C., est parvenu jusqu'à nous. Il contient l'important calendrier administratif de la dynastie *Ts'inn*. De plus, des règles de politique, qui montrent que Lu pou-wei fut un Légiste taoïste...

« Seul *Lao-tzeu* a donné la vraie formule de l'affection que le Sage doit avoir pour le peuple, celle que l'éleveur a pour ses bestiaux. • ₆₁ *Mei-ti*, idéaliste, a pris les choses de trop haut. Confucius, trop méticuleux, s'est perdu dans les détails. Il faut d'abord bien nourrir le peuple, puis lui inculquer des règles de conduite pratiques uniformes. Cette instruction est essentielle. Après avoir séjourné dans le baquet du teinturier, le fil rouge reste toujours rouge, le lit bleu reste toujours bleu. Ainsi l'homme reste toujours ce qu'on a fait de lui par l'enseignement. Les citoyens étant ainsi formés, l'État doit tirer de chacun d'eux tout ce qu'il pourra donner... Telles les fourrures de renard blanc. Il n'y a pas de renards blancs. Les renards sont jaunes par tout le corps, et blancs seulement sous les aisselles. On découpe ces petits morceaux blancs, on les coud ensemble, et l'on obtient les fourrures de renard blanc. De même, le bien général est produit, par l'addition de ce qu'on a pris à tous les particuliers.

Han-Fei, *Fei* de la famille princière de *Han*, pays dont *Chenn pou-hai* avait été ministre, élève de *Sunn-k'ing*, conseiller du roi de *Ts'inn*, mourut en 230. Il reste de lui un ouvrage considérable, intitulé *Han-fei-tzeu*, sur le gouvernement. Taoïste convaincu, *Han-fei* pense comme *Heue-koan-tzeu* ...

« Le prince tire la Loi du Principe. Il la fait observer de tous, par la crainte. Tel un berger qui garde un troupeau. Il emploie des chiens. Les moutons ont peur des chiens qui ont des dents, les chiens ont peur du tigre qui a des dents plus longues que les leurs. Le tigre, c'est le prince ; les chiens sont les officiers ; les moutons sont le peuple. »..

Han-fei tint sur l'école de Confucius des propos savoureux, qui rappellent la verve de *T'choang-tzeu*...

Les *Jou* et les *Mei*, disciples de Confucius et de *Mei-ti*, sont des hommes ineptes et inutiles. Ils sont ineptes, car tous leurs

discours sur *Yao* et sur *Chounn*, tous leurs efforts pour ramener le monde à l'état de cet âge reculé, ne le feront jamais rétrograder d'un seul cran, ce dont ils s'apercevraient s'ils avaient quelque esprit. Ils sont inutiles, car après tout leur vie se réduit à un long radotage.

— Non ! dans le monde actuel dégénéré et immoral, les discours des Sages ne sauraient plus suffire. Il faut, aux hommes de ce temps, des sanctions qui les obligent à faire ce qu'on leur a dit. Les *Jou* et les *Mei* prêchent la piété filiale avant tout ; mais, même la piété filiale n'est plus observée de nos jours, que par crainte des châtimens infligés à ses violateurs. Il est passé, l'âge des Sages, l'âge de l'amendement par les discours et les exemples. Il est passé, l'âge où l'amour maternel était censé guérir les enfants par de doux procédés. Maintenant, quand une mère a un écolier indocile, elle s'entend avec le magister, qui le lui fouette comme il faut. Quand une mère a un enfant atteint d'un abcès, elle s'entend avec un chirurgien, qui le ligote solidement et puis l'opère malgré ses cris. Oui ! une seule loi appuyée par des sanctions sévères, vaut mieux, pour l'ordre, que tout le verbiage de tous les Sages. Que l'État empoigne le peuple, comme par deux poignées, les châtimens et les récompenses. Les châtimens sont l'essentiel, ce sur quoi il faut insister.

— Il ne pousse naturellement aucun bambou assez droit, pour servir tel quel de hampe de flèche ; il ne pousse spontanément aucun bois assez courbe, pour servir tel quel de cercle de roue. L'art doit toujours intervenir, pour dresser le bambou, pour courber le bois, jusqu'à la perfection. Ainsi en est-il des hommes et du gouvernement. Aucun homme n'est naturellement un citoyen parfait, utile, et qui rapporte. Il faut que la loi, avec espérance de récompense et crainte •₆₂ de châtiment, le rende tel. Rien de plus ridicule, en ces temps troublés, que les déclamations idéalistes et utopiques des *Jou* et des *Mei*. Il en est, du résultat qu'ils promettent, comme des dix mille ans de vie que les incantateurs promettent aux clients qui les payent, promesse qui ne s'est pas réalisée une seule fois jusqu'ici.

— Et puis, savent-ils même au juste ce qu'ils prétendent, ce qu'ils promettent ? Actuellement les *Jou* sont divisés en huit sectes, et les *Mei* en trois sectes, qui toutes se disputent à qui mieux mieux. Chaque secte prétend posséder la vraie doctrine de Confucius ou de *Mei-ti*, les vrais principes de *Yao* et de *Chounn*. Or Confucius *Mei-ti* *Yao* et *Chounn* étant morts

depuis longtemps, ne reviendront pas leur dire qui a raison et qui a tort. Ces disputes ont donc bien des chances de s'éterniser, sans jamais aboutir à rien de pratique. Laissons ces marchands de recettes politiques débiter leurs boniments. Encore une fois, quand un enfant a un abcès, le vrai procédé, c'est de le tenir solidement et d'inciser profondément, sans faire attention à ses cris. Ainsi faut-il traiter le peuple. Il ne faut jamais lui demander son assentiment, ni compter sur sa reconnaissance. *Alexandre le Grand*, le canalisateur qui sauva l'empire, faillit plus d'une fois être lapidé par la populace ; et plus récemment *Tzeu-tch'an* qui fit tant de bien à la principauté *Tcheng*, fut critiqué par le peuple durant toute sa vie. En résumé, des lois indiscutables, une application des lois inexorable, peu de récompenses et beaucoup de châtiments. Des lois écrites courtes, et pas de Sages verbeux ; voilà la vraie formule pour gouverner les hommes.

Nous verrons le disciple de *Han-fei-tzeu*, l'autocrate *Cheu-hoang-ti*, créer l'empire chinois un et absolu, par l'application des principes des Légistes.

*

Tseou-yen, du pays de *Ts'i* (Chine orientale), fut un homme politique doublé d'un savant curieux. Il voyagea beaucoup, pour des missions qui lui faisaient ouvrir partout les archives. Sa vie est à situer entre 336 et 280 avant J.-C. — Les archives chinoises contenaient bien des notions apportées des pays étrangers ; résultat des interviews officiels subis par les voyageurs, comme cela s'est toujours pratiqué en Chine. Il se peut que *Tseou-yen* ait eu d'autres sources encore. *Kiao-tcheou* dans le pays de *Ts'i*, était alors le terminus septentrional du commerce maritime actif de l'Inde avec l'Orient... Les écrits de *Tseou-yen* sont perdus, mais *Seu-ma ts'ien* nous apprend qu'il

« enseigna et écrivit des choses entièrement différentes de ce qui se débitait communément. »

Seu-ma ts'ien cite quelques-unes des propositions de *Tseou-yen*, lesquelles ne sont de fait pas chinoises, et dont on a retrouvé depuis l'original aux Indes, sans ombre de doute possible... C'est donc de l'Inde que *Tseou-yen* tira sa théorie nouvelle de la giration des cinq agents physiques, dont l'application à la politique devint depuis si importante. On lui attribue aussi le premier traité chinois de géographie, le *Chan-hai-king*, remanié depuis.

Tseou-yen forma à *Ts'i*, le propre pays de Confucius et de Mencius, une école qui devint très importante. Mencius, le dernier représentant du Confucisme utopique, mourut en 289, éclipsé par *Tseou-yen*.

*

• ⁶³ *Sunn-k'ing*, Lettré du pays de *Tchao*, alla étudier à *Ts'i* à plus de cinquante ans et y devint fonctionnaire, fut ensuite fonctionnaire et tint école à *Tch'ou*. Sa carrière active est à situer entre 270 et 230 avant J.-C., probablement.. Il a laissé un ouvrage considérable intitulé *Sunn-tzeu*, dont l'influence sur les idées chinoises fut capitale.

— *Sunn-k'ing* reconnut l'insuffisance du Confuciusisme utopique. Cherchant mieux, il examina la science nouvelle de *Tseou-yen*, mais la trouva pareillement insuffisante. Il créa alors une combinaison des théories abstraites de Confucius avec les règles pratiques des Légistes. Il eut la suprême habileté de faire passer cette doctrine neuve sous le couvert de Confucius, alors qu'il démolissait les fondements posés par le Maître, la nature bonne, l'opportunisme, la non-intervention, le gouvernement à la manière de l'étoile polaire. Oyez plutôt :

Le mal, voilà le naturel, la pente de l'homme. Tout bien est chose artificielle, contre nature. Ou plutôt, en réalité, il n'y a ni bien ni mal. Ordre et désordre, voilà les deux facteurs pratiques. L'ordre, c'est l'état dans lequel l'homme trouve son avantage personnel, et laisse aux autres le leur ; appelez cela le *bien*, si vous voulez. Le désordre, c'est l'état dans lequel l'homme, privé de son avantage par les autres, prive les autres du leur ; appelez cela le *mal*, si vous voulez. La morale, c'est vivre dans l'ordre. La politique, c'est obliger chacun à vivre dans l'ordre. L'ensemble des règles qui assurent l'ordre contre le désordre, s'appelle la Loi. La loi est toujours contre nature, parce qu'elle contrecarre l'égoïsme naturel. La loi ne dérive pas du Principe universel comme le veulent les Taoïstes, ni du Ciel comme le veulent les Confuciusistes. Elle fut établie empiriquement, au cours des siècles, par des hommes pratiques, comme moyen de tenir le peuple tranquille. L'état primitif fut la sauvagerie individuelle. La société fut créée par la contrainte, et c'est la loi qui la fait durer.

— Il n'y a, ni Souverain d'en haut ni Mânes, ni religion. Le culte officiel, partie intégrante de la loi, a pour but d'apaiser l'esprit du peuple, dans l'inquiétude et la souffrance. — Le Sage ne se conduit que d'après la raison, la grande raison humaine. Au moyen de cette raison, il fait la synthèse des faits. Cette synthèse faite, la raison étant concentrée et calme, la vérité apparaît soudain, comme un éclair qui dissipe l'ignorance ou le doute. Tout ce qui n'est pas du ressort de la raison, doit être considéré comme non-existant.

— Il n'y a plus lieu de rien ajouter à la loi, somme des règles anciennes reconnues pratiques depuis tant de siècles. Il n'y a

qu'à adapter aux temps nouveaux, aux circonstances actuelles, ce dépôt traditionnel, lequel contient tout le nécessaire. Voilà le rôle exclusif du gouvernement. Pas d'innovations !.. Pas d'études non plus, pas de spéculations ! Car tout ce que l'on peut savoir, est fixé depuis des siècles. Pas d'inventions ! Pas de révélations !.. Le rôle de l'enseignement doit se borner strictement à transmettre le dépôt traditionnel. Le Lettré de tous les âges, doit redire exactement ce que dirent ses Anciens, sans y ajouter un seul mot. Dans les écoles, qu'on fasse moins de cas des Annales et des Odes, textes diffus. Qu'on insiste sur les Rites et les Lois.

Voilà la doctrine que l'on a trop souvent appelée Confuciusme. La critique a enfin remis les choses en place, et rendu à chacun ce qui lui revient. La vraie doctrine de Confucius, le *Confuciusme utopique*, s'éteignit peu après Mencius, vers 80 avant J.-C. C'est *Sunn-tzeu* qui fut le Maître du moyen-âge chinois. C'est lui qui forma la mentalité nationale chinoise. Phobie morbide pour les idées et les choses neuves. Hostilité aveugle contre les étrangers, parce qu'ils importent •⁶⁴ des idées et des choses neuves. Rabâchage obligatoire de textes surannés vides de sens. Défense absolue de penser, de commenter, d'inventer... « Nouveau, donc faux et dangereux, donc interdit », voilà la formule du *pragmatisme de Sunn-tzeu*. L'immobilité de la Chine durant plus de deux mille ans, fut l'œuvre de cet homme. (Voyez [HCO L. 34](#)).

*

Histoire et géographie.

Les plus anciens documents historiques chinois, se trouvent dans le *Chou-king*. Puis viennent, le *Tch'ounn-ts'iou* avec son commentaire le *Tsouo-tchoan*, les *Kouo-u*, et le *Tchan-kouo-tchai* écrit par un contemporain anonyme au temps des guerres des Royaumes. — En 299 avant J.-C., fut déposé dans une tombe, le *Tchou-chou ki-nien*, Chronique secrète sur lattes de bambou. C'est le seul écrit qui nous révèle la chronologie traditionnelle, la vraie. Il est infiniment précieux. — A citer encore les *I Tcheou-chou*, anecdotes historiques de la troisième dynastie, pareillement retrouvées dans une tombe. Voyez les fiches de ces ouvrages. — La première géographie chinoise, le *Chan-hai-king*, est attribué à *Tseou-yen*. Mais les Taoïstes l'ont tellement remaniée, qu'il n'y a rien à en tirer.

Art militaire.

Pour cette période, il nous reste mieux que des traités théoriques. Il nous reste des pages vécues, qui montrent bien que, dans l'antiquité, les soldats n'étaient rien ; que l'ascendant et surtout les stratagèmes du chef étaient tout. Elles montrent aussi la systématique défiance et ingratitude des princes à

l'égard de leurs généraux, trait caractéristique du gouvernement chinois de tous les temps...

« En 283, profitant de ses dissensions intestines, ceux de *Yen* envahirent *Ts'ï*. Bientôt tout le royaume fut en leur pouvoir, deux villes, *Kiu* et *Tsi-mei* exceptées. Le roi *Siang* était à *Kiu*. *Tsi-mei* était commandé par le brave général *T'ien-tan*. *Yao-i*, général de *Yen*, mit le siège devant les deux villes. Au bout d'un an, elles tenaient encore. Alors, con vertissant le siège en blocus, *Yao-i* les entoura d'un mur, pour les réduire par la famine, sans combattre. Après trois ans, les deux villes tenaient encore. Le roi de *Yen* remplaça l'habile *Yao-i* par un général sans expérience. *T'ien-tan* jugea l'occasion propice pour en finir. Il offrit traîtreusement à ceux de *Yen*, d'entrer en pourparlers pour la capitulation. Aussitôt toute vigilance cessa dans leurs lignes. Cependant *T'ien-tan* ayant mis sur le rempart de *Tsi-mei* les femmes et les enfants, divisa en colonnes tous les hommes valides. Puis il ramassa tous les bœufs qui se trouvaient encore dans la ville, les affubla de housses rouges, attacha des épées à leurs cornes et à leur queue une botte de paille enduite de graisse, puis il les entassa dans plusieurs tunnels creusés sous le rempart. Au milieu de la nuit ; le feu ayant été mis aux bottes de paille, les bœufs affolés par la Lumière et la douleur, se précipitèrent furieux sur les lignes de *Yen*. Cinq mille hommes d'élite suivaient, au pas de course, cette charge fantastique, tandis que, dans la ville, les tambours roulaient, accompagnés de clameurs frénétiques. Prise •₆₅ de panique, toute l'armée de *Yen* lâcha pied et s'enfuit. Son général périt dans la bagarre. Vu la nature des troupes de ce temps-là, une armée culbutée ne pouvait plus se reformer. *Tien-tan* poursuivit cette cohue, l'épée dans les reins, et la jeta dans le Fleuve, après avoir enlevé, dans sa course, plus de soixante-dix villes. Le roi *Siang* le fit seigneur de dix mille foyers.

Cheu-ki 82

— Autre histoire :

« En 257, *Ts'inn* menaça *Tchao*. Le roi de *Wei* envoya d'abord son général *Tsinn-pi* au secours de *Tchao*, puis il prit peur et lui fit dire de s'arrêter. *Tsinn-pi* se retrancha. Cependant, à la cour de *Wei*, le prince *Ou-ki* était très populaire. Il supplia en vain le roi son parent de faire marcher *Tsinn-pi* contre *Ts'inn*. Alors le Lettré *Heou-ying* donna à *Ou-ki* le conseil suivant :

— La souche du diplôme de *Tsinn-pi* est cachée dans le lit du roi. Priez sa favorite de le dérober. Prenez-la, enlevez à *Tsinn-pi* son armée, sauvez *Tchao*, refoulez *Ts'inn*, et vous serez célèbre...

Ou-ki fit ainsi. Quand il eut la souche entre les mains, *Heou-ying* lui dit :

— Emmenez avec vous mon ami *Tchou-hai*. Cet hercule vous sera utile. Si *Tsinn-pi* fait des difficultés, il l'aidera à se décider...

Ou-ki étant arrivé au camp de *Tsinn-pi*, lui présenta la souche, en lui disant qu'il venait le relever de son commandement. *Tsinn-pi* juxtaposa la souche et diplôme. C'était bien la souche. Cependant il conçut des soupçons, et regardant fixement *Ou-ki*, il dit :

— Moi qui commande à cent mille hommes sur la frontière, moi le boulevard du royaume, le roi peut-il me faire révoquer ainsi sans explications ?.. Il n'en dit pas davantage, car *Tchou-hai* qui tenait une masse de fer cachée dans sa longue manche, l'assomma d'un seul coup. Aussitôt, prenant en main le commandement suprême, *Ou-ki* enleva l'armée, marcha contre les *Ts'inn* et les obligea à lever le siège de *Han-tan*... En 247, *Ou-ki* battit *Mong-nao*, général de *Ts'inn*. De nouveau épouvanté des conséquences possibles, le roi de *Wei* priva *Ou-ki* de son commandement. Celui-ci écoeuré se plongea dans le vin et la luxure, si bien qu'il mourut quatre ans plus tard.

Cheu-ki 77

*

Musique.

La musique chinoise date de l'origine, et paraît avoir été toujours la même essentiellement. Gamme basée sur une série de cloches et de tuyaux sonores. Pas d'airs proprement dits. Une symphonie triste ou gaie. Le premier texte qui en parle, date de l'an 2001 avant J.-C. Il nous apprend qu'on disposait déjà alors d'un orchestre assez varié...

« L'empereur *Chounn* dit :

Toi *K'oei*, je te charge de diriger la musique et d'élever les princes. Au moyen de la musique, enseigne-leur à allier la modération avec la franchise, la sévérité avec l'indulgence, la douceur avec la force, le respect avec le naturel. Les paroles expriment les sentiments intérieurs ; leur mise en musique perpétue ces sentiments. La gamme règle la musique. Chaque

instrument joue sa partie. Ainsi est produite l'harmonie, qui unit les hommes et les Mânes.

Chou-king

Ce texte exprime brièvement ce que les Anciens attendaient de la musique, le réglage des passions, le concert des hommes entre eux et avec les Mânes, l'habitude de la vie au métronome. Plus tard s'ajoutera la théorie de la répercussion cosmique, la musique *vertueuse* attirant le bonheur, la musique *vicieuse* attirant le malheur.

La musique et les courbettes rituelles formaient un tout, ces dernières se •₆₆ faisant d'ordinaire au son des instruments. Voici une partie d'un texte ancien, conservé dans le *Cheu-ki* et le *Li-ki*...

« La musique naît dans le cœur de l'homme. Le cœur étant ému par les objets extérieurs, son émotion se traduit par les sons de la voix. Une voix en appelle d'autres, concordantes ou discordantes. Les voix forment le fond de la musique. Les instruments accompagnent la voix, les danses surajoutées donnent de la vie à l'ensemble. Les rites et la musique, les lois et les sanctions, ces quatre institutions fondamentales ont un seul et même but, à savoir, unir les cœurs et établir l'ordre... Quand le gouvernement d'un État est bien réglé, la musique y est calme et joyeuse. Quand un pays est troublé, la musique y est inquiète et tourmentée. Quand un pays est decadent, la musique y est triste et anxieuse. Une musique licencieuse ruine les mœurs et par suite les États... Les rites régissent l'extérieur de l'homme, la musique règle son intérieur. Les rites rendent l'homme correct, la musique rend l'homme moral.

Ce qui suit, porte la date 248 :

« L'harmonie universelle doit être entretenue avec le plus grand soin ; donc grande attention aux phénomènes célestes, qui dénoncent aussitôt tout trouble latent. Grand soin d'enseigner un peuple la musique d'ensemble et les chants en chœur, choses qui établissent l'harmonie entre les hommes, apprenant à chacun à jouer sa propre partie tout en coopérant avec celles des autres. Que la musique soit simple, saine et morale. L'histoire rapporte que, plus d'une fois, la dégénérescence de la musique eut pour suite la décadence des mœurs. Ceux qui inventèrent la musique copièrent la nature, dans l'intention d'unir l'homme avec la nature, dans une commune harmonie, Il ne faut pas altérer cette conception, la seule vraie. La musique fait les bonnes mœurs et cause la bonne entente. »

Lu cheu tch'ounn-ts'iou.

Voici deux textes instructifs :

En 534, la nuit, dans les roseaux de la rivière *P'ou*, l'âme du musicien favori du tyran *Sinn* (onzième siècle), jouait ses anciennes mélodies. Elle avait donc survécu plus de cinq siècles. Voici le texte :

« Le marquis Ling de Wei allant visiter le marquis P'ing de Tsinn, campa, la nuit, près de la rivière *P'ou*. Vers minuit il entendit le son d'un luth. Ayant demandé à son entourage d'où venait cette musique, tous dirent qu'ils n'entendaient rien. Alors le marquis fit appeler son maître de musique *Kuan* et lui dit :

— J'entends un luth que les autres n'entendent pas. Ce doit être un koei transcendant qui joue. Écoutez pour moi et notez cet air

Maître *Kuan* s'étant assis en position rituelle, écouta, entendit l'air et le nota. Le lendemain il dit au marquis :

— J'ai l'air, mais je ne le possède pas encore parfaitement ; je vous prie de passer encore une nuit ici.

Le marquis y ayant consenti, on campa encore cette nuit au bord de la rivière *P'ou*. Le lendemain maître *Kuan* dit au marquis :

— Je possède l'air.

Alors on reprit le chemin de *Tsinn*.

Le marquis *P'ing* de *Tsinn* donna un grand banquet au marquis *Ling* de *Wei*, sur une terrasse couverte par un pavillon. Quand ils furent tous les deux échauffés par le vin, le marquis *Ling* dit à son hôte :

— En venant ici, j'ai entendu un air nouveau ; je vous demande la permission de vous le faire entendre...

— Bien volontiers, dit le marquis *P'ing*...

Alors on fit asseoir le maître de musique *Kuan* de *Wei* à côté du maître de musique *K'oang* de *Tsinn* qui lui prêta son luth. Au milieu du morceau, maître *K'oang* posant sa main sur les

- ₆₇ cordes, arrêta soudain le jeu et dit :

— Cessez ! c'est là l'air d'un État détruit, c'est un air néfaste. Cessez ! ou il nous arrivera malheur.

— D'où vient cet air ? demanda le marquis *P'ing*.

Maître *K'oang* dit :

— C'est maître *Yen* qui composa jadis pour le tyran *Sinn* cette musique de malheur. Quand l'empereur *Ou* eut fait périr *Sinn*, maître *Yen* fuyant vers l'Est, se noya au passage de la rivière *P'ou*. C'est certainement sur les rives de la *P'ou*, que vous lui avez entendu jouer cet air,

— Bah ! dit le marquis *P'ing* ; y a-t-il d'autres airs néfastes ?

— Oui, dit maître *K'oung*. Il y a celui par lequel l'empereur *Hoang-ti* évoquait les êtres transcendants.

— Je veux l'entendre, dit le marquis. Malgré lui, maître *K'oang* prit son luth et le toucha. Au premier accord, le ciel se couvrit de nuages. Au second accord, une rafale de vent enleva la toiture du pavillon. Tous les assistants s'enfuirent épouvantés. Le marquis *P'ing* se cacha au fin fond de son palais. Son marquisat fut affligé d'une sécheresse telle, que la terre resta nue, sans trace de végétation, durant trois années entières.

Cheu-ki.

Pei-menn Tch'eng dit à l'empereur *Hoang-ti* :

— Quand j'ouïs exécuter votre symphonie *Hien-tch'eu*, la première partie me fit peur, la seconde m'étourdit, la troisième me causa une sensation de vague, dont je ne suis pas encore remis.

— Cela devait être, dit l'empereur. Cette symphonie renferme tout. C'est une expression humaine de l'action céleste, de l'évolution universelle.

« La première partie exprime le contraste des faits terrestres qui arrivent sous l'influence céleste ; la lutte des cinq agents ; la succession des quatre saisons ; la naissance et la décadence des végétaux ; l'action et la réaction du léger et du lourd, de la lumière et de l'obscurité, du son et du silence ; le renouveau de la vie animale, chaque printemps, aux éclats du tonnerre, après la torpeur de l'hiver ; l'institution des lois humaines, des offices civils et militaires, etc. Tout cela, ex abrupto, sans introductions, sans transitions ; en sons heurtés, suite de dissonances, comme est la chaîne des morts et des naissances, des apparitions et des disparitions, de toutes les éphémères réalités terrestres. Cela devait vous faire peur.

« La seconde partie de la symphonie rend, en sons doux ou forts, prolongés et filés, la continuité de l'action du *yinn* et du *yang*, du cours des deux grands luminaires, de l'arrivée des vivants et du départ des morts. C'est cette suite continue à perte de vue, qui vous a étourdi par son infinitude, au point que, ne sachant plus où vous en étiez, vous vous êtes appuyé contre le tronc d'un arbre en soupirant, pris du vertige et de l'anxiété que cause le vide.

« La troisième partie de la symphonie, exprime les productions de la nature, le devenir des destinées. De là des effervescences suivies d'accalmies ; le murmure des grands bois, puis un silence mystérieux. Car c'est ainsi que les êtres sortent on ne sait d'où, et rentrent on ne sait où, par flots, par ondes. Le Sage seul peut comprendre cette harmonie, car lui seul comprend la nature et la destinée. Saisir les fils du devenir, avant l'être, alors qu'ils sont encore tendus sur le métier à tisser cosmique, voilà la joie céleste, qui se ressent mais ne peut s'exprimer. Elle consiste, comme l'a chanté Maître Yen, à entendre ce qui n'a pas encore de son, à voir ce qui n'a pas encore de forme, ce qui remplit le ciel et la terre, ce qui embrasse l'espace, le Principe, moteur de l'évolution cosmique. Ne le connaissant pas, vous êtes resté dans le vague. Mes explications viennent de vous faire passer de ce vague à la connaissance du Principe. Conservez-la précieusement.

Tchoang-tzeu.

- ⁶⁸ Ces notions sur la musique, restèrent toujours les mêmes, depuis 2000 avant J.-C., jusqu'à nos jours.

*

Poésie.

Après les odes anciennes en vers de quatre syllabes du *Cheu-king*, collection faite par Confucius, dont les dernières pièces sont du huitième siècle avant J.-C., suit un hiatus de trois siècles dans la poésie chinoise. On fit des vers sans doute, mais ils ne nous furent pas conservés. Puis apparaît un genre nouveau, le genre élégiaque, encore en vers de quatre syllabes généralement accouplés par deux, avec un soupir *hi* sorte de césure diversement placée, et des strophes très variables ; l'effet produit, moitié rythme moitié déclamation, ne manquant pas de charme. Le chant de *la* cygne (je demande pardon pour la licence nécessaire), qui remonte au cinquième siècle, est une perle. Une jeune veuve du pays de Lou, congédie l'entremetteur qui veut la remarier :

*Hélas ! La pauvre cygne resta veuve de très bonne heure.
Voici sept ans qu'elle vit solitaire.
La tête sous l'aile, elle dort seule,
à l'écart de la bande des cygnes.
Durant la nuit elle pousse un cri plaintif,
chaque fois qu'elle se rappelle son époux de jadis..*

*Puisque le Ciel a voulu mon veuvage,
pourquoi me plaindrais-je de devoir dormir seule !
Et pourtant, quand, si jeune, je sens ma solitude,
les larmes ruissellent sur mes joues.
Mais non, les morts ne doivent pas être oubliés.
Si un oiseau se souvient, comment une femme oublierait-elle ?
Quelles que soient les qualités de l'époux que tu m'offres,
non je ne partirai pas avec toi !*

Ce genre porte, dans la littérature chinoise, le nom de *Tch'ou-ts'eu*, élégies de Tch'ou, voici pourquoi : *K'iu-yuan*, prince du sang de *Tch'ou*, idéaliste incompris, méconnu par ses concitoyens, desservi par des rivaux, exilé par son prince, chanta ses malheurs en vers de ce genre, avant de se suicider en 293 avant J.-C. La plus célèbre de ses complaintes, est le *Li-sao*, douleur de l'exil. *Seu-ma ts'ien* a dit de *K'iu-yuan* :

« J'ai lu le Li-sao. A Tch'ang-cha j'ai vu le gouffre dans lequel K'iu-yuan s'est jeté, et j'ai pleuré sur cet homme qui fut un homme.

Le genre fut continué par *Song-u* et par d'autres. Il fut plus tard abandonné.

Prose. — •₆₉ L'œuvre de *Mong-tzeu*, rédigée on ne sait par qui, et parvenue intacte jusqu'à nous, est le chef-d'œuvre de la fin des *Tcheou*. Style superbe qui n'a pas vieilli depuis 2000 ans.

— Les auteurs que j'ai cités dans cette Leçon, contiennent tous de bonnes pages, au moins de bons passages.

— En outre de ces Œuvres complètes, il nous reste des fragments que *Seu-ma ts'ien* inséra dans son *Cheu-ki*, après les avoir pris, lui seul sait où. Rajeunis, retouchés, refaits même, ces fragments ont passé ensuite dans les Histoires et dans les Recueils littéraires, qui les fixèrent et les vulgarisèrent. On voit quelle confiance on peut avoir dans l'authenticité de ces pièces. Elles paraissent souvent être des variations libres sur une donnée historique. Ainsi les sentiments exprimés par *Koei-kou-tzeu* dans la lettre que je vais citer, ne sont pas ceux de l'ouvrage qui porte son nom.

Koei-kou-tzeu le penseur reclus, à ses élèves *Sou-ts'inn* et *Tchang-i*, devenus politiciens errants, vers 320 avant J.-C...

« Vous avez acquis tous les deux une grande renommée. Mais, née au printemps, durera-t-elle jusqu'en automne ? Même le soleil baisse chaque jour. Tout diminue en vieillissant... Vous vous livrez à tout le monde. Tel l'arbre au bord de la rivière, dont les passants arrachent les branches, dont l'eau déchausse les racines... Imitiez plutôt l'arbre des montagnes, qui ne craint pas la cognée, à cause de son isolement... J'ai bien peur que vos rêves ambitieux, ne se terminent un jour par une catastrophe. »

Tchang-i et *Sou-ts'inn* répondent aux avertissements de leur maître *Koei-kou-tzeu*...

« Maître, votre vertu est grande, vos sentiments sont sublimes comme ceux des Génies. Sans doute que vous ne mangez que l'agaric des Immortels, et ne buvez que de l'eau de jade. Vous qui luisez comme les trois luminaires, vous avez daigné vous souvenir de nous et blâmer notre ambition... Hélas oui, êtres bornés que nous sommes, nous servons le tyran de *Ts'inn* ou de brutaux hégémons, nous donnons des consultations sur les Monts et le Fleuve. Heureux êtes-vous, vous qui, dans votre solitude, contemplez de loin, dans un miroir, les prospérités et les décadences de ce monde poussiéreux. Quant à nous qui vivons du siècle et qui ne pouvons le quitter, insectes réduits à ronger alternativement le doux et l'amer, hélas oui, tôt ou tard il arrivera malheur à notre pauvre nid, accroché à des roseaux sans consistance.

En 295...

« Disgracié et banni par son parent le roi de *Tch'ou* qu'il avait fidèlement servi, *K'iu-yuan* alla trouver le devin de la cour et lui dit :

— J'ai un doute, dont je viens vous demander la solution...

Le devin disposa ses brins d'achillée, essuya son écaille de tortue, et dit :

— Veuillez énoncer l'objet sur lequel vous consultez...

— Voici, dit *K'iu-yuan*. Resterai-je obstinément pur et honnête, ou suivrai-je le courant de ce monde ? Irai-je me cacher parmi les paysans, ou continuerai-je à vivre avec les grands ! Parlerai-je franchement au péril de ma vie, ou mentirai-je basement pour me faire payer ? Montrerais-je un

front viril, ou minauderai-je comme une femmelette ? Serai-je rigide comme une colonne, ou onctueux comme une pommade ? Tendrai-je à mon but comme un fier coursier, ou me laisserai-je aller au fil de l'eau comme un canard ? Rongerai-je mon frein comme un cheval de bataille, ou marcherai-je l'oreille basse comme une rosse fourbue ? Lutterai-je au vol avec les cygnes libres, ou me disputerai-je pour une bouchée avec les •₇₀ poules de la basse-cour ? La principauté corrompue ressemble à une mare croupissante. Les calomniateurs ont l'oreille du prince, les Sages végètent dans l'oubli. Où est, pour moi, le faste et le néfaste ? Que ferai-je, que ne ferai-je pas ?

Alors le devin, déposant ses brins d'achillée et son écaille de tortue, s'excusa en ces termes :

— Il y a des choses trop grandes pour qu'on les mesure au pied, et des choses trop petites pour qu'on les mesure au pouce. Il y a des nombres incalculables, des problèmes sans solution, des situations sans remède. La tortue et l'achillée ne peuvent rien à votre cas.

« K'iu-yuan calomnié, banni, désespéré, errait au bord du Fleuve. Les cheveux épars, hâve et maigre, il faisait peine à voir. Un pêcheur qui le vit, lui demanda :

— Ne seriez-vous pas un noble malheureux ? Que cherchez-vous par ici ?

— Le monde, répondit K'iu-yuan, est comme une eau bourbeuse ; moi seul je suis pur. Tous les hommes sont ivres ; moi seul je suis dans mon bon sens ; voilà pourquoi j'ai été exilé.

Le pêcheur dit :

— Le Sage ne heurte pas ; il s'accommode. Si le monde est une eau, suivez son cours. Si tous sont ivres, buvez comme eux. A quoi servent les principes abstrus et les aspirations sublimes ? Se fait-on exiler pour ces choses-là ?

— Non, dit K'iu-yuan, plutôt que de m'enfoncer dans la boue du monde, je chercherai un tombeau dans le ventre des poissons. Jamais je ne consentirai à me salir au contact du siècle.

Le pêcheur sourit, hissa sa voile, et se mit à ramer en fredonnant :

— Moi je suis le cours des choses. Quand les eaux de la *Tsang* sont claires, j'y lave ma toile ; quand elles sont troubles, j'y lave mes pieds.

On n'entendit plus parler de K'iu -yuan.

Vers 280.

« La nuit qui suivit le jour où *Song-u* avait parlé au roi *Siang* de la fée de *Kao-t'ang*, celui-ci rêva qu'il la rencontrait. Le lendemain il le dit à *Song-u*.

— Comment la chose se passa-t-elle, demanda celui-ci.

— Voici, dit le roi : Avant de m'endormir, j'éprouvai comme du plaisir et comme une appréhension. Peu à peu je perdis conscience, et je la vis apparaître. J'éprouvai encore comme un mélange de joie et de crainte.

— Comment était-elle faite, demanda *Song-u*.

— Oh ! très belle, dit le roi ; vêtue et parée richement à l'antique. Quand elle entra, ce fut comme dans un rayon de soleil ; elle luisait comme la lune ; puis elle apparut comme avec un corps phosphorescent. Je fus ébloui et ravi. Veuillez écrire pour moi cet événement.

— Bien, dit *Song-u*.

* * *

DEUXIÈME PÉRIODE

L'EMPIRE ABSOLU DES

TS'INN ET DES *HAN*.

SEPTIÈME LEÇON

L'empire un et absolu des *Ts'inn*, 221-206.
Sa ruine. Anarchie préparatoire aux *Han*, 206-203.

Sommaire des événements.

- ⁷¹ En 221, toute la Chine étant soumise, le roi de *Ts'inn* prit le titre de *Cheu Hoang-ti*, Premier Empereur, sous-entendu de sa dynastie, laquelle durerait éternellement pensait-il, les empereurs successifs devant à l'avenir porter simplement un numéro d'ordre. Les derniers restes du système féodal, noblesse, apanages, tout fut supprimé radicalement. L'empire fut divisé en quarante préfectures, lesquelles furent administrées à la mode de *Ts'inn* (page 57). Une armée toujours prête à marcher, fut stationnée à la capitale *Hien-yang*, dans la vallée de la *Wei*. De là, des routes rectilignes, à relais officiels, rayonnèrent dans toutes les directions.

— Très intelligent et appliqué, l'empereur étudiait lui-même toutes les affaires. La tradition rapporte qu'il lisait par jour jusqu'à 120 livres de planchettes couvertes d'écriture. Il se constitua aussi en personne le surveillant de l'empire. En 220, il inspecta les préfectures du Nord et la Grande Muraille. En 219, il visita les préfectures de l'Est, fit une offrande au Souverain d'en haut sur le mont *T'ai-chan*, contempla longuement la mer qu'il n'avait jamais vue, se laissa séduire par les fables taoïstes sur les Îles des Génies et la drogue d'immortalité, rêves qui l'obsédèrent depuis lors. Il retourna à l'Est en 218, puis en 215, de plus en plus préoccupé d'immortalité.

— En 214, on commença à ramasser, dans tout l'empire, tous les hommes sans propriété et sans métier, et à les envoyer travailler, comme forçats, à la Grande Muraille, au nouveau palais de la capitale, ou à la future sépulture du Premier Empereur. Ils furent bientôt sept cent mille, dit l'histoire.

— En 213 arriva l'événement, qui fit du Premier Empereur la bête noire des Confucéistes de tous les âges, la destruction des archives et des livres (voyez plus bas, prose). Après cette exécution, les Lettrés du temps se divisèrent entre eux, les uns s'étant ralliés au nouvel état de choses, les autres lui étant secrètement hostiles. Ces derniers furent d'abord laissés tranquilles. Mais l'un d'entre eux ayant derechef insulté l'empereur, une enquête fut faite sur la conduite des Lettrés de la capitale, spécialement sur la manière dont ils observaient ou n'observaient pas l'interdiction de gloser sur les Annales et les Odes. Les ralliés livrèrent eux-mêmes les réfractaires, quatre cent soixante personnes, coupables d'avoir dénigré le gouvernement. On leur appliqua la loi, qui les condamnait à l'extermination. L'imagerie populaire les représente

- ⁷² enterrés vifs dans une immense fosse. D'après les mœurs du temps, ils

devaient être livrés à la populace, pour être lapidés et assommés par elle dans le marché. Il est possible que, pour empêcher les évasions parmi tant de monde, on les fit descendre dans une fosse, dans laquelle ils furent lapidés et enterrés. Jusqu'à nos jours, des exécutions en masse furent faites ainsi. Notons que, de même que les livres furent détruits, non comme livres, mais comme instruments de désordre ; ainsi certains Lettrés de la capitale, pas tous, et pas ceux de tout l'empire, furent exterminés, non comme lettrés, mais comme rebelles, aux termes de la loi.

Fou-sou, le fils aîné du Premier Empereur, s'étant montré mécontent de cette exécution, fut envoyé comme commissaire à l'armée qui gardait la Grande Muraille. Exil honorable. Les lettrés l'encensent à tour de bras.

En 211, un aérolithe étant tombé près du Fleuve Jaune, un inconnu y grava ces mots « Le Premier Empereur mourra bientôt ». On attribua ces mots au Ciel. Puis un camée jeté par l'empereur dans le Fleuve Bleu en 219, lui fut rapporté de la part du Génie du Fleuve, avec l'annonce qu'il mourrait dans l'année... Néanmoins, en 210, le Premier Empereur commença une nouvelle tournée d'empire, dans laquelle il emmena son second fils *Hou-hai*. Quand il fut arrivé au promontoire du *Chan-tong*, lequel exerçait sur son imagination une fascination invincible, il s'enquit des îles des Génies. On lui répondit que les monstres marins qui infestaient la côte, empêchaient d'y aller. Il ordonna de les massacrer, et tua lui-même, d'un trait d'arbalète, un marsouin quelconque. Tout fier de cet exploit, et plein d'espoir, il reprit le chemin de la capitale. Au gué du Fleuve Jaune, il tomba malade. Le train impérial continua néanmoins ses étapes. Personne n'osa parler à l'empereur de son état. Il finit par s'en rendre compte lui-même, fit écrire à son fils aîné *Fou-sou* de revenir pour l'ensevelir et pour lui succéder, et mourut dans son wagon fermé. Sa mort fut tenue secrète. Les officiers firent chaque jour le simulacre d'aller prendre ses ordres ; les repas furent portés au wagon comme d'habitude ; l'odeur qui s'en échappait fut mise sur le compte des chars chargés de poisson sec, qui faisaient partie de l'escorte.

Cependant l'eunuque *Tchao-kao* complota avec le ministre *Li-seu* et le prince *Hou-hai*, en vue de supprimer *Fou-sou* et de mettre *Hou-hai* sur le trône. La lettre du Premier Empereur à son fils aîné fut détruite, et remplacée par une autre pleine d'amers reproches sur sa complicité avec les Lettrés coupables de la capitale. Au reçu de cette pièce, conformément aux mœurs du temps, *Fou-sou* se suicida. *Hou-hai*, alors âgé de vingt ans, devint le Second Empereur.

Au neuvième mois, on ensevelit le Premier Empereur dans le tombeau préparé de son vivant au pied du mont *Li-chan*. On avait creusé jusqu'à l'eau, puis coulé sur place une base de bronze d'une seule pièce, afin d'intercepter les vents et les flux souterrains, redoutés par les géomanciens. Sur cette base métallique, ou installa le sarcophage en pierre, puis à l'entour tout un empire en miniature, palais, ministères, villes et villages. Des rigoles remplies de

mercure, représentèrent les fleuves et les rivières ; une machine faisait mouvoir le mercure, qui coulait vers la mer. A la voûte du caveau, on représenta le firmament avec ses étoiles... Toutes les femmes du défunt qui n'avaient pas eu d'enfants, furent ensevelies avec lui. Nombre de servi teurs eurent le même sort. Par crainte de violation et pillage, les artisans qui avaient disposé le caveau, furent tous emmurés dans le long tunnel souterrain qui • 73 y donnait accès. Puis on planta sur la tombe des arbres et des broussailles, de telle sorte que son emplacement exact ne put plus être déterminé.

Il est incontestable que, tout court qu'il ait été, le règne du Premier Empereur impressionna. Si bien que, parmi les nations avoisinantes, le nom *Ts'inn*, devenu en Europe Chine, resta l'appellatif du Royaume du Milieu. — Faut-il pleurer la destruction des archives par le Premier Empereur, comme une grande perte faite par l'humanité pensante ?.. Sans doute, il se perdit en 213 bien des planchettes importantes pour l'histoire et la géographie de la Chine ancienne, pour la connaissance de ses relations avec les pays voisins et de l'échange des idées. Mais, à en juger d'après les rubriques de leurs archives, lesquelles nous sont connues, il est probable que les anciens n'avaient pas écrit ce que nous aimerions le plus connaître, les mœurs et les usages, la vie intime dans ce lointain passé. Il n'y avait ni livres ni écrivains proprement dits. Les archives se composaient presque exclusivement de registres administratifs, de collections d'ordonnances sèchement nomenclaturées par les scribes. Encore ces collections étaient-elles complètes ? Il paraît que non. Mencius écrivit, un siècle environ avant la destruction des archives, les lignes suivantes :

« Il est impossible de savoir, de nos jours, quel fut l'ordre établi pour les rangs et les domaines féodaux, au commencement de la troisième dynastie. Car cet ordre ayant déplu aux seigneurs dont il empêchait les empiètements, ils eurent soin d'en faire détruire tous les exemplaires.

C'était pourtant là un document impérial et fondamental. Et puis, que pouvait-il bien rester des archives des deux premières dynasties, et des premiers siècles de la troisième, après tant de changements de capitale, déménagements, saccagements, incendies, en 842 et en 770 par exemple, pour ne pas parler des accidents plus anciens ? L'histoire dit expressément que, en 770, quand l'empereur *P'ing*, fuyant les nomades *Joung* qui avaient envahi le pays, se transporta de l'Ouest à l'Est, à la nouvelle capitale, le Gouverneur des Marches occidentales dut couvrir sa retraite, sur tout le parcours, en combattant. Que devinrent, dans cette bagarre, les fourgons portant les planchettes des archives, un si excellent combustible ?.. Sans doute il resta des documents anciens, puisque Confucius tira de ce reste ce qui est parvenu jusqu'à nous, mais la masse n'était certainement plus intacte, loin de là. Pleurons donc, mais ne pleurons que d'un oeil, sur l'événement de l'an 213. (Voyez [HCO. L 31](#))

*

En 209, le Second Empereur fit le tour de l'empire. Puis, craignant que les princes du sang n'apprirent le fin mot de son avènement au trône, il en fit massacrer une quinzaine, avec leurs femmes et leurs enfants, détruisant ainsi sa propre famille. L'eunuque *Tchao-kao* eut toute sa confiance. Les travaux commencés par le Premier Empereur furent continués, et le poids qui pesait sur le peuple devint intolérable.

Née d'un événement fortuit et sans importance, la révolution qui renversera les *Ts'inn*, commença cette année même. Elle fut le prototype de toutes celles qui bouleverseront la Chine, périodiquement, jusqu'en 1900 après J.-C. Toutes eurent les mêmes facteurs ; incurie du gouvernement ; mécontentement du peuple ; quelques oracles et présages interprétés en leur •₇₄ faveur par des chefs de brigands ; des bandes de jeunes gens faméliques ou désœuvrés, qui jouent au meurtre et au pillage ; lutte de chacun contre tous, sans idée et sans plan ; un sanglant jeu de hasard. Enfin, ou bien le gouvernement extermine les rebelles, ou bien un heureux brigand s'empare du trône et fonde une nouvelle dynastie.

Donc, en 209, une bande de neuf cents vagabonds enrôlés et envoyés au Nord, ayant été retardés par de grandes pluies, se dirent :

— D'après la loi des *Ts'inn*, arrivés en retard, nous serons tous mis à mort. Nous n'avons rien à perdre. Tentons la fortune. Qui sait si nous ne sommes pas de la graine de rois, de seigneurs, de ministres et de généraux ?

Sur ce, *Tch'enn-cheng*, le plus capable, se déclara roi de *Tch'ou*, et la bande se nomma l'armée de *Tch'ou*. En peu de jours elle compta trois mille hommes. Dès lors, partout où elle se présenta, le peuple massacra les officiers des *Ts'inn*, et les milices locales se joignirent à elle. Plus de trente villes ouvrirent leurs portes à l'armée de *Tch'ou*.

Alors un officier du roi de *Tch'ou* se sépara de lui, se fit roi de *Tchao*, et travailla pour son propre compte. — *Liou-pang* qui conduisait à la capitale une bande de forçats, les délivra et se mit à leur tête. — *Hiang-tsi* lève une bande dans l'ancien vicomté de *Ou*. — *T'ien-tan* se fait roi de *Ts'i*. — *Han-koang* se fait roi de *Yen*. — Le royaume de *Wei* se relève aussi, et met à sa tête un descendant de l'ancienne famille royale. — Ainsi cinq des Six Royaumes sont refaits en peu de mois. Des Lettrés politiques à l'ancienne mode reparaissent aussi, et se font les conseillers des brigands devenus rois. Ceux-ci commencent à guerroyer entre eux et à s'assassiner les uns les autres, comme jadis. *Ts'inn* entre en campagne, en tue quelques-uns. Ils sont aussitôt remplacés par d'autres.

A la cour de *Ts'inn*, l'eunuque *Tchao-kao* règne en maître. Il séquestre le Second Empereur, livre au bourreau le ministre *Li-seu* (voyez plus bas), menace *Tchang-han* le seul général de *Ts'inn* qui fit quelque chose. Outré de colère, ce dernier passe aux révoltés, avec son armée. Immédiatement les

bandes insurgées foncent de tous les côtés sur la capitale restée sans défense. Craignant que, dans un dernier sursaut, l'empereur ne le fit mettre à mort, *Tchao-kao* le prévint. Le Second Empereur est assassiné. Il avait 23 ans. *Tchao-kao* nomme roi de *Ts'inn*. *Tzeu-ying*, le fils de l'infortuné prince *Fou-sou*, et lui intime de venir au palais prendre possession du sceau royal. *Tzeu-ying* lui fait dire qu'il est très malade. *Tchao-kao* se rend à son domicile, pour se rendre compte par lui-même. *Tzeu-ying* poignarde ce monstre de sa propre main.

Nous sommes en 206. Par fusion des petites bandes insurgées, deux grandes armées se sont formées, l'une composée surtout de méridionaux, l'autre composée d'hommes de l'Est et du Nord. *Hiang-tsi*, brute sanguinaire dans le genre de *Pai-k'i*, commande les méridionaux, l'armée de *Tch'ou*. *Liou-pang*, politicien madré, commande l'armée du Nord. *Liou-pang* arriva le premier à la capitale. *Tzeu-ying* roi de *Ts'inn* alla à sa rencontre, dans un char de deuil, une corde au cou, portant le sceau impérial et le sceau royal. *Liou-pang* le reçut avec bienveillance, et traita bien le peuple de *Hien-yang* ; Il s'empara des registres administratifs de l'empire, qui lui servirent plus tard. — Cependant *Hiang-tsi* arrivait à marches forcées, avec une armée de six cent mille hommes, y compris •₇₅ les soldats *Ts'inn* de *Tchang-han*, passés aux révoltés avec leur général. Avant d'entrer dans la vallée de la *Wei*, se défiant de ces hommes qui allaient rentrer dans leur pays, *Hiang-tsi* les fit tous massacrer en une nuit, au nombre de deux cent mille ; puis il franchit la passe avec quatre cent mille hommes. *Liou-pang* n'en avait que cent mille. La haine de ces deux hommes, compétiteurs de l'empire, était déjà aiguë. Jugeant qu'il succomberait, en cas de conflit armé, *Liou-pang* évacua la capitale, parlementa, se fit très humble. *Hiang-tsi* courut à *Hien-yang*, tua *Tzeu-ying* le roi de *Ts'inn*, extermina sa famille, incendia les palais et viola la sépulture du Premier Empereur, livra la capitale au pillage, puis se retira, ne laissant que des ruines et une population désespérée.

Ensuite, avides de jouir des fruits de leurs rapines, tous ces brigands conclurent un accord. *Hiang-tsi* se fit roi de *Tch'ou* (du Sud), et nomma *Liou-pang* roi de *Han* (de l'Ouest). Le reste, morcelé en dix-huit petits royaumes, fut donné à dix-huit chefs de bandes. Au quatrième mois de l'an 203, ce partage étant terminé, la paix générale fut proclamée, et tous ces roitelets s'envolèrent, chacun dans ses terres. Au cinquième mois, ils s'exterminaient déjà les uns les autres. Les plus petits commencèrent. Mais laissons ces détails sans importance, pour suivre les deux acteurs principaux, *Liou-pang* *Hiang-tsi*. C'est un axiome en Chine, que la force ne donne rien, que la ruse mène à tout...

A force de ruser, *Liou-pang* triompha de *Hiang-tsi*. Il commença par s'attacher des aventuriers habiles, ministres et généraux. Il fit tout ce qu'il put pour s'acquérir un renom de bonté ; et de bienfaisance, qui contrastât avec la brutale férocité de *Hiang-tsi*. Puis il commença à s'arrondir, s'annexa la vallée de la *Wei* avant la fin de l'an 206, s'allia avec quelques roitelets, et attaqua en

205 *Hiang-tsi* qui le battit. En 204, guerre entre les deux prétendants, le roi de *Han* toujours battu, rétablissant toujours ses affaires par la ruse. Au neuvième mois, nouvel accord entre les deux rivaux. *Hiang-tsi* licencia la majeure partie de son armée. Manquant à sa parole, *Liou-pang* fond sur lui avec la sienne. Au commencement de l'an 203, *Hiang-tsi* abandonné des siens, périt dans un combat. Il avait trente ans. Voyez plus bas (prose) le récit de sa mort, une des rares bonnes pages de la littérature chinoise. — Au deuxième mois, les roitelets restants, et les chefs de ses troupes, demandèrent tous que *Liou-pang* se fit empereur. Il monta sur le trône dans son camp, et donna à sa dynastie le nom de *Han*, son titre royal. Il fit aussitôt proclamer une amnistie générale ainsi conçue :

« Voici huit années que les soldats n'ont eu aucun repos. Le peuple lui aussi a cruellement souffert. Maintenant l'empire est restauré. L'empereur pardonne toutes les fautes, sauf les crimes de droit commun méritant la peine de mort. »

— Puis il adressa au peuple l'édit suivant :

« Que tous ceux qui sont encore réunis par bandes dans les bois et les marais, dont le nombre et les noms ne sont pas connus, retournent tous, chacun dans son district et son clan, à ses terres et à sa maison, sous peine d'être considéré et traité comme malfaiteur.

— Au cinquième mois, toutes les armées furent licenciées. Les officiers reçurent des titres de rente viagère sur les villes, les soldats furent libérés à vie des taxes et de la corvée.

*

Caractères.

• ⁷⁶ *Li-seu*, le politicien, disciple de *Sunn-k'ing*, ministre de *Ts'inn*, qui provoqua la destruction des anciens écrits, était un lettré distingué. Il remplaça l'ancienne écriture chinoise *ta-tchoan*, en usage depuis l'an 800 (page 24), par un tracé nouveau, l'écriture *siao-tchoan*, et dressa pour les scribes officiels un index de 3300 caractères. J'ai consacré à l'étude de l'écriture *siao-tchoan*, un ouvrage considérable, auquel je renvoie. — On écrivait encore alors, avec la plume à réservoir, sur planchettes de bois, procédé assez lent. Peu après l'édition du catalogue de *Li-seu*, *Tch'eng-miao* inventa un crayon de bois à pointe effilochée, qu'on trempa dans le vernis noir, pour écrire sur des pièces de soie. Tracées avec cet instrument nouveau, les lignes composant les caractères devinrent anguleuses et épaisses. Mais, plus rapide, cette écriture dite *li-tzeu*, devint l'écriture courante, les *siao-tchoan* restant l'écriture classique. — Peu après, le général *Mong-t'ien* inventa ou perfectionna le pinceau, l'encre et le papier. Avec ce matériel nouveau, l'écriture prit la forme dite *k'ai-tzeu*, encore usitée de nos jours. (Voir L. Wiegner. Caractères chinois, 4^e édition).

Poésie.

Au même *Li-seu* est attribuée la composition des textes rythmés, que le Premier Empereur fit graver, à son éloge, sur plusieurs montagnes, sur des falaises en vue de la mer. Voici la traduction de l'inscription de *Lang-ye*, gravée en 219 :

*Le territoire des anciens empereurs ne dépassait pas mille li..
Maîtres dans leurs fiefs, les feudataires rendaient ou ne
rendaient pas hommage..
Par ambition, dans le trouble, ils se combattaient et se ruinaient
sans trêve,
et gravaient néanmoins leur éloge sur le métalet sur la pierre.*

*Dans l'antiquité, sous les premiers empereurs, sous les trois
dynasties,
il n'y eut aucune uniformité dans l'enseignement, dans les lois et
les mesures..
Ils en appelaient aux Mânes, pour en imposer du peuple..
bien en vain, car même de leur vivant, ils n'étaient pas obéis.*

*L'empereur actuellement régnant, a unifié les pays entre les
quatre mers..
a réglé l'administration, si bien que tout est en ordre..
Ila fait honneur à ses ancêtres et a manifesté sa vertu..
Son nom célèbre est honoré par cette inscription.*

Cheu-ki 6.

*

Prose. Spécimens.

En 212 avant J.-C., dans un grand banquet donné aux savants de l'empire par le Premier Empereur, un Lettré jugea à propos de blâmer ses innovations, et de l'exhorter à revenir aux errements anciens. Aussitôt le conseiller *Li-seu* •₇₇ se leva et dit :

— Sous les trois dynasties, les empereurs gouvernaient comme les temps d'alors l'exigeaient. Maintenant les temps nouveaux exigent des institutions nouvelles. O empereur, vous avez fait de grandes choses, qui ne peuvent pas entrer dans le petit esprit des Lettrés. Pourquoi imiteriez-vous les trois dynasties ? Leur temps n'a-t-il pas été l'ère des luttes féodales et le règne des politiciens errants ?.. Maintenant l'empire unifié est en paix d'un bout à l'autre, les lois étant toutes dictées par la même bouche ne se contredisent pas, le peuple est à ses travaux, les officiers sont à leur charge. Seuls les Lettrés, faisant fi du présent, fouillent, dans le passé, afin

d'y trouver des thèmes à critiques et censures. Alors qu'il n'appartient qu'à vous seul, maître de l'empire, de distinguer le blanc du noir, de dire oui ou non, eux n'estimant que leur sentiment personnel, s'assemblent pour gloser et oser vous donner tort. En votre présence, ils vous méprisent intérieurement ; hors de votre présence, ils vous dénigrent ouvertement. Si l'un d'entre eux disait par hasard quelque bien de vous, les autres l'en reprendraient comme d'une adulation coupable. Ces gens-là se croient quelque chose, parce qu'ils pensent autrement que les autres hommes. Ils sont les auteurs de tout mauvais esprit parmi le peuple. Si vous n'avisez à temps, votre autorité sera insensiblement ébranlée par leur persistante opposition. Pour votre bien, réprimez les Lettrés !.

Je demande que, sauf ceux du royaume de *Ts'inn*, tous les documents historiques soient détruits. Je demande que quiconque possède un livre, nommément un exemplaire des Odes ou des Annales, soit tenu de le livrer à son préfet, qui le fera brûler. Qu'après trente jours révolu, quiconque aura encore un livre, soit marqué et condamné aux travaux forcés. Que quiconque aura fait usage d'un texte ancien, pour dénigrer le présent et louer le passé, soit mis à mort avec sa famille. Que tout fonctionnaire qui aura fermé les yeux sur ces actes, subisse la même peine que le délinquant. Que soient seuls exceptés de la destruction, les livres utiles à quelque chose, médecine, divination, agriculture. Qu'il soit défendu désormais aux Lettrés de donner des leçons d'administration. Que tout candidat à cette voie, reçoive sa formation d'un fonctionnaire officiel.

Le Premier Empereur donna à ce réquisitoire de Li-seu le placet impérial qui en fit une loi de l'empire. La loi fut exécutée. (*Cheu-ki* 87)

En 207 avant J.-C... Au général impérial

Pai-k'i, le général qui fit la fortune des *Ts'inn*, reçut, en récompense, la permission de se suicider. *Mong-t'ien*, le boulevard de leur empire, fut décapité pour sa peine. C'est là la manière ordinaire des *Ts'inn* ; cela les dispense des charges de la reconnaissance. Maintenant c'est vous qui êtes général en chef de *Ts'inn*. Vous avez déjà perdu bien des soldats, sans remporter grand avantage. Croyez-vous que l'eunuque *Tchao-kao* ne pensera pas à vous bientôt ?.. Quand il rendra compte à l'empereur, il lui faudra bien jeter la faute sur quelqu'un, pour se disculper lui-même. Un mot de lui, et vous

serez étendu sur le billot des exécutions, après avoir vu massacrer votre femme et vos enfants. Quant à donner des explications, n'y songez pas, car toutes les voies sont fermées. Vous ne pourrez pas davantage vous maintenir neutre, entre les *Ts'inn* et la ligue de leurs adversaires. Croyez-moi, faites cause commune avec nous. Marchez avec nous contre les *Ts'inn*. Un royaume pour vous, ne sera-ce pas mieux, que le supplice inévitable.

En 203 avant J.-C.

• ⁷⁸ *Hiang-tsi* s'était retiré à *Kai-hia*. Il n'avait plus que peu de soldats, et était à bout de vivres. *Liou-pang* l'attaqua en force. *Hiang-tsi* battu dut se retrancher. Les *Han* l'investirent sur plusieurs lignes de profondeur. Durant la nuit, *Hiang-tsi* entendit que, dans l'armée assiégeante, de tous côtés on chantait les chants de *Tch'ou* (son pays, stratagème). Très ému, il dit :

— Les *Han* auraient-ils déjà pris tout le pays de *Tch'ou*.. comment se fait-il que parmi eux les hommes de *Tch'ou* soient si nombreux ?..

S'étant ensuite mis à boire dans sa tente, il exhala sa douleur en chants plaintifs, tandis que les larmes ruisselaient de ses yeux. Tous les assistants pleuraient de même, n'osant pas se regarder en face. Enfin, au milieu de la nuit, *Hiang-tsi* monta sur son cheval de bataille, et, suivi de huit cents cavaliers, forçant les lignes ennemie, il s'échappa vers le Sud et courut vers le gué du *Hoai*. Arrivé à *Yinn-ling*, il perdit son chemin, et interrogea un paysan qui le trompa, en lui disant de prendre à gauche. Ayant donc pris à gauche, il s'engagea dans un vaste marais. *Koan-ying* général de la cavalerie *Han*, l'y découvrit, et lui donna la chassa. Quand *Hiang-tsi* arriva à *Tong-tch'eng*, il ne lui restait plus que vingt-huit cavaliers. Les *Han* qui le poursuivaient, étaient plusieurs milliers. *Hiang-tsi* adossa ses rêtres à la colline *Seu-hoei*, et les ayant rangés, il les harangua en ces termes :

— Voici huit ans que je fais la guerre. J'ai livré plus de soixante-dix batailles, sans jamais avoir été vaincu. J'ai été l'arbitre de l'empire. Si maintenant je suis tombé dans une pareille détresse, c'est que le Ciel m'a abandonné, ce n'est pas que j'aie mal combattu. Puisqu'il me faudra mourir aujourd'hui, je veux vendre chèrement ma vie, et vous donner un dernier échantillon de ma valeur...

Cela dit, il chargea en descendant la pente, tua un officier *Han* et nombre d'hommes, gagna le large et rallia ses cavaliers. Il n'en manquait que deux. Il fuit avec eux, jusqu'au bac de la rivière *Ou*. Le passeur lui dit :

— Quoique le pays à l'Est de la rivière soit petit, vous pourrez peut-être y refaire votre fortune ; il n'y a que mon bac, passons vite !..

Mais *Hiang-tsi* qui s'était ravi sé, lui dit :

— Moi *Tsi*, j'ai passé jadis cette rivière, avec huit mille hommes de la rive orientale, que j'ai conduits vers l'Ouest, et dont aucun ne revient aujourd'hui avec moi. Supposé que leurs pères et leurs frères veuillent de moi pour prince, moi je ne pourrai pas les regarder en face sans rougir... Puis *Hiang-tsi* dit au passeur :

— Je sais que tu deviendras quelque chose. Vois ce cheval. Je le monte depuis cinq ans. Il n'a pas son pareil. Je ne puis me résoudre à le tuer. Je te le donne...

Cela dit, lui et ses reîtres démontèrent, et engagèrent le combat avec les *Han* qui les avaient rejoints. *Hiang-tsi* avait déjà reçu plus de dix blessures, quand, apercevant *Lu ma-t'oung*, il lui cria :

— Toi tu as été des miens jadis !..

Lu ma-t'oung le montra à *Wang-i* en lui disant :

— Celui-ci est *Hiang-tsi*.

Comme *Wang-i* se préparait à l'attaquer, *Hiang-tsi* lui dit :

— J'ai ouï dire que le roi de *Han* a promis mille lingots et une terre de dix mille familles pour ma tête ; je te la donne et se coupant la gorge, il tomba. *Wang-i* le décapita. Quatre cavaliers *Han* s'emparèrent chacun d'un quartier de son corps. Quand les cinq hommes eurent réuni leurs morceaux, constatation faite, on leur partagea la prime promise. — *Cheu-ki* 7.

*

* *

HUITIÈME LEÇON

Ts'ien -*Han*, la Première dynastie *Han*. — L'usurpateur Wang -*mang*.
Restauration des *Han*. — 202 avant J.-C., à 25 après J.-C.

Sommaire des événements.

• ⁷⁹ Devenu *Kao-ti*, l'empereur *Kao*, *Liou-pang* resta aussi ignare, aussi grossier, que devant. L'histoire rapporte, *sit venia verbis*, que quand il rencontrait un Lettré, il s'arrêtait, lui demandait son bonnet, et urinait dedans, en signe de mépris. Dans une de ses courses, passant près du tombeau de Confucius, il le visita ; mais les Lettrés eux-mêmes conviennent, qu'il fit cette démarche par curiosité, non par dévotion. En tout cas il n'abrogea pas la loi qui proscrivait les livres, et spécialement les anthologies confucianistes. La loi resta existante. *Chou-sounn t'oung*, un lettré, de l'école de *Sunn-tzeu*, lui compila un rituel éclectique, pour les cérémonies officielles, et ce fut tout.

En 200, il faillit se faire prendre par les Huns. Puis il fit périr traîtreusement, l'un après l'autre, les officiers qui avaient fait sa fortune, *Han-sien*, *P'eng-ue*, et autres, devenus trop puissants dans leurs apanages. Il les remplaça par des membres de sa famille, roitelets et marquis. Quoique presque dépourvus d'autorité, et strictement surveillés, ces principicules feront bien des désordres et seront le point faible de la dynastie *Ts'ien-Han*. Le reste du rouage gouvernemental, resta pratiquement ce qu'il avait été sous les *Tcheou*, et restera tel jusqu'en 1912. — En 195, *Liou-pang* mourut d'une blessure, qu'il avait refusé de laisser soigner. Il n'avait que 52 ans. — Sa veuve, la sanguinaire impératrice *Lu*, gouverna d'abord comme tutrice de son fils l'empereur *Hoei* âgé de quatorze ans. C'est durant cette tutelle, en 191, que la loi de proscription des livres confucianistes, fut, non pas abrogée, mais escamotée, mise *ad acta* dans un lot de vieux édits.

Après de graves désordres causés par l'ambition et les intrigues de l'impératrice *Lu*, celle-ci étant morte et son parti ayant été exterminé, l'empereur *Wenn* monta sur le trône, et régna de 179 à 157. Ce fut un bon prince qui consolida la dynastie encore mal assise. Mais ignare comme l'avait été son père, il fut, durant plusieurs années, la dupe d'une série d'imposteurs de nuance taoïste. J'ai conté cette affaire au long, [HCO. L.35](#). Une autre tache souille la mémoire de l'empereur *Wenn*. Ce fut un sodomite notoire. Son mignon *Teng-t'oung* est premier sur la liste des Antinoüs chinois. L'empereur mourut en 157 âgé de 46 ans.

Son fils l'empereur *King* faillit être renversé en 154, par une révolte générale des princes du sang... Après avoir, par la plus hideuse, des lâchetés, sacrifié son ministre *Tch'ao-ts'ouo* pour apaiser les rebelles, l'empereur fut

sauvé par le brave général *Tcheoyu ya-fou*, qu'il disgracia indignement en 150. Il mourut en 141, âgé de 48 ans. Les historiens ont justement censuré son odieux caractère :

« L'empereur King, vil et borné, gouverna par la fourberie et la violence. Il fut mauvais époux, mauvais père, mauvais prince.

Monté sur le trône, en 140, à l'âge de seize ans, le fils de l'empereur King, l'empereur *Ou*, l'occupera durant 54 ans. Long règne, peut-être le plus instructif de l'histoire chinoise, pendant lequel des officiers habiles firent prospérer l'empire, tandis que, la cour fut, sans interruption, le •₈₀ théâtre des plus abjectes et des plus sanguinaires intrigues. Je renvoie à mon [HCO. L. 36](#), pour les folies religieuses que sa dévotion au Taoïsme fit commettre à l'empereur *Ou*, durant presque toute sa vie. Ses mœurs furent mauvaises. Jeune, il courut la prétentaine, avec une impudence rare en Chine. Son mignon *Tong-yen* (j'omets les autres) fut aussi un scandale public.

En 126 arriva un fait, qui eut pour la civilisation chinoise de grandes conséquences, à savoir l'ouverture, par le célèbre explorateur *Tchang-k'ien*, des relations entre la Chine et les peuples de l'Ouest. Avant l'an 330, l'empire persan de Darius avait franchi le Pamir, et le fond du bassin du Tarim (Yarkend, Kachgar) formait la satrapie persane des Casiens ou Saces. Mais aucun contact direct ne put se produire à cette époque entre Chinois et Persans, trente à quarante hordes turques s'ébattant dans les dunes et les plaines du Tarim. En 330, Alexandre conquiert la Bactriane. En 321, en Sogdiane, il rebâtit Kodjend fondée jadis par Cyrus. Après sa mort, la Bactriane et la Sogdiane furent aux Séleucides. Devenue royaume grec indépendant en 256, la Bactriane eut ses roitelets grecs, jusqu'en 141 où les Gètes la conquièrent. La Sogdiane était encore en 126 un petit royaume grec indépendant, capitale Ouriatioube.

Donc, parti de Chine en 126, *Tchang-k'ien* réussit à traverser le bassin du Tarim et à passer en Sogdiane. Il visita ensuite le royaume de Samarkand, puis les Gètes du Ferghana. Il situa les Daces, refoulés vers le nord-ouest par les Gètes ; les Alains, et autres peuples. Il déterminait les deux voies de pénétration de l'Inde, par Kaboul et par Kotan. Il déduisit enfin, de communications qui lui furent faites, qu'il devait exister un passage direct du Sud de la Chine dans l'Inde, par le Tibet actuel.

Ces données, accompagnées de nombreux renseignements ethnologiques et commerciaux, qui dénotent un observateur de premier ordre, furent une révélation pour les Chinois. L'empereur autorisa *Tchang-k'ien* à explorer la voie directe par le Tibet qu'il avait entrevue. Il n'y réussit pas, ayant été arrêté, par les hordes sauvages belliqueuses, qui habitaient alors ces parages ; mais il découvrit, à cette occasion, la route du *Yunn-nan* en Birmanie, par Bhamo. Il fit ainsi le *trou*, disent les historiens chinois. Des communications s'établirent aussitôt ; commerce, guerres, et le reste, suivirent. Dans ce va-et-vient, les idées passèrent aussi. Une tradition veut que des Buddhistes

vinrent de l'Inde en Chine dès ce temps-là. Le fait n'est pas prouvé, mais il n'est pas improbable.

Voici maintenant le sommaire des importants faits militaires arrivés sous ce règne. — En 135, expéditions contre les peuplades du Sud et du Sud-Ouest ; conquêtes et traités ouvrant la voie du Tibet. — En 133, expédition contre les Huns ; trois cent mille combattants, équipages non compris ; dépense énorme, résultat nul. — En 129, nouvelle expédition contre les Huns, résultat presque nul. — En 123, dans une expédition contre les Huns, le général chinois *Tchao-sinn*, enveloppé, se rend. Devenu conseiller du khan, il créera de grandes difficultés à ses compatriotes, et son précédent causera d'autres défections semblables. — En 119, grande expédition contre les Huns, avec un succès relatif, grâce à la cavalerie légère inventée par *Houo k'iu-ping*. Les Chinois coupent soixante-dix mille têtes ; mais, de leurs 140 mille cavaliers, 30 mille seulement revinrent. On tente de couvrir la frontière par des colonies militaires. Sept cent mille mendiants y sont déportés, pour défricher la terre. — En 111, conquête et annexion définitive de la •₈₁ ville et du pays de Canton. Ouverture de relations avec le Tonkin et l'Annam. — En 110, l'empereur en personne marche contre les Huns. Il revient, sans avoir reçu de réponse à son défi, sans avoir vu un ennemi. — En 108, expédition en Corée. Ce pays fut conquis pour un temps. — En 103, le général chinois *Tchao p'ouo-nou*, enveloppé par les Huns, se donne au khan. En 102-101, le général chinois *Li koang-li* conduit une armée, à travers le Tarim, jusqu'en Sogdiane, prend Ouratioube, détruit Och. — En l'an 100, l'ambassadeur chinois *Sou-ou* est réduit en servitude par le khan, parce que les gens de sa suite avaient comploté, durant leur séjour à sa cour. Relâché, il reviendra en Chine en l'an 81. Son histoire très simple, devint, dans la littérature chinoise, une légende très dramatique. — En 99, le général chinois *Li koang-li*, chargé par l'empereur de venger la capture de *Sou-ou*, est battu et échappe à grand-peine, ayant perdu tous ses équipages et près de la moitié de ses cavaliers. — Le général *Li-ling* est enveloppé et fait prisonnier par les Huns, après une héroïque résistance. Croyant à une défection, dans un de ces accès de rage barbare dont les gouvernants chinois sont coutumiers, l'empereur fait mettre à mort toute la famille de *Li-ling*, et condamne à la castration *Seu-ma ts'ien* qui l'avait patronné jadis. Par suite *Li-ling* se donne au khan, qui lui fait épouser une de ses filles. — En 90, pour les mêmes raisons, *Li koang-li* fait de même. — Ces hommes, et d'autres, formèrent les Huns, les civilisèrent aussi quelque peu, et les rendirent de plus en plus redoutables.

Le long règne de l'empereur *Ou* se termina par deux hideuses histoires que je vais raconter assez au long, parce qu'elles peignent bien la Chine des *Han*.

D'abord, en 92, la fameuse affaire des maléfices. Le fils et successeur désigné de l'empereur *Ou*, le prince *Kiu*, fils de l'impératrice *Wei*, était odieux à quelques officiers et eunuques du palais. Ces misérables tirèrent parti de la

superstition de l'empereur, pour le perdre. La capitale était pleine de magiciens et de sorcières. Ces dernières ayant obtenu l'accès du harem, trouvèrent là un terrain propice pour leur art néfaste. Instruments des passions et des intrigues de ces centaines de recluses dévorées par l'ambition et la jalousie, elles ensorcelaient et envoûtaient pour leur compte, au moyen de figurines en bois ou en papier, de charmes et d'incantations. L'empereur savait ces choses, mais ne s'en inquiétait pas.

Cependant un jour qu'il dormait sa méridienne accoutumée, il rêva que quantité d'hommes de bois, armée de bâtons, l'entouraient et cherchaient à le frapper. Il s'éveilla de frayeur, et tomba malade. Indigestion suivie de gastrite, probablement. Ce cauchemar eut des suites terribles.

Un des pires ennemis du prince héritier, un certain *Kiang-tch'oung*, persuada à l'empereur que sa maladie provenait d'un sort jeté sur lui, et qu'une enquête rigoureuse était urgente. L'empereur lui donna tout pouvoir pour la conduire lui-même. C'est ce que *Kiang-tch'oung* désirait. Il se servit d'une sorcière stylée par lui. L'enquête commença par les fa milles nobles de la capitale, que *Kiang-tch'oung* haïssait. La sorcière faisait creuser le sol de leurs maisons, pour y chercher des charmes cachés. Pour peu qu'on trouvât quelque chose de suspect, tous les habitants de la maison étaient arrêtés, et torturés avec des tenailles rougies au feu, jusqu'à ce qu'ils avouassent et compromissent d'autres familles, lesquelles étaient aussitôt traitées de même, et ainsi •₈₂ de suite. Bientôt le nombre des exécutés pour prétendus maléfices, se monta à plusieurs dizaines de milliers, dit l'histoire.

De plus en plus malade, l'empereur crut tous les rapports de *Kiang-tch'oung*. Alors celui-ci lui fit savoir que la capitale était purgée, mais que des émanations de maléfice s'élevaient du palais impérial. L'empereur lui permit d'y entrer et d'y opérer à discrétion. L'eunuque *Sou-wenn* le mit au courant de toutes les intrigues de l'intérieur. On creusa d'abord le sol autour du trône, puis dans le harem, enfin dans les appartements de l'impératrice *Wei* et de son fils le prince héritier *Kiu*. Alors *Kiang-tch'oung* répandit le bruit que, dans la chambre du prince héritier, on avait déterré quantité de figurines en bois, et de charmes écrits sur tissu de soie.

L'empereur était à *Kan-ts'uan*. Outré de colère et éperdu de frayeur, le prince tua *Kiang-tch'oung* de sa propre main. L'eunuque *Sou-wenn* courut avertir l'empereur que le prince s'était révolté pour lui ravir son trône. L'empereur trompé envoya à la garnison de la capitale l'ordre d'étouffer la rébellion par les armes. Le prince réussit à s'enfuir. Tous ses familiers, amis et partisans, furent coupés en deux par le milieu du corps, et leurs familles furent exterminées. Sa mère, l'impératrice *Wei*, dut se suicider. Ses deux enfants furent mis à mort. Lui-même, traqué dans sa fuite, se pendit de désespoir.

Cette catastrophe fit nombre de mécontents. Les murmures ne purent être étouffés, les protestations devinrent violentes. La gastrite de l'empereur étant guérie, le bon sens lui revint aussi en partie. Convaincu enfin qu'il avait été

indignement circonvenu, il pleura son fils, fit exterminer la famille de *Kiang-tch'oung* et brûler vif l'eunuque *Sou-wenn*. En l'an 89, recevant les hauts fonctionnaires en audience solennelle, l'empereur fit sa confession publique en ces termes : J'ai affligé le peuple par mes folies et mes cruautés. Je me repens du passé, sans pouvoir le réparer. Veillez du moins à ce que désormais le peuple n'ait plus rien à souffrir... Alors, dit le Grand Majordome, supprimez toutes les charges des magiciens et des occultistes, et renvoyez ces gens-là d'où ils sont venus, car ils n'ont jamais tenu aucune de leurs promesses, et ce sont leurs intrigues qui ont causé tous les malheurs que vous déplorez... Qu'ainsi soit fait ! dit l'empereur.

Ainsi finit le Taoïsme de L'empereur Ou. Sans doute, ce ne furent pas les Taoïstes, en tant que Taoïstes, qui commirent les atrocités que j'ai dites plus haut. Ce furent des intrigants politiques, race qui entoura toujours le trône impérial de Chine. Mais on voit comme le Taoïsme pouvait servir des intrigants, et l'on comprend pourquoi le gouvernement le considérera désormais, le plus souvent, avec défiance.

Il paraît que l'empereur *Ou* gémit jusqu'à sa mort :

— Tout ce qu'on m'a fait croire, était faux. Il n'y a pas de Génies !
Il n'y a pas de drogue d'immortalité !

Pauvre homme !

Ensuite, le dernier acte. Brutal et cruel durant sa vie, l'empereur *Ou* resta tel jusqu'à la fin. En l'an 88, il avait 70 années d'âge, et 53 de règne. Il s'agissait de nommer son successeur, le prince impérial venant de périr : Or la dame *Keou-i* avait donné à l'empereur *F'ou-ling*, enfant très bien fait et très intelligent, alors âgé de 7 ans. L'empereur qui l'aimait beaucoup, résolut d'en faire son successeur. L'enfant était jeune ; sa mère aussi. L'empereur résolut en lui-même de confier la régence à des ministres, et non à la mère du petit prince. Quelques jours plus tard, il reprit brusquement, en public, la dame *Keou-i*. •₈₃ Celle-ci retira aussitôt ses broches et ses pendants d'oreilles, et se prosterna.

— Qu'on l'emmène, dit l'empereur ; en prison !..

Comme on l'entraînait, la dame jeta à l'empereur un regard suppliant...

— Va-t-en vite ! cria celui-ci. Désormais tu ne peux plus vivre ! Je te permets de te suicider...

La malheureuse obéit à l'instant. — Lors du conseil privé suivant, l'empereur demanda à ses intimes :

— Que dit-on de moi, dans le public ?...

— On trouve étrange, répondirent les conseillers, que, ayant fait prince impérial le fils de la dame *Keou-i*, vous ayez supprimé sa mère...

— Le motif qui m'a fait agir ainsi, dit l'empereur, n'est pas de ceux que les petits esprits peuvent comprendre. Tous les troubles de l'État, dans les temps passés, ont commencé sous un empereur faible, dominé par une forte régente. Quand une femme a goûté du pouvoir, elle devient altière, méchante et opiniâtre ; personne n'en vient plus à bout. Avez-vous oublié l'impératrice *Lu* ? C'est pour éviter qu'il n'y en eût une seconde, que j'ai supprimé la mère du prince impérial.

En 87, au deuxième mois, l'empereur se sentant plus malade, nomma trois régents tuteurs. Le lendemain il mourut, âgé de 71 ans, après 54 années de règne. Le prince *Fou-ling* monta sur le trône, et devint l'empereur *Tchao*.

L'empereur *Tchao* mourut, en l'an 74, à l'âge de 22 ans, après un règne de treize années, plein de menues intrigues, vide d'événements. Il ne laissait pas d'en faire. Le régent *Houo-koang* mit sur le trône le prince *Liou-heue*, qu'il fut obligé de détrôner un mois après, à cause de ses mauvaises mœurs. Il mit à sa place un petit-fils, vrai ou supposé du prince impérial *Kiu*, dont j'ai raconté la triste fin, lequel devint l'empereur *Suan*. Ce règne, 73 à 49, fut rempli par d'ignobles intrigues domestiques et d'infructueuses négociations avec les Huns. Son fils, l'empereur *Yuan*, un lettré imbécile, 48 à 33, se laissa gouverner par les eunuques du palais. Le règne de l'empereur *Tch'eng* qui lui succéda, 32 à 7, se résume en deux mots, immoralité et imprévoyance. — L'empereur *Nai*, 6 à 1 avant J.-C., qui monta sur le trône à l'âge de 19 ans, fut un sodomite éhonté. Les scandales donnés par son mignon *Tong-hien*, sont à peu près tout ce qu'on peut raconter de son règne.

Après sa mort, un enfant de 9 ans fut mis sur le trône par l'impératrice douairière *Wang*. Ce fut l'empereur *P'ing*, 1 avant à 5 après J.-C. Pratiquement ce fut le neveu de l'impératrice douairière, *Wang-mang*, Grand Maréchal et Grand Tuteur, qui gouverna. Après avoir préparé son usurpation, il empoisonna l'empereur *P'ing*, dut manœuvrer encore pendant quelques années, supprima enfin la dynastie *Han* et s'assit sur le trône en l'an 9 après J.-C. Il l'occupa de 9 à 23 après J.-C. L'histoire ne l'ayant pas reconnu comme empereur, il est appelé *Mang de Sinn*, ou *Wang-mang*. Il aima, dit l'histoire, les utopies et les antiquailles, ce qui lui gagna certains Lettrés amateurs de fossiles ; d'autres au contraire moururent plutôt que de le servir, le tenant pour usurpateur. Il eut la manie des innovations ineptes et irritantes, et fit vraiment tout ce qu'il put pour s'aliéner tout le monde.

Ce qui devait arriver arriva. En l'an 18, à l'Est, à la voix du chef révolutionnaire *Fan-tch'oung*, insurrection des *Sourcils rouges*, qui battent les généraux de *Wang-mang* envoyés contre eux. Aussitôt soulèvement général. Dans la Chine centrale, un descendant de l'empereur *King*, *Liou-siou*, âgé de 28 ans, lève les *Colonnes du ciel*. Puis vinrent les *Chevaux de bronze*, les *Bœufs bruns*, etc. Et voici que recommence, comme en 209 avant J.-C., cette sanglante partie dont le trône impérial est l'enjeu ; •₈₄ partie jouée par tous contre *Wang-mang*, et par chacun contre les autres. Les insurgés enlèvent les

arsenaux provinciaux, et s'arment aux frais du gouvernement. *Wang-mang* réunit toutes ses troupes, 420 mille hommes, qui allèrent sottement faire le siège d'une bicoque. Une attaque vigoureuse de *Liou-Siou* à la tête de quelques milliers d'hommes seulement, changea en cohue de fuyards cette grande armée. Alors, à l'ordinaire, les places fortes et les milices locales se donnèrent toutes aux insurgés. Ceux-ci investirent la capitale *Tch'ang-nan*, en ravagèrent les alentours, envahirent les faubourgs, mirent le feu au palais. *Wang-mang* fut forcé et tué dans une tour, son dernier refuge. Son corps fut mis en pièces. Sa tête suspendue sur la place du marché, fut abattue par le peuple à coups de pierres. Scènes chinoises jouées et rejouées à toutes les époques.

Les *Sinn* étant renversés, restait à restaurer les *Han*. Ce fut une longue et laborieuse affaire. Enfin, comme jadis *Liou-pang*, cette fois *Liou-siou* l'emporta, à force de politique, plutôt que par les armes. En 25 après J.-C., il se laissa mettre sur le trône par ses officiers ... douce violence... et devint l'empereur *Koang-ou* des *Heou-Han*, Seconde dynastie *Han*. Il ne vint à bout des *Sourcils rouges* qu'en l'an 27. Puis la pacification de l'empire épuisé s'acheva petit à petit.

*

Religion et doctrines.

Le théisme national chinois survécut, sous les *Ts'ien-Han*, aux innovations taoïstes des empereurs *Wenn* et *Ou*. J'ai exposé ces choses très au long, [HCO. L 35](#), [HCO.L36](#), [HCO.L37](#); inutile d'en reparler ici. — En fait de doctrines nées à cette époque, la seule à noter, est le Confucisme bâtard de *Tong tchoung-chou*, que j'ai exposé aussi, [HCO. L 40](#). Un compromis entre *Mong-tzeu* et *Sunn-tzeu*, lequel, n'étant pas viable, ne dura pas. (*Cheu-ki* 28, *Ts'ien-an-chou* 25).

Livres canoniques.

Je renvoie cette importante question à la Leçon suivante, car, reconstitués sous les *Ts'ien-Han*, ces livres ne devinrent abordables que sous les *Heou-Han*.

Astronomie, calcul des temps, mathématiques. — Le premier texte relatif au calcul du calendrier qui soit parvenu jusqu'à nous, se trouve dans le chapitre *Yao-tien*, en tête du *Chou-king*. A propos de ce texte, *Seu-ma ts'ien* affirme que le calendrier se calculait dès le temps de *Hoang-ti*, et que *Yao*, en 2145, fit rectifier des erreurs qui s'y étaient introduites.

Puis vient le *Hia siao-tcheng*, petit calendrier de la première dynastie, considéré comme authentique. Il peut remonter à l'an 1989 avant J. -C.

La troisième dynastie nous a légué deux traités de mathématiques, à savoir : le *Tcheou-pi suan-king*, dans lequel le triangle rectangle est employé à

l'estimation de la hauteur des astres... et le *Kiou-tchang suan-chou*, une méthode de calcul. Pour ces deux importants ouvrages, voyez l'Index bibliographique.

Vient ensuite le chapitre *ki*, calendrier des *Ts'inn*, daté 248 avant J.-C., dans le *Lu-cheu tch'ounn-ts'iou*.

• ⁸⁵ Le Catalogue bibliographique des *Han*, *I-wenn-tcheu*, cite plusieurs ouvrages considérables, sur le calcul des temps, sur le cycle de Jupiter, tous perdus depuis.

Retenons qu'il existait deux systèmes différents, attribués, l'un à *Hoang-ti*, l'autre à *Tchoan-hu*.

Avant l'an 104, dans son *Cheu-ki* chapitres 26 et 27, *Seu-ma ts'ien* nous fait connaître le calendrier de la deuxième dynastie *Yinn* qui servait encore aux astrologues, la série des mansions de Jupiter, les principes de l'astrologie officielle ; etc. — M. Ed. Chavannes a établi l'identité du calendrier des *Yinn*, avec celui de Méton (432 avant J.-C.), complété par Callippe (330 avant J.-C.). Période *pou* de 76 années, 940 lunaisons, 27759 jours. Le jour divisé en 32 parties. L'année solaire, 365 jours, plus un quart de jour. Un jour complet, en plus, tous les quatre ans ; d'où le nom du système, *seu-fenn fa*, système des quatre quarts. (Mémoires historiques, tome 3, appendice 3.)

Au célèbre calendrier *T'ai-tch'ou-li* de l'an 104 avant J.-C., collaborèrent *Lao-hia houn*, *T'ang-tou* le maître de *Seu-ma t'an*, et autres. L'œuvre fut achevée par *Teng-p'ing*. Insérée dans les *Ts'ien-Han-chou* chapitre 21. Le jour est partagé en 81 parties égales. La 81^e partie du jour, sert d'unité, pour faire concorder entre elles les années solaire et lunaire.

Lao-hia houn (104) avait dessiné la coupole céleste des *Han*, tournant, sur le plateau terrestre. En 78 avant J.-C., *Sien-u Wang-jenn* établit les mesures de cette machine astronomique. En 59 avant J.-C., *Keng cheou-tch'ang* la fonda en bronze. Elle fut censée donner les positions et les mouvements des astres le *T'ai-tch'ou-li*, système de *Tchoan-hu*.

En 78 avant J.-C., le Grand Annaliste et Astrologue *Tchang cheou-wang* fit un suprême effort, pour obtenir que le calendrier de la deuxième dynastie *Yinn*, toujours suivi par les astrologues, fût conservé comme calendrier officiel. C'était, disait-il, le calendrier donné par le Souverain d'en haut à l'empereur *Hoang-ti*.

Tout au commencement de l'ère chrétienne, *Liou-hinn* continuateur de son père *Liou-hiang*, rédigea le *San-t'oung-li*, inséré dans les *Ts'ien-Han-chou* chapitre 21. Le mathématicien *Yinn-hien* l'aida. — Ignorant la précession des équinoxes, il partit de ce principe erroné, que les points solsticiaux nommés dans les textes antiques, étaient immuables. Imitant *Tseou-yen*, il construisit, à l'instar des *kalpa* indiens, d'immenses séries, destinées à concilier approximativement, l'année tropique avec l'année stellaire. Il fixa la grande période à 23.639.040 ans. Avènement de la dynastie *Chang-Yinn*, en l'an

141.480 ; de la dynastie *Tcheou*, en l'an 142. 109 ; etc. C'est lui aussi qui déterminait, pour chaque souverain antique, par la vertu de quel élément il avait régné. La chronologie dite conventionnelle, s'appuie presque entièrement sur les calculs périodiques fantaisistes de *Liou-hinn*. Voyez TH.

Mathématiques. — J'ai cité le *Tcheou-pi suan-king* et le *Kiou-tchang suan-chou*. — Ajoutez les chapitres suivants du *Cheu-ki* : 25 la gamme ; 30 poids et mesures ; 26 calcul des temps. — Et le chapitre 21 des *Ts'ien-Han-chou*, gamme des tons, poids et mesures, gnomon et clepsydre, calcul des temps... toujours dans l'hypothèse fautive que les points solsticiaux sont immobiles, et avec le but de faire concorder par force les faits historiques avec les équinoxes de Yao en 2145 avant J.-C.

Divination.

• ⁸⁶ La divination officielle par l'écaille de tortue et l'achillée, fut dûment cultivée sous les *Ts'ien-Han*. Leur Catalogue bibliographique contient les titres de 39 ouvrages de divination perdus. — Il nous reste les chapitres 127 et 128 du *Cheu-ki* de *Seu-ma ts'ien*, complétés peu après sa mort par *Tch'ou-chao-sounn*, plus que suffisants hélas, pour nous montrer avec quelle crédulité les hommes de ce temps-là ajoutaient foi à ces consultations semi-scientifiques semi-superstitieuses. Voyez la fiche bibliographique *koei-tch'ai*.

Le chapitre 26 des *Ts'ien-Han-chou*, reprenant et continuant le chapitre 27 du *Cheu-ki*, est un vaste traité d'astrologie officielle, d'interprétation des pronostics, de conjecture, etc... œuvre de *Liou-hiang* et de son fils *Liou-hinn*. Eclipses, météores, phénomènes animaux et végétaux, filles à moustaches, poulets à deux têtes, chevaux cornus, tout y passe. Les palabres des Sages du temps sont citées. Ces événements sont rattachés à des signes vieux de plusieurs années. Etc.

Le *T'ai-huan-king* de *Yang-hioug* mort en 18 après J.-C., est un inepte petit traité de divination par les diagrammes (*I-king*).

*

Histoire et géographie.

Vers 99 avant J.-C., fut achevé le *Cheu-ki*, l'important ouvrage de *Seu-ma ts'ien*, fondement de toute l'histoire de Chine. Les histoires dynastiques ont toutes suivi la division assez incommode inventée par cet auteur, en règnes, biographies, mémoires. Le *Cheu-ki* suit la chronologie traditionnelle, celle que nous appelons maintenant chronologie du *Tchou-chou ki-nien*, et le calendrier de la deuxième dynastie *Yinn*.

Géographie. — Le plus ancien traité de géographie chinoise, est le chapitre *U-koung* du *Chou-king*, anno 2059 avant J.-C. Il est développé dans le chapitre 29 des *Ts'ien-Han-chou*. Il a été étudié, de siècle en siècle, jusqu'à nos jours.

Le *Tsouo-tchoan* est une mine d'informations topographiques sur la Chine des *Tcheou*.

J'ai déjà parlé du vieux *Chan-hai-king*, que les Taoïstes ont malheureusement transformé en un recueil de féeries.

J'ai dit aussi que, après 122 avant J.-C., *Tchang-k'ien* fit connaître aux Chinois les peuples du Tarim, et du versant occidental du Pamir, jusque vers la mer Caspienne. Il devina aussi les communications possibles de la Chine avec l'Inde, au Sud-Ouest, par la Birmanie ou par le Tibet.

En 25 avant J.-C., *Tou-k'inn* décrit en détail l'itinéraire de la Chine à Kaboul, par le Tarim et la vallée de l'Indus.

Le chapitre 28 des *Ts'ien-Han-chou*, est une bonne géographie, détaillée et complète, de l'empire des *Ts'ien-Han*.

*

Gouvernement. Administration. Code. — Les documents sur le gouvernement et l'administration de la dynastie, se trouvent dans le chapitre 21 des *Ts'ien-Han-chou*, un résumé magistral. Le gouvernement doit avoir soin que le peuple soit instruit et dirigé, de telle manière qu'il se suffise, et produise encore pour l'État. Ce traité contient d'importantes harangues, de *Tch'ao-ts'ouo* et autres. Il ressort de l'ensemble, que le peuple imprévoyant et gaspilleur, •₈₇ souffrait de la faim dès que l'année n'était pas bonne, vendait femme et enfants et recourait à l'anthropophagie dès que la disette durait tant soit peu. Le même chapitre contient de précieux renseignements sur les monnaies, sur certaines valeurs à cours forcé, etc.

Il n'y eut jamais de *droit* en Chine. Le Code énonce les cas qu'il a plu au prince de punir d'un supplice, indique la nature du supplice et la dose. Dans les prétoires Chinois, le rôle des juges consiste uniquement à déterminer à quel paragraphe du Code répond le cas du délinquant. Cette détermination faite, le Code est appliqué automatiquement.

Les supplices étaient renforcés dans les temps de trouble, quelque peu adoucis durant les périodes paisibles. Au commencement de la dynastie, le ministre *Siao-heue* adopta le Code des *Ts'inn*, tel que les légistes l'avaient fait. Nous savons qu'il n'était pas tendre. *Chou-sounn t'oung* l'arrangea quelque peu. En 178, l'empereur *Wenn* y introduisit des adoucissements, supprima l'extermination de la famille des grands coupables... en 167 le même supprima les mutilations, la castration seule exceptée. Cela ne dura pas. Sous l'empereur *Ou*, vers 119, *Tchang-yang* et *Tchao-u* refirent le Code plus sévère. D'ailleurs, qu'il fût doux ou sévère, peu importait, car les fonctionnaires féroces, rubrique spéciale dans l'histoire, faisaient en tout temps comme ils voulaient. On en décapitait un, de temps en temps, pour abus de pouvoirs ; mais cela n'empêcha pas les procédés des *Ts'ien-Han* d'être atrocement barbares. En 92, le célèbre procès des maléfices, coûta la vie à plusieurs myriades d'innocents. On n'extermina plus seulement la famille,

mais le clan entier du condamné. Ainsi fut fait, en l'an 80, pour le clan du Régent *Chang-koan kie* ; en 67, pour le clan du Grand Maréchal *Houo-koang* ; etc.

Ennuyé de ce que sa prison était encombrée par quatre cents détenus, en 119, le gouverneur *I-tsoung* les fit tous massacrer, sans autre forme de procès. L'exploit fut renouvelé, en 58, par *Yen yen-nien*. D'autres officiers chassaient le brigand, comme on chasse le renard, par manière de sport.

Rien de plus navrant aussi, que le sort des nombreux petits roitelets du sang de *Liou-pang*, sans cesse soupçonnés et espionnés, accusés de lèse-majesté et contraints à se suicider à la moindre maladresse de leur part, leur famille étant dégradée au rang du peuple ou simplement massacrée. (Voyez *Ts'ien-Han-chou* chapitre 23.)

*

Art militaire.

Aucun ouvrage théorique, mais des changements pratiques importants, motivés par la nature des guerres des *Ts'ien-Han*. Ils eurent à lutter continuellement contre les Huns, la plus mobile de toutes les cavaleries. Ils firent des expéditions très lointaines, jusque dans le pays où est maintenant Tachkend. De là :

1° disparition du char de guerre, l'antique spécialité chinoise, et de la tactique basée sur l'emploi de ces chars...

2° création de la cavalerie, que l'antiquité ne connut pas ; cavalerie d'abord lourde, puis de plus en plus légère. Le créateur fut *Houo k'iu-ping*, mort en 117 avant J.-C...

3° l'épuration intermittente de l'empire, par l'organisation de corps d'infanterie lourde, toute la canaille sans aveu, qu'on envoyait dans le Tarim et au delà, surtout en vue de s'en défaire. Quand ils périssaient tous, c'était un •₈₈ soulagement pour l'empereur. Quand ils réussissaient, on s'arrangeait de manière à ce qu'ils ne revinssent pas, les établissant comme colons dans les Marches lointaines, ou les faisant massacrer par petits paquets dans d'obscures entre prises.

Quant aux généraux, en fait d'art, on ne leur demandait que deux choses : la poigne nécessaire pour tenir de pareils soldats ; et un esprit fécond en stratagèmes, cette chose si chinoise, depuis l'origine jusqu'à nos jours.

Bibliographie.

En 6 avant J.-C., parut le fameux Catalogue bibliographique appelé *Han I-wenn-tcheu*, œuvre de *Liou-hiang* et de *Liou-hinn*. Fondement de la bibliographie chinoise. Il fait mention de 590 ouvrages, presque tous perdus depuis. Inséré dans les *Ts'ien-Han-chou* chapitre 30.

Linguistique.

Un petit traité, *Fang-yen*, sur les dialectes chinois du temps, par *Yang-hioug*, vers 14 avant J.-C. .

Médecine.

Aucun progrès sous les Han. Un seul artiste connu, *Tch'ounn-u i*, médecin de la cour en 180 avant J.-C. Sa biographie nous apprend que c'était un diagnosticien, qui suivait en tout les principes de *Pien-ts'iao*, vaticinant après avoir tâté le pouls du malade. Aucune trace de traitement raisonné.

En 71 avant J.-C., un *Tch'ounn-u yen*, probablement un descendant du précédent, médecin du harem, empoisonna l'impératrice *Hu* avec de l'aconit, pour le compte de l'ambitieuse Maréchale, la femme de *Houo-koang*.

La médecine continua, sous les *Ts'ien-Han*, à être considérée comme une science sœur de la divination. Le devin découvrait, par l'écaille de tortue et les brins d'achillée, la cause des désordres du macrocosme. Le médecin devait découvrir, par le pouls uniquement, la cause des désordres du microcosme humain. Pas de thérapeutique. Un diagnostic, puis la révulsion violente jugée apte. Comme on secoue une montre arrêtée, pour la remettre en mouvement.

Musique. — Elle fut très cultivée sous les *Ts'ien-Han*, particulièrement sous l'empereur *Ou* (113-110), qui aimait surtout les chœurs d'enfants. Les deux musiciens de la dynastie furent, un *Tseou-tzeu* dont le nom seul a été conservé, et *Li yen-nien* un mignon de l'empereur *Ou*. D'ailleurs aucune innovation. La théorie aussi ne varia pas. La musique resta

« l'art par lequel les Sages propitient le Ciel et la terre, se mettent en relations avec les Mânes, pacifient les peuple, obtiennent que la nature suive son cours. »

Voyez *Ts'ien-Han-chou* chapitre 22.

Poésie.

Il reste peu de poésies des *Ts'ien-Han*, assez pourtant pour nous permettre de juger le progrès sur la poésie antique. J'ai dit que cette poésie antique consistait exclusivement en strophes de vers de quatre syllabes. Puis vinrent les Elégies de *Tch'ou*, moitié déclamation moitié rythme, avec un soupir-césure.

Le vers de sept syllabes sortit de ces élégies. Il nous reste une singulière pièce de l'an 108, dans ce mètre, *pai-leang-cheu*, composée lors d'une fête de la cour, l'empereur ayant fait un premier vers, auquel, par ordre hiérarchique,

- ₈₉ chaque ministre et officier dut ajouter le sien. Née de cette manière, la pièce n'a aucune valeur comme idée, naturellement.

Le plus joli des mètres chinois, le gai vers de cinq syllabes, pimpant et sautillant, fut inventé dit-on par un certain *Mei-tch'eng*, mort en 140 avant J.-C. Il ne fut pas très cultivé sous les *Ts'ien-Han*.

Voici quelques spécimens, par ordre chronologique :

— Chant de mort du roitelet *Liou-you*, fils de *Liou-pang*, que l'impératrice *Lu* fit mourir de faim en 181, parce qu'il dédaignait une de ses parentes qu'elle lui avait imposée pour femme. Genre élégiaque

*Les Lu sont au pouvoir, les Liou (Han) déclinent.
On m'a imposé de force une femme de cette famille.
J'abuse d'une autre que je préfère, celle-ci m'a accusé de crime.
On m'a jugé coupable et indigne d'être roitelet.*

*Ce n'est pas le pouvoir que je regrette, le Ciel le sait.
Mais je ne trouve dans ma conduite rien de répréhensible,
et cependant il me faut mourir de faim, puis je ne serai pas
pleuré.
Les Lu m'ont traité indignement. Je confie ma vengeance au Ciel.*

— Hymne aux êtres transcendants, 113-110.

*Nous avons choisi le temps et le jour, dans l'espoir respectueux
d'une entrevue.
Nous brûlons de la graisse mêlée d'armoise, pour inviter dans les
quatre régions.
Que les neuf espaces célestes s'ouvrent, que les êtres
transcendants se montrent,
qu'ils fassent descendre de grands bienfaits, et une abondante
bénédiction.*

*Les chars des êtres transcendants roulent sur les nuées noires.
Ils sont attelés de dragons volants, et ornés de pennons en
plumes.
Leur descente est rapide, comme le vent, comme un cheval
lancé.
À gauche le dragon vert, à droite le tigre blanc les escortent.*

*La venue des êtres transcendants est soudaine et mystérieuse.
Le pluie a purifié l'air devant eux, et ils arrivent comme en
volant.
Quand ils sont arrivés, on les salue, sans les voir ; et les cœurs
s'émouvent, comme s'ils les voyaient.*

Quand ils se sont assis, la musique résonne ; on les égaye, on les contente jusqu'à l'aube.

La victime offerte est jeune et tendre, les mets sont copieux et sentent bon.

Il y a une amphore de vin à la cannelle, pour réjouir les Génies venus des huit régions.

Satisfaits, les êtres transcendants bénissent les assistants aux costumes variés, et admirent les riches décorations du temple.

— •₉₀ Marche militaire. On sait ce qu'étaient les soldats des *Han*. Des déportés qu'on envoyait se faire tuer ailleurs, avec quelque profit pour l'empire. Le texte de leurs marches est typique...

*Que nous soyons tués au Sud, au siège d'une place,
ou alors que nous courons dans les steppes du Nord,
en tout cas nous ne serons pas ensevelis,
mais les corbeaux mangeront nos cadavres.*

*Les fleuves sont profonds, les marais pleins de roseaux,
les combats et les périls sont incessant.
De jour et de nuit, le cavalier peut trouver la mort,
puis son chevalerie, en hennissant plaintivement.*

*Pour nous, pas de Nord, pas de Midi.
Nous ne bâtissons pas, nous ne semons pas davantage.
Notre sort c'est d'être des soldats dévoués.
Sortis un matin, le soir nous ne rentrerons pas.*

— L'empereur *Ou* espérait monter un jour vivant au ciel, comme jadis le légendaire *Hoang-ti*, sur un char traîné par six dragons. L'hymne que voici, se chantait en son nom, pour inviter cet attelage.

*Majestueux, depuis l'antiquité, le soleil se lève et se couche ;
le temps fuit, sans que les hommes aient pouvoir sur lui ;
les quatre saisons se prêtent à eux, mais ne leur appartiennent
pas ;
les années s'écoulent comme l'eau ; il me faut voir que tout
passe.*

*Ce que je désire, moi, c'est l'immortalité.
L'hymne aux six dragons réjouit mon cœur.
Pourquoi tardent-ils ? Pourquoi ne descendent-ils pas encore ?
Je les attends. Qu'ils viennent !*

Chant de mort du roitelet *Liou-su*, avant son suicide, en 74 avant J.-C. Il avait mauvaise réputation. On le soupçonna de maléfices. Il se suicida, pour éviter d'être livré à la populace du marché, d'après l'usage du temps.

*Comme tout le monde, j'aurais voulu vivre toujours,
quoique la vie ne m'ait donné nipaix ni jouissance.
Et maintenant, avant le terme, voici que le coursier rapide (la
mort)
va m'emporter sous terre, dans les sombres profondeurs.*

*Pourquoi tenir à la vie et s'affliger de la mort ?
Le vrai plaisir n'est-il pas la succession de ces entrées et
sorties ?
J'ai reçu ma citation pour la cité infernale,
là où il faut aller en personne... Aussi je pars !*

Prose.

• ₉₁ La prose chinoise atteignit son apogée à cette époque, entre 100 avant et 100 après J.-C. Elle déclina depuis lors. En particulier, le genre harangue, fut très cultivé sous les *Ts'ien-Han*. J'en citerai un certain nombre de spécimens. Cela me dispensera d'en reparler dans les Leçons suivantes, car les harangueurs de tous les temps, jusqu'à nos jours, imitèrent les harangues des *Ts'ien-Han*, sans rien ajouter à la perfection du genre.

Voici les noms des principaux prosateurs *Ts'ien-Han*, par ordre chronologique.

Tout au commencement de la dynastie, entre 200 et 170, *Lou-kia*, diplomate, style concis et ferme, auteur des *Sinn-u*...

Kia-i., sermonneur sans nerf, auteur des *Sinn-chou*...

Kia-chan, verbiage surabondant.

Vers 170, nombreuses harangues de *Tch'ao-ts'ouo*, politicien, prolix, diffus.

En 140, discours tenus par *Tong tchoung-chou* à l'empereur *Ou*, fades, filandreux ; réunis sous le titre *Tch'ounn-ts'iou fan-lou* ; [HCO. L. 40](#).

Vers 138, nombreuses compositions de *Seu-ma siang-jou*. Idées communes, beau style cadencé. Il excella dans le dithyrambe échevelé...

A la même époque, *Tong-fang chouo*, beau style, mais vide.

Vers 130, dans le *Hoai-nan-tzeu* publié sous le nom de *Liou-nan* roitelet de *Hoai-nan*, des pages taoïstes d'une envolée superbe ; [HCO. L. 39](#).

En 124, *Ou-k'iou cheou-wang*, radoteur à l'antique.

Seu-ma t'an mort en 110, profond penseur, beau style cadencé... Le *Cheu-ki* de son fils *Seu-ma ts'ien*, arrêté en 99, est très inégal, parce que

inachevé. Certaines pièces sont finies ; style dur, obscur par suite de sa concision. D'autres pièces sont plus ou moins à l'état de fiches non rédigées.

Je tiens pour apocryphes, tous les récits relatifs à l'affaire de Sou-ou, vers l'an 81.

Vers 60, *Wang-pao* excella dans le dithyrambe hystérique...

Tchao tch'oung-kouo, brave officier, rédigea de bons mémoires sur la colonisation militaire, sobres et précis.

En l'an 57, *Siao wang-tcheu*, remontrances en beau style.

En 55, *Tchang-tch'ang*, anecdotes, menues intrigues de la cour.

Wang-ki, ministre, mort en 48. Remontrances. Style alambiqué.

En 46, *Kia kuan-tcheu*, mémoires, bon style ferme.

En 32, remontrances de *K'oang-heng*, style nerveux, haché, clair et ferme.

En 16, *Liou-fou*, censeur, précis et incisif...

Même date, les *Sinn-su* de *Liou-hiang*, petite morale, chef d'œuvre de style. Son *Chouo-yuan* est inférieur. [HCO. L. 42](#).

Vers l'an 15, mémoires de *Kou-young*, le harangueur par excellence, énergiques comme pensée et comme expression, mais perdant par leur longueur excessive...

A la même époque, censures de *Koung-u*, nettes et cinglantes, en très beau style.

En l'an 7 avant J. -C., *Kia jang*, mémoires intéressants par les sujets traités, mais prolixes et diffus.

En 3 avant J.-C., *Wang-kia*, noble figure, censeur intrépide, mais style sans nerf.

A cheval sur les deux ères... *Liou-hinn*, verbeux, diffus... et

Yang-hioug, radoteur, nuageux, échevelé, intraduisible ; auteur des *Fa-yen*. -Voyez les fiches de ces Lettrés.

Vers 200 avant J.-C. Un Taoïste inconnu, sous le pseudonyme *P'eng tsou* :

C'est par son âme que l'homme est homme, mais cette âme vit dans un corps. Il faut conserver l'âme et le corps. Trop penser, use l'âme. Trop agir, use le corps. La tristesse et la joie excessives, nuisent aux deux. Désirer, convoiter, parler, rire, excès sexuels, autant de causes d'usure. Or le lot de vie concédé à un homme, ne •₉₂ dépasse guère trente mille jour, et toute usure est irréparable. Ne faudrait-il pas être prévoyant ?.. Ne surmenez aucune de vos facultés, aucun de

vos sens. Habillez-vous de manière à vous mettre à l'abri des intempéries. Nourrissez-vous en temps voulu, mais toujours avec la plus stricte tempérance. Si le déficit dans l'alimentation est préjudiciable, l'excès l'est davantage. Evitez, comme des excès, la transpiration, l'ivresse, la satiété, la loquacité. Ne dormez pas en plein air, ne vous faites pas éventer durant votre sommeil, ne buvez pas d'eau froide quand vous avez chaud, ne vous exposez pas au vent après avoir pris un bain, ne vous dévêtez pas étant en sueur, ne vous montrez pas nu aux étoiles ; que le soleil et la lune ne vous voient pas satisfaire vos besoins naturels. Dans l'alimentation, pas d'acidité, de salure, d'amertume excessive, de peur de léser vos viscères. Deux choses distinguent le Sage, la tranquillité et la tempérance. Et deux choses caractérisent le Sot, l'agitation et la gourmandise. Vivre jusqu'à son terme, ou mourir prématurément, cela dépend de la conduite.

Vers 200 avant J.-C., *Lou-kia* à *Tchao-t'ouo* fondateur et roitelet de Canton, au nom de l'empereur *Kao*...

Vous êtes Chinois, puisque les tombes de vos ancêtres se trouvent en terre chinoise, près de la ville de *Tcheng-ting*. Pourquoi avez-vous changé de mœurs et de costume ? Pourquoi, roitelet d'un infime petit pays, cherchez-vous noise à l'empereur de la Chine ? Cela vous attirera des malheurs... Vous êtes mal renseigné, je pense, sur l'état des choses. La dynastie *Ts'inn* que vous servîtes jadis, s'est écroulée, il est vrai ; mais une autre, la dynastie *Han*, a hérité de ses droits. Plusieurs fois déjà, irrités de votre conduite, des généraux ont demandé au nouveau Fils du Ciel la permission de vous réduire par les armes. L'empereur les a retenus jusqu'ici, par compassion pour les peuples. Il m'a envoyé vers vous, pour régulariser votre situation, et pour renouer avec vous des relations officielles. Il reconnaîtra le titre de roi que vous avez pris, mais à condition que vous vous déclariez son vassal. Si vous refusez cela, l'empereur fera déterrer et brûler les ossements de vos ancêtres ; il fera mettre à mort toute votre parenté, puis il enverra contre vous un tout petit général, avec cent mille hommes seulement. Dès que cette armée approchera de Canton, vos gens épouvantés vous tueront et se soumettront aux Han...

En 179, lettre de l'empereur *Wenn*, au même *Tchao-t'ouo*, portée par le même *Lou-kia*.

Quand l'empereur *Kao* eut quitté ce monde, l'empereur *Hoei* lui succéda. Ensuite l'impératrice *Lu* gouvernant, mourut de maladie. Alors moi je fus mis sur le trône, par les grands de l'empire. J'ai fait saluer vos parents à *Tcheng-ting*, et réparer les tombeaux de vos ancêtres. Maintenant j'apprends que vous avez envahi le pays de *Tchang-cha*. Cette entreprise vous réussira-t-elle ? Et même si elle réussit, elle aura coûté la vie à beaucoup de vos officiers et soldats, privé bien des femmes de leurs maris et bien des enfants de leurs parents. Pour un aussi petit pays que le vôtre, serait-ce là un avantage ? Je pense que non... Moi je n'ai aucune envie de votre territoire. Gardez le bassin du Fleuve de l'Ouest, et le titre de roi. Mais n'envahissez pas le Nord, et ne prenez pas le titre d'empereur. Ce dernier point, je ne vous le concéderai jamais. Vous savez que, quand deux chars se rencontrent de front, il faut que l'un des deux se range et cède la voie à •₉₃ l'autre... Je n'en dirai pas davantage, car, entre hommes bien nés, ou ne dispute pas. Renouons plutôt, et pour toujours, les bonnes relations de jadis.

Réponse de *Tchao-t'ouo* à l'empereur *Wenn*, rapportée par *Lou-kia*...

Votre vieux Gouverneur des Barbares du Sud vous salue. Moi vieillard, l'empereur *Kao* m'accorda jadis gracieusement le titre de roi de ces pays. Sous l'empereur *Hoei*, mes relations avec la Chine continuèrent à être amicales. Mais quand l'impératrice *Lu* fut au pouvoir, elle nous fit subir toute sorte de vexations, allant jusqu'à défendre de nous vendre aucun animal domestique femelle, afin d'empêcher la reproduction et l'élevage. D'abord je patientai. Mais quand tous mes chevaux bœufs et moutons furent vieux, quand je n'eus plus de victimes convenables pour les sacrifices, j'envoyai successivement trois députés à la cour, pour y faire entendre mes doléances. Aucun des trois ne revint jamais. De plus le bruit courut, que l'impératrice avait fait détruire les tombes de mes ancêtres et massacrer tous mes parents. Indignés, mes officiers m'obligèrent à prendre le titre d'empereur, en signe de rupture avec la Chine. J'envahis le pays de *Tch'ang-cha*, pour me venger du roitelet, qui m'avait desservi auprès de l'impératrice. Maintenant je ne suis plus à l'âge des ambitions. Voilà 49 ans que j'habite ici, où actuellement mes petits-enfants grandissent. Je me fais vieux. Couché, je ne suis plus à l'aise sur ma natte. Mangeant, je ne perçois plus le goût des aliments. A demi aveugle et sourd, je ne suis plus un danger pour les *Han*. Grâce à la faveur que vous m'avez faite

en m'écrivant, mes ossements ne pourriront pas dans l'oubli.
Croyez bien que jamais plus je ne m'appellerai empereur.

En 178 avant J.-C., *Kia-i* à l'empereur *Wenn...*

Dès qu'un homme ne laboure pas, quelqu'un dans l'empire est sans vivres. Dès qu'une femme ne file pas, quelqu'un dans l'empire est sans vêtements. Il faut que chacun produise. Il faut de plus que les biens produits ne soient pas gaspillés. Les Anciens avaient toujours des réserves, parce qu'ils produisaient et conservaient. Maintenant beaucoup de gens négligent l'agriculture source des choses utiles, pour le commerce qui ne sert qu'au luxe. La production diminuant, la consommation augmente. Aussi les finances sont-elles en fort mauvais état. Qu'une sécheresse réduise maintenant à la gêne deux ou trois mille *li* carrés de territoire, qu'une incursion sur les frontières réduise à la mendicité quelques millions de citoyens, avec quoi l'État les secourra-t-il ? Les accidents se succèdent en ce monde. Pour y faire face au fur et à mesure, il faut des approvisionnements. Appliquez donc de force à l'agriculture tous les individus désœuvrés. Supprimez les professions peu utiles, pour multiplier les bras disponibles. Obligez tous vos sujets à produire leur consommation et davantage. Ainsi l'empire deviendra prospère et facile à gouverner.

En 169 avant J.-C., *Tch'an-ts'ouo* à l'empereur *Wenn...*

La race turbulente des Huns désole notre frontière septentrionale. Aller, venir, tournoyer, voltiger, se déplacer sans cesse, accourir puis disparaître, voilà la vie de ces gens-là. Aussi avons-nous dû abandonner les territoires qui confinent à leurs steppes, même à l'intérieur de la Muraille, presque jusqu'au Fleuve. Les combattre est •₉₄ difficile, parce que la tactique des deux nations n'est pas la même. Les Huns tirent des flèches en galopant. Nous Chinois nous évoluons sur des chars de guerre. Dans nos plaines, nous avons parfois l'avantage sur eux. Dans leurs montagnes, nous n'arrivons même pas à les joindre. Or voici que la horde tongouse *I-k'iu* offre de se soumettre à nous. C'est une heureuse chance. Ce fut toujours la règle, en Chine, de combattre les Barbares par des Barbares. Recevez ces gens-là avec faveur. Donnez-leur des vêtements, des vivres, des cuirasses, des arcs et des flèches. Ils ont leurs propres

chevaux, et font la guerre à la manière des Huns. Faites d'eux les gardes de notre frontière, sous un général et des officiers chinois, qui sachent se plier à leur caractère et se faire accepter par eux. Ainsi la défense de la frontière ne coûtera presque plus rien, et l'empire vivra en paix.

En 138 avant J.-C... *Seu-ma siang-jou* au jeune empereur *Ou...*

Vous aimez courir et chasser, combattre en personne les ours et les sangliers. Vous vous aventurez sur des terrains difficiles, vous attaquez des bêtes féroces. Si quelque jour votre char s'embarrasse ou verse, si vos gardes surpris ne parent pas à temps, il pourra vous arriver malheur. Et, ne vous arrivât-il rien, s'exposer ainsi, est-ce d'un Fils du Ciel ?.. Les rites exigent que, quand l'empereur sort, on remette préalablement les chemins à neuf ; le milieu de la chaussée doit lui être réservé ; les mors de ses chevaux et l'essieu de son char doivent être vérifiés... Et vous courez par monts et par vaux, dans les halliers et les hautes herbes, à la poursuite de méchantes bêtes, sans songer à ce qui pourrait s'ensuivre. Je ne puis approuver cette conduite. L'adage dit : qui possède mille lingots, ne s'assied pas témérairement sous un toit qui branle. Or vous êtes empereur. Vos courses sont imprudentes et dangereuses.

En 124 avant J.-C... *Ou-k'iou cheou-wang* à l'empereur *Ou...*

On vous conseille d'enlever au peuple toutes ses armes. N'en faites rien. Les armes furent inventées, non pour faire violence, mais pour résister à la violence. En temps de paix elles servent contre les animaux sauvages ; en temps de guerre on les emploie contre les ennemis du pays. Quand, s'étant rendus maîtres de l'empire, pour éviter toute réaction, les *Ts'inn* eurent ordonné la destruction de toutes les armes de guerre, les gens du peuple se battirent plus qu'avant, avec leurs instruments aratoires, qui leur faisaient moins peur, et le désordre empira. Les sages rois de l'antiquité, contenaient le peuple par l'excellence de leur enseignement, non en le désarmant, en le rendant incapable de se défendre. Ils voyaient même d'un bon œil que le peuple s'exerçât à manier les armes, et firent du tir à l'arc une institution nationale. Désarmer le peuple, nuirait aux bons, et favoriserait les méchants. Des brigands, il y en aura toujours. Il faudra donc que toujours les honnêtes gens soient en état de se défendre contre eux. Il ne faut pas que l'État les leur livre à merci.

- ⁹⁵ *Seu-ma t'an*, mort en 110 avant J.-C.,...

La grande maxime des Taoïstes, c'est qu'il faut laisser les choses suivre leur cours sans intervenir, sans les violenter. Il faut, pour cela, que le cœur soit vide, que l'esprit soit indéterminé, à l'instar du Principe universel. Ce Principe n'étant d'aucun temps, est de tous les temps ; n'ayant aucune tendance, il s'adapte à toutes les tendances ; sans loi, il admet toutes les dispositions. S'accommoder toujours et à tout, voilà le Taoïsme ; suivre ce qu'ils appellent des déductions logiques, voilà le Confuciusisme. Or, n'est-ce pas d'un être indéterminé, que sont sorties toutes les choses qui paraissent différer, comme le blanc et le noir, l'esprit et la matière. L'esprit fait l'homme ; c'est dans la matière qu'il vit. L'esprit trop actif se fatigue, la matière surmenée s'use. Quand l'esprit et la matière se séparent, c'est la mort, et sans retour.

En 98 avant J.-C... Fragment d'une lettre de *Seu-ma ts'ien* à un ami, après qu'il eut subi le supplice de la castration, pour avoir jadis recommandé *Li-ling*, général vaincu...

Sans doute, j'eus toujours un caractère difficile, mais depuis que je fus mis en charge par égard pour mon père, je m'efforçai de bien servir le Souverain. Entre *Li-ling* et moi, il n'y avait pas, à proprement parler, d'amitié. Je le vis à la cour. Je le jugeai capable. Je le recommandai au trône... Quand il eut été vaincu et pris, après une vaillante défense, je fus accusé d'avoir fait faire à l'empereur un mauvais choix. Etant pauvre, je ne pus me racheter. La sentence des juges me fut appliquée, et je subis un supplice infamant. D'autres se sont suicidés, pour échapper à pareil outrage. Si je ne l'ai pas fait, c'est pour ne pas laisser inachevé le grand ouvrage auquel j'ai si longtemps travaillé (le *Cheu-ki*). Transmis à la postérité, ce livre réhabilitera ma mémoire, et me dédommagera dans tous les âges de l'humiliation temporaire qu'il m'a fallu subir.

En 86 avant J.-C... Adresse de l'empereur *Tchao* au Ciel et à la Terre...

*Très auguste Ciel d'en haut
qui couvres cette terre...*

*concentrant ses énergies transcendantes,
produisant le vent et la pluie favorables,
donnant ainsi la vie à tous les êtres.
Toi quies toujours, ancien et nouveau...
Moi le premier homme de l'empire,
O Ciel je te remercie de tous tes bienfaits.*

*O Terre située sous le Ciel et recevant son
influence...
fécondée par le vent et la pluie,
tu donnes aux plantes et aux moissons
ce qu'il faut pour qu'elles prospèrent,
toujours paisible et amiable...
Moi le souverain de l'empire,
O Terre je te remercie de tous tes dons.*

- ₉₆ En 74 avant J.-C. — *Ping-ki* au Maréchal *Houo-koang*...

Maréchal, vous avez servi fidèlement l'empereur *Ou*, puis l'empereur *Tchao* que l'empire pleure encore. Vous avez désigné un successeur à ce dernier (*Liou-heue*). Il se trouve que ce n'est pas l'homme qu'il fallait. Vous songez à le changer, et ne savez trop qui mettre à sa place. La paix et la prospérité de l'empire dépendent du choix que vous allez faire.

Or le malheur du peuple vient souvent de ce que ceux qui le gouvernent ne le connaissent pas, pour avoir toujours vécu à la cour sans commerce avec les hommes. Je vous fais savoir qu'il existe un arrière petit-fils de l'empereur *Ou*, âgé de dix-huit ans, instruit, bien élevé, de bonnes mœurs. Ayant été élevé dans le peuple, il conviendrait probablement mieux que personne. Pesez ma proposition, consultez les sorts. S'ils sont favorables, faites entrer le jeune homme au palais. Ensuite, après avoir averti le peuple par une circulaire, mettez-le sur le trône. Ainsi la paix sera rétablie, pour le bonheur de tous.

En 56 avant J.-C... Ruiné par de vils intrigants, l'intègre et fier *Yang-yunn* répond ironiquement à un ami, qui l'exhorte à lécher pour rentrer en grâce...

Homme sans capacité, riche par les mérites de mes ancêtres, je n'aurais jamais dû être nommé à une charge. Maintenant qu'on me l'a enlevée, c'est tant mieux. Je suis plutôt fait pour être fermier. Après les travaux, cuire un mouton ou rôtir un agneau, tirer une mesure de vin et me mettre le cœur en joie ; me reposer à demi étendu, en chantant *ou ou ou* et battant la mesure sur une cruche, tandis que ma femme touche la cithare ; ne sera-ce pas là une vie bien agréable ? Que m'importent les montagnes couvertes de broussailles que je vois au loin (l'empire en désordre), alors que mes champs bien cultivés me fournissent nourriture et chauffage. Un fonctionnaire, chargé de la tâche irréalisable de bonifier le peuple, ne vit-il pas toujours dans l'inquiétude ? ! Moi j'ai de quoi vivre. Pourquoi lécherais-je ?

En 46 avant J.-C... Harangue de *Kia kuan-tcheu* à l'empereur *Yuan*...

On vous conseille de lever une grande armée, pour soumettre l'île de *Hai-nan* qui vient de se révolter. *Yao Chounn* et *U* les Sages par excellence, en imposèrent par leur vertu, non par la force des armes ; aussi les Barbares venaient-ils d'eux-mêmes se soumettre à eux. Les guerres lointaines commencèrent sous les *Ts'inn*, et ruinèrent leur empire. Sous les *Han*, l'empereur *Ou* fatigua aussi le peuple par ses campagnes aventureuses, et provoqua des séditions. Des pays trop éloignés, ne peuvent pas être bien gouvernés. Actuellement, par suite de la famine, les provinces de l'Est sont dans une misère telle, que vous n'arrivez pas à la soulager ; et vous entreprendriez une expédition lointaine et coûteuse ?.. Et pour l'amour de qui ?.. Pour conserver des Barbares, chez lesquels le père et le fils se baignent dans la même eau ; qui ne diffèrent guère des brutes. Pour des hommes qui ne se coiffent ni ne s'habillent, dont ni la Géographie de *U le Grand*, ni la Chronique de Confucius n'ont parlé. Vous tiendriez à avoir ces gens-là pour sujets ?.. A mon avis, *Hai-nan* ne mérite pas d'être terre chinoise.

• ⁹⁷ En 16 avant J.-C... *Liou-fou* censure l'empereur *Tch'eng*...

Quand le Ciel est content, il le fait savoir par des signes favorables ; quand il est fâché, il le manifeste par des signes néfastes. Chacun sait cela. Ces signes sont plus certains, que les oracles des devins... Or vous, non seulement le Ciel ne vous accorde pas d'héritier, mais il vous envoie, coup sur coup, les présages les plus sinistres. Averti ainsi, vous devriez

examiner votre conduite, vous corriger de vos vices, songer à continuer la lignée de vos ancêtres, fréquenter pour cela des femme vertueuses, faire plaisir à tout l'empire en assurant la succession au trône. Au lieu de cela, au mépris des mœurs, esclave de vos passions, amouraché d'une fille méprisable, vous voulez en faire la Mère de l'empire (la nommer impératrice). C'est à ce point que vous ne craignez pas le Ciel, que vous n'avez pas honte des hommes ! Le peuple dit : un bois pourri ne peut faire une colonne, ni un être infâme devenir un objet de respect. Ce que le Ciel et les hommes réprouvent pareillement, ne saurait rapporter que des malheurs. Ce que je viens de dire, tout le monde le pense, personne n'ose l'énoncer. Je vous en avertis, au péril de ma vie.

Vers l'an 16 avant J.-C... *Liou-hiang...*

La prospérité ou la ruine, le bonheur ou le malheur, dépendent de la conduite d'un chacun. Il faut donc veiller sur soi sans cesse. Ne dites pas « on ne l'a pas vu ». Ne dites pas « c'est peu de chose » ». Qu'il n'y ait rien d'impur dans vos actions, rien d'inconvenant dans vos pensées. Soyez circonspect, comme celui qui longe un précipice, comme celui qui marche sur la glace mince.

Il ne faut pas s'obstiner à vouloir faire aboutir une chose inopportune, ni s'acharner à vouloir faire réussir une entreprise mal calculée. Mieux vaut se désister. Oh ! le temps opportun, l'instant propice !.. Oh ! le choix judicieux des moyens !

A vouloir trop faire, on ne fait rien ; à trop désirer, on n'obtient rien. Tout être amasse, sans s'en rendre compte, une somme de bonheur ou de malheur. Ceux qui sont bons, le Ciel les fait réussir. Ceux qui sont mauvais le Ciel fait manquer leurs entreprises. L'action doit être paisible et douce ; semblable à celle de l'eau, pas à celle du feu.

Quand le seigneur de *Tchoung-hing* vit que son fief allait lui être enlevé, il s'en prit à son incantateur et lui dit : Vos incantations ont été sans force, voilà pourquoi je périclite... Non, dit l'incantateur. Vous vous êtes fait haïr par tout votre peuple, voilà pourquoi vous périclitez. Que peut la voix d'un homme qui bénit, contre les voix de tout un peuple qui maudit ?

En l'an 15 avant J.-C... *Koung-u* censure l'empereur *Tch'eng*...

Au temps des Anciens, dans le palais, on travaillait. Il n'y avait pas plus de neuf femmes, pas plus de huit chevaux. Les murs étaient crépis, les meubles en bois sans ciselures. Le souverain vivait d'une part que le peuple lui faisait. Les corvées qu'il exigeait, ne prenaient pas à un citoyen plus de trois jours par an.

Sous les premiers souverains *Han*, il en fut encore presque ainsi. L'empereur *Wenn* qui fut si populaire, n'avait qu'une dizaine de femmes de service, et une centaine de chevaux. Il portait des habits en toile et des souliers en cuir. Sa vaisselle était on ne peut plus commune.

Ses successeurs aimèrent le luxe. Leurs officiers les imitèrent. Ce fut à qui porterait les plus beaux habits et aurait les plus riches armes. Les cérémonies de la cour, les offrandes au temple des ancêtres, tout devint très dispendieux. Or, quand le Fils du Ciel dépasse la règle du ciel, cela ne peut pas durer. L'excès appelle la pénurie. Revenir aux mœurs des Anciens, est peut-être impossible ; mais moi, pauvre sot, je pense qu'il faudrait modérer les dépenses, revenir à plus de simplicité. Les ouvriers du palais sont actuellement au nombre de plusieurs milliers ; les dépenses s'y chiffrent par millions. L'or et l'argent de l'empire, y sont convertis en bijoux et colifichets sans nombre. Que dirai-je des tissages, des écuries ? Et cependant le peuple est dans la misère, des hommes meurent de faim ; et des morts sont dévorés par les chiens, ce qu'il faudrait pour les ensevelir manquant. On a vu des cas d'anthropophagie, alors que les auges de vos chevaux sont pleines de grain. Prenez garde ! Le désespoir engendre finalement la révolte. Les princes règnent, de par le Ciel, pour le bien du peuple. Votre conduite répond-elle à ce principe ?

De plus, le Ciel ne peut voir la luxure sans s'irriter. Du harem de l'empereur *Ou*, qui contenait plusieurs milliers de femmes, sortirent tous les malheurs de son règne. Je ne parlerai pas de ses autres folies... Depuis lors, ce fut plus ou moins la même chose. Que de fois l'on a raflé officiellement, de force, toutes les jolies filles de l'empire, pour les ensevelir dans le harem impérial. A quoi sert la captivité de toutes ces malheureuses ?

A l'instar du Maître, les officiers entretiennent des femmes par dizaines et par centaines. Cela n'augmente pas la postérité, dont le chiffre est prédéterminé par le destin. Alors à quoi bon ?-

Veillez y penser s'il vous plaît. C'est l'exemple parti du faite, qui a ruiné les mœurs à tous les étages de l'empire. Le moins que je puisse dire, c'est que les deux tiers des femmes des harems sont à licencier. Une vingtaine de femmes ne suffiraient-elles pas pour un homme ?

Et l'immense terrain de chasse impérial, ne conviendrait-il pas d'en rendre au moins une partie à l'agriculture ? Que le peuple voie, qu'au spectacle de sa misère, on se prive quel que peu.

Encore une fois, le Ciel ne fait pas les princes pour qu'ils s'amuse, mais pour qu'ils procurent au peuple ce dont il a besoin. Le Souverain d'en haut vous observe ; vous ne vous cachez pas de lui. Pour moi, grand sot, surmontant ma timidité naturelle, j'ai parlé selon ma conscience.

En l'an 15 avant J. -C... *Kou-young* censure l'empereur *Tch'eng*...

Quand les souverains font des choses fatales, leurs officiers ont le devoir de les reprendre. Vous savez comprendre ; j'aurai donc le courage de parler. Dans le court espace de six mois, nous venons de voir deux éclipses de soleil et une pluie d'étoiles. Signes très néfastes. Il n'y en eut pas davantage, avant l'effondrement des trois dynasties. Or c'est par le vin et les femmes, que ces dynasties furent ruinées. Leurs souverains se conduisirent si mal, que le Ciel les abandonna.

Maintenant vous, rejetant les hommes nobles, vous fréquentez des gens vulgaires. Écartant de vous tout ce qui est beau et bon, vous vous entourez de ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable. Bien plus, vous quittez furtivement le palais, vous courez avec des polissons, vous vous livrez avec eux à l'ivrognerie et à la débauche. Il arrive que vos officiers, vos serviteurs, vos gardes du corps, ignorent où vous êtes, ne savent ce que vous êtes devenu. Et pour payer les frais de ces désordres, vous •₉₉ épuisez le peuple de taxes extraordinaires. Prenez-y garde ! Vous vous ferez détester. Vous risquez une révolution. Pourquoi le peuple tiendrait-il à un souverain, qui ne fait rien pour les Patrons du sol et des moissons, qui ne donne pas de descendants à ses Ancêtres ? Revenez à de meilleurs sentiments, conduisez-vous plus moralement, remplissez vos devoirs, et les phénomènes néfastes cesseront, et le Ciel vous rendra sa bienveillance.

En l'an 7 avant J. -C... *Kia-jang* à l'empereur *Nai*...

Pour remédier aux inondations du Fleuve Jaune, on dépense chaque année des sommes immenses, en réparations de digues, et cela sans résultats. Les fleuves sont à la terre, ce que la bouche est au corps. Endiguer un fleuve, c'est comme fermer la bouche d'un enfant ; il se débattrait ou étoufferait.

Le vrai procédé pour régler un fleuve, c'est de le laisser s'étendre. Il y a des terres basses, que la nature a faites telles, précisément pour que les eaux d'automne aient où se loger et se jouer. Les Anciens laissaient couler les cours d'eau. C'est au temps des fiefs et des royaumes, temps d'égoïsme où chacun ne songeait qu'à soi, qu'on commença à construire des digues. Chacun, pour se préserver soi-même, dériva les eaux sur son voisin.

Puis on concéda au Fleuve une auge de cinquante *li* de large, vingt-cinq de chaque côté, entre deux digues ; auge dans laquelle les eaux s'étendaient au moment de la crue... Mais, avides de terre, les paysans récupérèrent peu à peu l'espace ainsi sacrifié. Ensermé maintenant de trop près, le Fleuve rompt ses digues, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, inondant successivement nombre de pays. Le saigner, dériver ses eaux dans un réseau de canaux, serait trop dispendieux, et comme création, et comme entretien.

Voici ma proposition, pratique et économique. Transportez ailleurs la population des plaines du *Ki-tcheou*. Jetez le Fleuve dans ces plaines. Il s'y creusera lui-même le delta qu'il voudra. Les frais du transfert de la population du *Ki-tcheou*, seraient couverts en peu d'années, par la suppression des frais de réparation des digues, puis l'empire jouira de la paix sans dépenses durant un millier d'années.

*

* *

NEUVIÈME LEÇON

La Deuxième dynastie *Han*, 25 à 210 après J.-C.

Sommaire des événements.

- ₁₀₀ Un Taoïste avait promis l'empire à *Liou-siou*. Devenu l'empereur *Koang-ou*, celui-ci conserva toujours un secret penchant pour le Taoïsme. Le culte, sous son règne, se ressentit de ce penchant.

En l'an 26, il offrit le sacrifice impérial au Ciel, avec un rituel bien étrange,...

« Sur un monticule à huit assises, fut élevé, face au sud, un tertre géminé, pour le Ciel et la Terre. Tout autour, les tablettes des Cinq Souverains des cinq régions. Puis une double enceinte, peinte en violet, l'ensemble étant censé représenter le Palais céleste nommé Enceinte Violette. A l'enceinte intérieure, étaient adossées les tablettes du soleil et de la lune, de la Grande Ourse, des cinq planètes, des constellations circumpolaires, des cinq monts sacrés. A l'enceinte extérieure étaient adossées les tablettes des autres astérismes, des Génies du tonnerre, du vent et de la pluie, de l'agriculture, des quatre mers, des quatre grands fleuves. Quatre avenues perçaient les deux enceintes, donnant accès au tertre central par huit portes. Sur chacune des huit assises du monticule géminé du Ciel et de la Terre, 58 places étaient marquées pour les libations ; en tout 464. Devant les Cinq Souverains étaient disposées les places de 5 fois 72, soit 360 Génies tutélaires des villes des cinq régions. A chaque porte de l'enceinte intérieure, une garde de 54 Génies était honorée, soit 216 en tout. Item, à chaque porte de l'enceinte extérieure, une garde de 108 Génies, soit 432 en tout. J'omets le détail des autres... 1504 Génies en tout, tous tournés face au tertre central. *Liou-pang*, le fondateur de la première dynastie *Han*, ancêtre de *Liou-siou*, avait au banquet la place du maître de la maison qui régale ses hôtes, au nord-ouest du tertre central.

En 56, il alla prier le Souverain d'en haut sur la cime du mont *Tai-chan*...

Au quatrième jour du cycle, l'empereur quitta la capitale. Le seizième jour du cycle, il arriva dans le pays de *Lou*. Le vingt-huitième jour du cycle, avant le jour, à la lueur des

torches, il sacrifia au Ciel au pied de la montagne, puis fit l'ascension. Vers trois heures après midi, en grand costume impérial, il appliqua son sceau sur les plaques de jade sur lesquelles sa prière était écrite en lettres d'or. Le Grand Annaliste les déposa dans un coffre de pierre préparé d'avance, qu'il scella. Puis le Grand Cérémoniaire dirigeant deux mille hommes de la garde impériale, fit dresser sur le coffre une stèle de pierre bleue. Quand la stèle fut dressée, l'empereur se prosterna. Il fut ensuite acclamé par tous les assistants. Enfin il descendit de la montagne. Il était minuit passé, quand il atteignit le pied. Le trente-et-unième jour du cycle, l'empereur sacrifia à la Terre au pied de la montagne.

Beaucoup de menus faits divers, mais peu d'événements importants, durant ce règne.

En 41, expédition du général *Ma-yuan* dans le Tonkin. En 49, le même meurt de maladie dans une expédition contre les peuplades du Sud-Ouest. L'empereur *Koang-ou* mourut en 57.

Son fils, l'empereur *Ming*, régna de 58 à 75. En 65-67 il admit officiellement le Bouddhisme en Chine. Ce fait certain, est raconté diversement (HCO. L. 47).

L'empereur *Ming* détestait le Taoïsme. Deux de ses frères ayant cultivé cette secte, durent se suicider. Il s'ensuivit un horrible procès, •₁₀₁ semblable à celui de l'an 92 avant J.-C. (page 81), qui causa la mort d'innombrables innocents.

La gloire de ce règne, ce furent les exploits de Pan tch'ao dans le Tarim et au delà. Voyez plus loin (Prose), quelques traits des chevauchées et équipées de ce reître, le type du général chinois, toujours fourbe, parfois brave.

L'empereur *Ming* étant mort en 75, eut pour successeur son fils l'empereur *Tchang*, 76 à 88. Des intrigues de harem emplirent ce règne. L'empereur mourut à 30 ans, et eut pour successeur un enfant de 10 ans, l'empereur *Houo*, 89 à 105. Je ne raconterai pas ce règne, ni les suivants, qui ne furent pas des règnes, mais une succession de tutelles, par des impératrices ou des eunuques (TH, *Heou-Han*).

Les eunuques régnèrent en maîtres, sous l'imbécile empereur *Ling*, 168 à 189. Ils s'anoblirent, se chargèrent de la garde militaire du palais, firent une guerre d'extermination aux Lettrés qui récriminaient sans cesse contre eux.

En 185, rébellion dite des Turbans Jaunes. — Après la mort de l'empereur *Ling*, en 189, massacre des eunuques, suivi des exploits du général *Tong-tchouo* (Prose).

Le règne de l'empereur *Hien* ;190 à 220, fut une horrible anarchie (prose), dont le résultat final fut, en 220, l'abdication de l'empereur, la fin de la

deuxième dynastie *Han*, et la division de la Chine en trois royaumes, *Han* à l'Ouest, *Wei* au Nord-Est, *Ou* au Sud-Est. L'histoire officielle n'a pas admis que l'abdication de l'empereur *Hien* en faveur des *Wei* leur ait transmis la légitimité. Elle a toujours considéré, comme légitimes, les *Han* dits de Chou, parce que ce furent des *Liou*, du même sang que les deux dynasties *Ts'ien-Han* et *Heou-Han*.

Religions et doctrines.

Buddhisme. — Il fleurissait depuis longtemps dans le Tarim, à Kotan surtout. Les relations des Chinois avec ce pays devenant de plus en plus intimes, l'empereur *Ming* en entendit parler. Désirant le mieux connaître, il fit quérir des moines bouddhistes. Il en vint deux, qu'il installa, en 67, à la capitale *Lao-yang*. Ils n'y firent aucune propagande, mais rédigèrent, pour la bibliothèque impériale, un résumé succinct du Bouddhisme *hīnayāna* lequel est parvenu jusqu'à nous sous le titre *Seu-cheu-eull tchang king*, le *sūtra* en 42 articles. (Voyez HCO. L. 47, la traduction intégrale de ce texte.) Les deux moines étaient morts en l'an 70, et n'eurent pas de successeurs immédiats.

En 148 arriva à *Lao-yang*, où il mourut en 170, le prince parthe *An-cheu-kao*, élevé d'abord dans le Mazdéisme, devenu ensuite moine bouddhiste (HCO. L. 48 et 49). Il dota la Chine de 176 ouvrages bouddhiques, dont 55 existent encore. Choix éclectique, *hīnayāna*, *mahāyāna*, *Amitabha*, *Maitreya*, *Man•jusrî*, les règles des moines au grand complet, tout ce qu'il fallait pour commencer la propagande bouddhiste et pouvoir recevoir des novices. La présence de textes amidistes fondamentaux dans ce pot-pourri, œuvre d'un ancien Mazdéen, confirme l'opinion très probable, que l'Amidisme est une secte mazdéenne. (Voyez *Ou-leang cheou-king*.)

De la fin du second siècle, entre 190 et 200 probablement, il nous reste un opuscule chinois important, intitulé *Meou-tzeu*, Maître *Meou*. L'auteur fut fonctionnaire chinois dans le pays de Canton. Hostile au Taoïsme, jugeant le •₁₀₂ Confucisme insuffisant, il s'efforça de faire au Bouddhisme une place au soleil. La précision de sa documentation est remarquable. Voyez HCO. L. 49.

Confucisme. Les Livres Canoniques.

J'ai remis cette question jusqu'ici, parce que les aventures de ces écrits ne furent à peu près (pas entièrement) terminées qu'à cette époque, et que les premiers commentaires datent des *Heou-Han*.

— Canoniques du premier ordre.

I-king, le Livre canonique des Mutations, alias *Tcheou-i*, Mutations des *Tcheou*. Œuvre de *Tch'ang* et *Tan* de *Tcheou*, onzième siècle avant J.-C. Appendices attribués à Confucius, spécialement l'appendice *ts'eu*. Un commentaire attribué au disciple *Tzeu-hia*, voyez *Tzeu-hia I-tch'oan*.

Chou-king, alias *Chang-chou*, textes de nature historique, choisis dans les anciennes annales, pour l'instruction de ses disciples, par Confucius. L'histoire du sauvetage des débris de ce livre, frise le roman. Voyez *Chou-king*.

Cheu-king, alias *Mao-cheu*, poésies tirées des répertoires anciens, pour l'instruction de ses disciples, par Confucius. Texte plat, commentaires ineptes. Confucius croyait ce livre moralisateur. Il servit aux Lettrés de génération en génération, pour pervertir leurs élèves. Voyez *Cheu-king*.

Tcheou-li, le Rituel des *Tcheou*, alias *Tcheou-koan*, fonctionnaires des *Tcheou*. Vers 1039 avant J.-C. Livre extrêmement important. C'est par lui surtout que nous connaissons le gouvernement chinois antique. Voyez *Tcheou-li*.

I-li, le Rituel des mariages, funérailles, etc. Contemporain du précédent. Précieux ouvrage. Révèle les mœurs et usages des anciens. Voyez *I-li*.

Li-ki, le Mémorial des Rites. Moins authentiques que le *Tcheou-li* et le *I-li*, le *Li-ki* et le *Ta-Tai-li*, deux collections de textes rituels dont l'origine est commune, contiennent cependant des documents très importants. Dans le *Li-ki* furent conservés le *Ta-hiao* et le *Tchoung joun*, insérés depuis dans les *Seu-chou*. Dans le *Ta-Tai-li* fut conservé le *Hia-siao-tcheng*, calendrier de la première dynastie. Voyez *Li-ki* et *Ta-Tai-li*.

Nota : Les *Tcheou-li*, *I-li*, et *Li-ki*, sont souvent désignés par le titre collectif *San-li*, les Trois Rituels.

Tch'ounn-ts'ïou, la chronique du duché de *Lou*, 722 à 484, rédigée par Confucius... Avec son commentaire *Tsouo-tchoan*, attribué au disciple *Tsouo-k'ïou ming*. Voyez ces fiches.

— Canoniques du second ordre.

Koung-yang tchoan, autre commentaire de la Chronique de Confucius, par *Koung-yang kao*. Voyez la fiche.

Kou-leang tchoan, autre commentaire de la Chronique de Confucius, par *Kou-leang tch'eu*. Voyez la fiche.

Nota : Les *Tsouo-tchoan*, *Koung-yang tchoan*, *Kou-leang tchoan*, commentaires presque contemporains du même texte, sont souvent désignés par le titre collectif *San-tchoan*, les Trois Traditions. On prononce *tchoan*, et non *tch'oan*, de par l'usage.

- ¹⁰³ *Hiao-king*, traité de la piété filiale, attribué à Confucius. Le texte est plus que suspect. D'ailleurs insignifiant.

Eull-ya, le premier dictionnaire chinois de choses. La tradition le fait remonter au commencement de la troisième dynastie. La rédaction parvenue jusqu'à nous, daterait de *Tzeu-hia*, disciple de Confucius. Voyez les fiches.

Lunn-u, les Propos de Confucius, rédigés par les disciples de ses disciples, au moins cinquante ans après sa mort. Voyez *Lunn-u* et *Seu-chou*.

Mong-tzeu, les Discours de Mencius, rédigés on ne sait par qui, style superbe, conservés intacts. Voyez *Mong-k'eue* et *Seu-chou*.

Nota. Les *Lunn-u* et le *Mong-tzeu* ont été joints par *Tchou-hi* aux deux textes *Ta-hiao* et *Tchoung-joung* conservés dans le *Li-ki*, en une collection, le manuel scolaire des écoliers chinois, dit *Seu-chou*, vulgo Quatre Livres. Les Lettrés n'admettent pas cet appellatif. D'après eux, *Seu-chou* se dit pour *Seu-tzeu-chou*, livres des quatre Maîtres, *Tseng-tzeu* (*Ta-hiao*), *Tzeu-seu* (*Tchoung joung*), *K'oung-tzeu* (*Lunn-u*), *Mong-tzeu*. Ils comptent sept livres, *Ta-hiao*, *Tchoung-joung*, *Chang-hia Lunn-u*, *Chang-hia Mong-tzeu*, *Kao-tzeu*.

Au cours des âges, les Lettrés se sont beaucoup disputés sur le nombre et la valeur des Canoniques. Ces discussions n'ayant plus aucun intérêt pratique de nos jours, je me garderai bien d'en parler. Voyez dans l'Index bibliographique, les fiches *Ou-king*, *Liou-king*, *Ts'i-king*, *Cheu-san-king*.

Sous les *Heou-Han*, se produisirent trois événements, qui eurent pour le Confucius une importance capitale, à savoir : la fixation du texte des Canoniques et sa gravure sur pierre, la production d'un commentaire de ce texte obscur, enfin la coalition des Lettrés en une caste fermée.

— Après la mort du Maître (479 avant J.-C.), la plupart de ses disciples rentrèrent dans la vie privée, et leurs copies des anthologies confucianistes, à supposer qu'ils en avaient, se perdirent avec le temps. Quelques familles seulement conservèrent les textes écrits, et transmirent dans leur sein, oralement, de génération en génération, ce qu'elles prétendaient être la vraie manière de les expliquer.

Quand le Catalogue bibliographique des *Han* fut établi (page 88), on admit deux lignes de transmission pour les Annales, une pour les Mutations, une pour les Odes, trois pour la Chronique de Confucius, écartant les autres versions, lesquelles se perdirent du fait qu'elles n'eurent plus la vogue.

Or, ce choix des textes et des gloses, fut-il impeccable ?.. grave question !... les meilleurs critiques en doutent. Ils avouent que la glose des Odes reçue, et une des trois de la Chronique, représentent l'opinion de *Sunn-tzeu*, un novateur, comme nous savons, au moins en partie. Ils admettent de plus que toutes les gloses, d'abord orales puis écrites, peuvent bien avoir

été modifiées par les maîtres qui les enseignèrent et les rédigèrent, à leur gré et sans contrôle, depuis le cinquième jusqu'au deuxième siècle. De sorte que, disent-ils, la tradition, au commencement de l'ère chrétienne, ne rendait peut-être plus exactement le sens des auteurs des anciens textes des *Annales* et des *Odes* ; peut-être même plus le sens de Confucius et de ses premiers disciples ; mais bien une sorte de sens moyen, formé peu à peu dans les familles gardiennes du dépôt, non sans infiltrations taoïstes et autres résultant de l'ambiance ; ou parfois le sens particulier d'un maître, qui fut préféré par les •₁₀₄ intéressés, pour des raisons à eux connues.

Ainsi nous savons que les *Mutations*, telles que nous les avons, texte et glose, sont l'amalgame de la tradition de deux écoles antérieures aux *Han*, lesquelles se défendaient de concorder. Le cas des *Annales* est encore plus grave ; de ce qui est parvenu jusqu'à nous, la moitié seulement est authentique, et combien détériorée. Les *Odes*, telles que nous les avons, sont une quatrième version, à laquelle *Sunn-tzeu* mit la main ; tandis que trois autres versions antérieures, probablement plus authentiques, ayant été rejetées, périrent. Pour la *Chronique de Confucius*, trois versions ont été conservées ; or elles sont très disparates. Pour les *Rites*, ce que nous avons, est une compilation faite par un seul auteur, selon son bon plaisir. Les *Entretiens de Confucius*, si importants, ont subi les mêmes vicissitudes.

En 79 après J.-C., par ordre impérial, une commission de Lettrés fixa le texte qui serait désormais tenu pour classique. Elle fit ce travail comme il lui plut, et ce qui ne lui plut pas fut perdu donc plus de confrontation possible depuis lors. Ce texte se détériora encore pendant près d'un siècle, la copie à la main étant le seul moyen de multiplication, les fautes étant inévitables avec une écriture aussi compliquée.

En 175 après J.-C., encore par ordre impérial, le texte, tel qu'il était alors, non critiqué, non révisé fut gravé sur une série de stèles en pierre, que l'on pouvait estamper. Cela le fixa définitivement, *tel qu'il était alors* (c'est à dessein que je répète), avec tout les transpositions de passages et les erreurs de caractères que six siècles y avaient introduites, et qui y sont restées jusqu'à présent.

— Cette édition d'un texte désormais officiel et unique, provoqua la rédaction du premier commentaire littéral, base de tous ceux qui furent produits depuis.

Il fut l'œuvre du fameux *Tcheng-huan* (alias *Tcheng k'ang-tch'eng*, 127-200). *Tcheng-huan* avait été l'élève de *Ma-young* (79-166), fonctionnaire lettré, toujours original, souvent fantasque, plus Taoïste que Confucien. Aux tares de son maître, *Tcheng-huan* ajouta celle d'une ivrognerie stupéfiante même en Chine. On comprend alors qu'il ait si bravement tranché toutes les

questions gênantes, et fait de la littérature ancienne le pot-pourri dont la postérité dut se contenter, faute de mieux, pendant un millier d'années.

Pour bien comprendre combien l'œuvre de cet homme fut néfaste, il faut se rappeler que, quand il écrivit, l'ancienne Chine avec ses institutions ayant disparu depuis plusieurs siècles, et les vieilles choses signifiées par les anciens caractères étant oubliées, les textes ne pouvaient plus être compris que grâce au commentaire.

Tcheng-huan rédigea ce commentaire, au petit bonheur ; désormais, dans toutes les écoles, les maîtres expliquèrent le texte d'après lui. Car le sens critique ne tourmenta jamais les maîtres chinois ordinaires. Tous ces êtres vulgaires qui, de génération en génération, ne visèrent qu'à faire passer leurs élèves aux examens officiels, se soucièrent peu de ce que pouvaient valoir le texte et le commentaire qu'ils enseignaient. Ils gagnaient leur vie à ce métier, et eussent traité d'insolent l'élève qui n'aurait pas accepté aveuglément leur dire. Il résulta de ce fidéisme, que, quand le texte de *Ts'ai-young* eut été gravé, quand le commentaire de *Tcheng-huan* eut été édité, tout le reste fut abandonné aux insectes, et le Confucisme se résuma en ce texte tel quel, avec son commentaire unique.

J'insiste sur ce fait qui est généralement ignoré, et qui est capital pour l'intelligence de ce que vaut au juste la doctrine confuciste si longtemps officielle.

— •¹⁰⁵ La détermination plus précise de la doctrine soi-disant confuciste, eut pour effet une cohésion plus intime des Lettrés, lesquels devinrent, à partir de ce temps (seconde moitié du deuxième siècle), une caste définie et fermée. D'autres facteurs contribuèrent à cette évolution ; l'introduction du Bouddhisme, secte adverse ; l'organisation du Taoïsme, secte rivale ; enfin et surtout, l'hostilité des eunuques du palais impérial. Massés autour de leurs livres canoniques, faisant corps pour prôner la politique de *Sunn-tzeu*, les Confucistes recrutèrent des disciples, intermarièrent leurs fils et leurs filles, se crurent trop tôt une puissance, et reprirent les traditions hargneuses et frondeuses qui leur avaient coûté si cher jadis, sous le Premier Empereur des *Ts'inn* (page 71).

Vers l'an 175, ils se heurtèrent à un parti redoutable. Le palais impérial était alors plein d'intrigues. Une impératrice régente avait nommé son propre père tuteur de son fils légal, le jeune empereur encore mineur. Confuciste fervent, ce tuteur, *Teou-ou*, s'en toura d'une élite de Confucistes, la fameuse Pléiade. Les eunuques et les femmes du palais se rebiffèrent. Les Lettrés méconnurent la force de ces adversaires et les attaquèrent directement. Une éclipse de soleil s'étant produite, ils y virent, d'après leurs principes, une entreprise de la modalité *yinn* contre la modalité *yang*, des eunuques et du harem contre le jeune empereur ; et ils adressèrent hardiment à la régente, la

demande que les eunuques fussent supprimés, que le harem fût évacué... Survint une promenade de la planète Vénus dans les mansions polaires, autre empiétement du *yinn* sur le *yang*, qui fut cause que les Lettrés urgèrent leur demande... Sur ce, révolte des eunuques, qui accusèrent le père de l'impératrice de vouloir se faire empereur. Dans un conflit armé, les eunuques eurent le dessus, tuèrent plusieurs des principaux Lettrés et exterminèrent leurs familles. Le père de l'impératrice dut se suicider. Sa fille l'impératrice fut séquestrée. Toute sa famille fut massacrée. Les eunuques s'emparèrent du jeune empereur et lui firent signer leurs décisions. Les lettrés furent mis hors la loi, et traqués à outrance par tout l'empire, sous prétexte qu'ils avaient soutenu le tuteur qui visait au trône. Beaucoup furent mis à mort. On estime que, de 175 à 179, cinq mille personnes périrent dans cette bagarre. Ce sont les martyrs du Confucisme, vénérés d'âge en âge par ceux de leur couleur.

Taoïsme.

Jusque là purement doctrinal, et pratiqué par des individus qui affectaient plutôt de s'isoler et de vivre en ermites, le Taoïsme s'organisa, sous les *Heou-Han*, et devint une puissance révolutionnaire, restée redoutable depuis lors jusqu'à nos jours. L'auteur du mouvement fut un certain *Tchang-lou* (mort vers 220), descendant de *Tchang-ling* (voyez *Tchang tao-ling*). La terrible rébellion des Turbans Jaunes (voyez *Hoang-kinn*) en 184, fut la première révolution d'allure taoïste ; la dernière fut celle des Boxeurs en 1900. — Pas d'écrits taoïstes à noter, durant cette période.

Autres doctrines.

Le premier nom à citer, est celui de *Wang tch'oung*, mort en 97. Il est très heureux que son ouvrage considérable et important, *Lunn-heng* la Balance des Discours, nous ait été conservé. Il résume et réfute le Confucisme, tel qu'il était vers 60 après J.-C., avant l'introduction du Bouddhisme. Il démolit toutes les superstitions de son temps. Personnellement •₁₀₆ *Wang-Tch'oung* fut matérialiste et fataliste. J'ai consacré à l'analyse détaillée de son œuvre, les [HCO.L 44](#) et [HCO.L.45](#).

Pan-kou, l'auteur de l'histoire des *Ts'ien-Han*, mort en 92, nous a de plus laissé le *Pai-hou-t'oung*, ouvrage précieux, parce qu'il donne des renseignements sur presque toutes les institutions des *Han*. Personnellement *Pan-kou* fut matérialiste, et professa un fatalisme mitigé. [HCO. L. 46](#).

Nous devons à *Ying-chao* le *Fong-su-t'oung*, un opuscule contre les superstitions populaires, écrit vers 140 ou un peu plus tard. Malheureusement il inventa ou propagea la croyance, que certains animaux, que les vieux objets, peuvent devenir transcendants et malfaisants. Cette croyance acquerra avec le temps une importance énorme dans le folklore chinois, [HCO. L 46](#).

Issu d'une illustre famille de Lettrés, *Sunn-ue* (148-209) confuciste à la mode de *Sunn-tzeu*, nous a laissé dans son *Chenn-kien*, son opinion sur les questions agitées de son temps. Théories morales intéressantes. Il donne à la morale deux ailes, la pudeur et l'idéal. La pudeur doit faire éviter le mal, l'idéal doit faire pratiquer le bien. Le but poursuivi par l'homme, doit être sa propre beauté morale. Pas de survivance, donc pas de sanction après la mort. [HCO. L 46.](#)

Astronomie, calcul des temps, mathématiques.

Le grand problème de la concordance du calendrier lunaire avec le calendrier solaire, insoluble, vu l'ignorance de la durée exacte et de la lunaison et de l'année solaire, vu aussi l'ignorance du fait de la précession des équinoxes, tortura les mathématiciens de la dynastie *Heou-Han*.

En 32, *Tchou-fou* constata qu'il n'y avait pas moyen de faire concorder les deux calendriers par le calcul, au moyen des données usuelles. En 62-69 une commission, *Yang-tch'enn*, *Tchang-cheng*, *King-fang* et autres, remirent au point le calendrier lunaire, empiriquement, en partant de ce principe que les éclipses de lune tombent toujours le 15 de la lunaison. En 85, nouvelle remise au point, par *Li-fan*, *Pien-hinn*, et autres. En 89, *Kia-k'oei* donna, sur la matière, une consultation qui nous a été conservée ; inepte radotage. Nouveaux coups de pouce, par *Tsoung-kan* en 100, par *Tchang-heng* et *Tcheou-hing* en 123, par *Pien-chao* en 143, par *Fong-koang* en 175, par *Tchang-sunn* et *Liou-kou* en 180.

Enfin, en 196, parut l'homme de génie attendu, *Liou-houng*. Se basant exclusivement sur l'observation des solstices au moyen du gnomon, il déclara net et ferme, que les points solsticiaux n'étaient pas fixes, que l'équateur et l'écliptique n'étaient pas une même chose, que la fraction à ajouter aux 365 jours de l'année solaire n'était pas un quart de jour juste.

Machines. — J'ai dit (page •₈₅) qu'une coupole céleste fut dessinée vers 104 et fondue en 59 avant J.-C., d'après l'antique système dit *kai-t'ien*, demi-sphère tournant sur le plateau terrestre carré. *Kia-k'oei* la refit en 103 après J.-C. *Tchang-heng* la reconstruisit en 164, la faisant toujours tourner sur l'équateur.

Ce constructeur ingénieux fabriqua aussi un sismographe, dont le •₁₀₇ dessin nous a été conservé. Sorte de tour en cuivre, couronnée par des têtes de dragon, tenant chacune une balle de cuivre entre les dents. Au pied de la tour, sous chaque dragon, une grenouille assise, la bouche ouverte. — L'instrument dénonçait les séismes et leur direction, le dragon situé dans le sens de la vague lâchant sa balle, qui tombait dans la bouche de la grenouille respective.

Livres. — Il nous reste, de la dynastie *Heou-Han*, un traité de calcul, le *Sounn-tzeu suan-king*, dont l'auteur, un maître *Sounn* inconnu, vécut probablement au troisième siècle.

Divination. — Elle fut très cultivée et se développa au temps des *Heou-Han*, sous toutes ses formes. A noter, vers la fin du premier siècle, le chapitre *Cheu-koei* dans le *Pai-hou-t'oung* de *Pan-kou* ; le chapitre *Pouo-cheu-p'ien* dans le *Lunn-heng* de *Wang-tch'oung* ; le *I-Linn* traité de pronostic par sentences, se rattachant aux diagrammes des Mutations, dont l'auteur est discuté. — Trois très anciens traités, anonymes, remontent, d'après les critiques, au moins au temps des *Han*. Ce sont : le *koei-king*, traité de la divination par l'écaille de tortue... le *Tchai-king*, traité de géomancie, enseignant le choix des emplacements fastes pour les demeures des vivants... et le *Ts'ing-ou sien-cheng tsang-king*, traité de géomancie enseignant le choix des emplacements fastes pour les sépultures des morts.

Histoire et Géographie.

Pan-kou mort en 92 après J.-C., nous a laissé dans ses *Ts'ien Han-chou* (voyez la fiche) un des plus beaux monuments historiques chinois. La division est celle du *Cheu-ki* : règnes, biographies, dissertations. Plusieurs chapitres de cette vaste histoire, ont été le point de départ de recherches importantes.

Sunn-ue nous a laissé son *Han-ki*, une courte histoire de la même dynastie.

Dans les *Ts'ien-Han-chou* se trouvent d'importants documents historiques et topographiques sur les peuples alors en relations avec la Chine. Développement et mise au point des données plus maigres du *Cheu-ki*.

Et d'abord les Huns. Le *Cheu-ki* chap. 110 contient une brève histoire des Huns. Dans les *Ts'ien-Han-chou* chap. 94, cette histoire est reprise depuis l'origine, et poussée jusqu'à la fin de la dynastie *Ts'ien-Han*. Excellente pièce historique, très détaillée.

Item, chap. 95, un traité complet sur les peuplades du Sud-Ouest. Comparez *Cheu-ki* 113, 114 et 116.

Item, chap. 95, histoire de la Corée septentrionale. Comparez *Cheu-ki* 115.

Item, chap. 96, la si importante et intéressante histoire du Tarim et des peuples adjacents. Notes géographiques de *Fou kie-tzeu*, jusque par delà le Pamir, Kaboul et Samarkand. Renseignements sur les Gètes et autres peuples anciens, sur la Sogdiane encore grecque, sur les Indo-scythes, sur l'empire des Arsacides.

Caractères.

•₁₀₈ J'ai dit (page 76) l'origine des écritures *siao-tchoan*, *li-tzeu*, et *k'ai-tzeu*. Puis vint l'écriture ligaturée *lien-peï-tzeu*, et l'écriture abrégée *ts'ao-tzeu*. Au commencement de l'ère chrétienne, un Lettré eût cru se déshonorer, en écrivant lisiblement.

En 175 après J.-C., le texte de cinq Canoniques fut gravé en creux sur des stèles en pierre que les Lettrés purent désormais estamper, dans les trois styles *ta-tchoan* *siao-tchoan* et *li-tzeu*, sous la direction de *Ts'ai-young* (page 104.).

Vers l'an 200, après de longues recherches, *Hu-chenn* publia son célèbre *Chouo-wenn kie-tzeu*, répertoire des caractères *siao-tchoan*, avec explications étymologiques. Cet ouvrage qui contient 9353 caractères, plus 1163 variantes, en tout 10516 formes, devint aussitôt et resta depuis le Canon de l'écriture chinoise. C'est sur lui principalement que s'appuie mon livre « Caractères chinois ».

Médecine.

Les notes de *Pan-kou* (dans son *Pai-hou-t'oung*) sur la physiologie de son temps, montrent que, depuis trois ou quatre siècles, le *Sou-wenn* avait été, non amélioré, mais surchargé, et cela malhabilement.

Aux cinq viscères charnus, auxquels étaient déjà rattachées tant de choses, ont encore été rattachés les organes des sens, les viscères membraneux comme magasins, et les vertus confuciistes comme sécrétions. — L'œil répond au foie, le nez au poumon, l'oreille au cœur, les organes génitaux au rein, la bouche à la rate. — Le gros intestin et l'intestin grêle sont les magasins du cœur et du poumon, l'estomac est le magasin de la rate, la vessie celui des reins, la vésicule biliaire celui du foie. — Le foie sécrète la bonté, le poumon l'équité, le cœur les rites, le rein la sagesse, la rate la confiance. — Pourquoi ? pour des raisons qui ne sont pas des raisons, mais des arrangements quinquaires quelconques.

La théorie médicale étant restée stationnaire, la pratique ne progressa pas, naturellement. La plupart des médecins de la dynastie *Heou-Han*, furent encore des diagnosticiens, moitié prophètes, moitié farceurs, qui traitèrent exclusivement par l'acuponcture. Devinrent célèbres, *Kouo-u*, médecin de la cour vers l'an 100, homme simple et dévoué, qui crut à son art... et surtout *Hoa-t'ouo*, qui piquait à deux pouces de profondeur dans le dos, et à six pouces de profondeur dans la poitrine. Il mourut vers 220, supprimé dit la tradition par *Ts'ao-ts'ao*, qu'il voulait piquer, et qui le soupçonna de vouloir l'assassiner... Des légendes, probablement taoïstes, racontent que, après avoir fait prendre au patient une drogue narcotique, il lui ouvrait la poitrine ou le ventre, démontait ses organes, les rinçait, les remplaçait, recousait et appliquait un onguent merveilleux qui refermait ses incisions.

Han-k'ang, vers 150, recueillait des simples et en usait.

A cette époque, entrée en scène des Taoïstes guérisseurs. Vers l'an 200, *Fei tch'ang-fang*, plutôt sorcier que médecin, eut une grande vogue. Protégé par un charme, il pourchassait à coups de fouet les lutins auteurs des maladies. Un jour il perdit son charme protecteur. Les lutins le mirent en pièces.

Aucun écrit médical de cette période, n'est parvenu jusqu'à nous.

Beaux-arts. — Architecture.

•₁₀₉ Elle fut toujours la même, depuis l'origine jusqu'à nos jours. Toit en pente, tuilé, débordant, assis sur des colonnes, prolongé pour couvrir des galeries extérieures. Charpente massive, solide, uniforme, de sorte que les bois d'une maison démolie, servent aussitôt à en reconstruire une autre. Cloisons en bois plein ou à jour, ou en maçonnerie, généralement mal faites.

Peinture.

Les Chinois peignirent, et en divers genres, depuis l'antiquité ; mais il ne nous est resté, des temps anciens, ni spécimens, ni descriptions. Une légende prétend qu'on faisait des portraits ressemblants sous les *Ts'ien-Han* (voyez la fiche *Mao yen-cheou*). Sous les *Heou-Han*, deux peintres furent célèbres ; un paysagiste *Liou-pao* vers 150, et un portraitiste *Tchao-k'i* vers 200.

Sculpture.

Les Chinois ont très peu cultivé la sculpture sur pierre, excepté précisément pendant la dynastie *Heou-Han*, époque qui les mit en contact avec les Grecs de la Sogdiane. C'est de là que vinrent, probablement, les artistes qui dessinèrent et exécutèrent les sculptures de *Teng-fong-hien*, *T'ai-cheu-k'ue* et autres, de 1188 à 123 après J.-C... et, en 117, les bas-reliefs du *Ou-leang-ts'eu*, conservés à *Kia-siang-hien*.

Comme fondeurs en bronze, comme ciseleurs en bois bronze et jade, les Chinois furent féconds dès l'antiquité, mais toujours affectés, jamais naturels. Pas de statues, avant l'introduction du culte buddhique, probablement.

*

Poésie.

Le genre élégiaque et le vers de sept syllabes sont encore cultivés, mais le vers de cinq syllabes domine. Nombre de versificateurs, peu de poètes. Quelques perles cependant...

Au premier siècle, date incertaine, *Ts'inn-kia*, officier envoyé aux frontières, envoie à sa femme malade cette lettre en vers

La vie de l'homme ne dure, que ce que dure la rosée matinale,

et le malheur la remplit presque tout entière.
La tristesse a tôt fait d'arriver,
et la joie ne la chasse que bien tard.

Les devoirs de ma charge militaire
m'ont fait aller bien loin de toi.
Je n'ose envoyer un char te quérir,
de peur qu'il ne revienne vide.

J'éprouve du soulagement à t'écrire...
Le chagrin m'a privé de tout appétit...
Seul, assis dans ma chambre vide,
je ne reçois plus tes bons encouragements.

Durant les longues nuits, je ne puis dormir.
Je tourne et retourne ma tête sur le traversin.
Mon chagrin est sans terme, comme un cercle.
Rien ne peut l'alléger.

• ¹¹⁰ L'Esprit qui régit le monde est juste.
Ceux qui font le bien, il les rend heureux.
Pourquoi nous a-t-il, moi et toi,
réduits si jeunes à la solitude ?

A lors que nous étions unis,
joie et peine étaient communes.
Pourquoi avons-nous été séparés ainsi ?
Est-ce bienveillance ou mauvais vouloir ?

Le Fleuve est large, sans ponts ni bateaux,
la route est barrée par des montagnes.
Je les contemple avec tristesse,
et voudrais bien prendre le chemin du foyer.

Les nuages flottent sur les hautes cimes,
Le moment de seller mon cheval pour le retour,
et de charger mon char, n'est pas encore venu.

Fais bien soigner ta maladie.
J'y pense souvent avec anxiété.
Moi constant, je te reste fidèle.
Notre amour n'est pas diminuée.

Au deuxième siècle, date incertaine, *Song tzeu-heou* raconte gracieusement mélancoliquement une rencontre.

*A la capitale Lao-yang, sur la route de l'Est,
des pêcheurs et des poiriers bordent la chaussée.
Tous fleurissent à qu'il eux m'eux,
feuillus à l'environ de l'autre.*

*La brise printanière souffle du Nord-Est,
fleurs et feuilles s'inclinent et se relèvent.
Quelle est cette jeune fille portant une corbeille,
qui cueille des feuilles de mûrier ?*

*Mains fines pliant les minces rameaux,
fleurs que le vert emporte.
Je voudrais sourire à la petite,
et pourtant sa vue m'a blessé.*

*Au huitième, au neuvième mois,
viendront la rosée froide et la gelée blanche.
Fleurs et feuilles joncheront le sol,
c'en sera fait des doux parfums.*

• ¹¹¹ *Mais la végétation flétrie en automne,
renâtra luxuriante au printemps.
Hélas ! mon amour d'un instant ne revivra pas ;
nous resterons étrangers l'un à l'autre.*

*J'ai voulu le faire survivre dans ces vers,
mais ils sont tristes et me font mal.
Reste à m'égayer avec du bon vin,
et avec ma cithare, dans la salle haute.*

Vers l'an 160, *Kao-piao* fut un vrai poète. Ses contemporains le trouvèrent trop élevé. En effet, son *Ts'ing-kie*, un petit chef-d'œuvre, révèle que *Kao-piao* était taoïste.

*Le ciel et la terre sont immuables.
Il n'en est pas de même de la vie humaine,
surtout si le bonheur ne la tonifie pas,
lui permettant de durer jusqu'à la fin du lot.*

*Boire du vin rend le corps malade,
penser et méditer use l'âme.*

*L'amour charnel abrège la vie,
L'amour de l'argent détruit la droiture naturelle.*

*Vain est le désir de vouloir toujours vivre sur la terre,
Le poison des chagrins et des soucis
Finit par faire transmuter l'homme,
Doucement, comme la brise passe les montagnes,*

*Quand le corps et l'esprit se sont séparés,
ce dernier s'en va, sans retour...
Les heureux du siècle craignent que ce départ ne soit
douloureux..
L'homme courageux ne s'en soucie pas plus que des nuages ou de
la fumée.*

*Ah ! être lavé de tout ce qui souille.
Ah ! errer libre au gré de ses désirs,
Pouvoir se purifier dans la pureté absolue !
Unir son être mystérieux au mystère universel*

*En attendant, filtrer ses affections et trier ses pensées,
car la pureté absolue ne souffre aucune poussière.
Tendre à l'être qui réside dans le vague,
tenu, subtil, sans forme ni figure.*

• ¹¹² Là s'arrête éperdue la pensée humaine.
L'esprit de l'homme (parcelle de l'esprit universel) est immortel.

Vers 178, les malheurs des Lettrés persécutés, inspirèrent à Tchao-i les vers suivants :

*Vous attendrez en vain que l'eau du Fleuve Jaune (toujours
boueuse) devienne limpide...
Vous espérez en vain que le destin allonge votre lot de vie...
De nos jours il faut plier au vent comme l'herbe,
et on appelle sages ceux qui possèdent beaucoup de biens.*

*Ayez de la science plein le ventre,
cela ne vous fera pas considérer autant qu'un sac d'argent.
Les eunuques resplendissent dans la salle du trône.
Déguepillés, les Sages restent à la porte.*

*Les habiles, les heureux du temps,
leurs crachats sont réputés être des perles.*

*Tandis que l'or et le jade cachés ne sont pas reconnus,
et que les orchidées rares passent pour des herbes vulgaires.*

*Sages, vous seuls savez votre valeur.
Perdus dans la masse des imbéciles,
conservez jalousement votre trésor,
et ne vous abaissez pas à mendier la faveur.*

*Malheur et encore malheur !
Quel destin pèse sur le temps présent ?*

Ts'ai-young mort en 192, rima sans verve. Une fois il eut quelque envolée. Ce fut sur un thème taoïste. Le Confuciusisme n'a jamais donné d'ailes à personne.

*Purifier mon cœur,
pour que la grande Pureté puisse l'imbiber.
Me laver de toute souillure,
pour pouvoir recevoir en moi l'Esprit universel.*

*Harmonie et dilatation,
pour que mon âme et mon corps soient paisibles.
Ni affections, ni volitions,
pour que mon cœur reste tranquille.*

*Quand les passions sont éteintes,
il ne naît plus de désirs.
•¹¹³ Quand de pensée on a quitté ce monde,
tout l'intérieur est réglé.*

K'oung-young, descendant, de Confucius, qui périt en 208, victime d'intrigues politiques, nous a laissé des vers non médiocres. En voici un spécimen. Complainte sur un enfant, né et mort durant une absence de son père.

*Le père part pour une mission,
ne reviendra qu'au bout de l'année.
À son retour il demandera à voir son enfant.
Son épouse et ses concubines s'affligent.*

*Car le père revenu ne verra pas l'enfant,
pour lequel son âme a déjà cessé de vivre.
Il est enseveli seul au cimetière.*

Hélas le père reviendra trop tard.

*Relevant sa robe, il cherchera la tombe de l'enfant,
parmi les armoises et les fougères humides.
Sous un petit tertre, quelques os blancs reposent ;
les chairs sont déjà poussière qui vole au vent.*

*Né, il n'a pas connu son père,
mort, qui le connaîtra, lui ?
Âme délaissée errante dans l'obscur espace,
sans domicile et sans appui.*

*Je comptais que tu continuerais ma lignée.
Mort, ma pensée ne se détache pas encore de toi.
Mon cœur est blessé et je pleure,
mes larmes mouillent mes habits.*

*Sans doute le nombre des jours dépend du destin.
Mais pourquoi ton destin fut-il d'en compter si peu ?*

Après l'an 200 se place un poème élégiaque, peut-être le plus joli de la littérature chinoise. *Ts'ai-yen*, la fille du célèbre *Ts'ai-young*, fut mariée par lui à un certain *Wei tchoung-tao*, qui mourut sans lui laisser d'enfants. Comme la jeune veuve allait visiter sa famille, elle fut enlevée par les Huns, et épousée par un khan. Ce mariage dura douze années. Elle eut deux fils.

Désirant que *Ts'ai-young*, mort sans postérité mâle, en eût au moins par sa fille, *Ts'ao-ts'ao* la fit racheter, et la maria d'office à un certain *Tong-seu*. Un chant en dix-huit strophes raconte cette histoire. Il fait pendant aux complaintes en prose de *Sou-ou*. En voici quelques fragments :

• ¹¹⁴ *Je suis née sans qu'on m'ait demandé si je voulais ou non,
puis j'ai dû assister à la destruction de l'empire des Han.
Le ciel et la terre ont été durs pour moi.
Pourquoi m'ont-ils fait vivre en un temps pareil ?*

*Ensuite je fus arrachée à mon pays et conduite à la capitale
des Huns,
sans rapports possibles avec ma famille, et réduite en
esclavage.*

*Je ne vois plus que feutre et fourrures, viande et koumys,
Huns orgueilleux aux mœurs brutales.*

Je pense sans cesse à ma patrie.

*La nuit j'entends gronder le Fleuve qui coule vers elle,
le jour je tâche de voir de loin la Grande Muraille.
Je confie mon chagrin à ma cithare, dont il brisera les cordes.*

*Un prince hun m'a aimée, et j'ai eu de lui deux fils.
Je n'ai pas honte d'eux, car ce sont mes enfants.
Et voici qu'on me rappelle et qu'il me faut les abandonner.
Mes larmes ruissellent, et, de sangloter, ma voix est éteinte.*

*Si le Ciel a des yeux, pourquoi ne voit-il pas ma mère ?
Si les Mânes savent, pourquoi n'ont-ils pas pitié de moi ?
Pourquoi me marier et me séparer, ainsi sans cesse ?
Pourquoi me faire passer ainsi de douleur en douleur ?*

*Le ciel et la terre sont immenses.
Immense aussi est mon chagrin.
Pourquoi n'y a-t-il pas pour moi de bonheur sur la terre ?
Pourquoi n'y a-t-il pour moi, au ciel, que nuages et vapeurs ?*

*Je les aimais, mes deux petits Huns.
Maintenant les enfants sont au Nord et leur mère est au Sud.
Revenue j'ai trouvé ma patrie détruite.
Je pleure dans les ruines de sa capitale, et voudrais mourir.*

*

Prose.

Voici les noms des principaux prosateurs *Heou-Han*, par ordre chronologique.

Tchou-fou, vers l'an 32, mathématicien, bon style.

Fong-yen, vers l'an 40, style diffus, idées pratiques.

Tou-Linn, mort en 47, érudit, harangueur.

Hoan-t'an, mort après 50, très érudit, remontrances tissées de citations.

Pan-piao, mort en 54, père de *Pan-kou* et de *Pan-tch'ao*. Mémoires et remontrances. Beau style cadencé.

Heue-tch'ang, *Su-fang*, *Lou-koung*, *Tch'enn-tchoung*, *U-hu*, harangues érudites, tissées de textes et de citations.

Pan-kou, mort en 92, auteur des *Ts'ien-Han-chou* et du *Pai-hou-t'oung*, style •₁₁₅ superbe, concis, ferme.

Ts'oei-yinn, mort en 922, style maniéré.

Ts'oei-k'ï, *Ts'oei-yuan*, ordinaires.

Wang-tch'oung mort en 97, auteur du *Lunn-heng*, plein de verve, style coulant.

Tchang-heng, vers 123, mathématicien, prosateur et poète.

Tsouo-hioung vers 132, *Li-kou* avant 147, style ordinaire.

Ma-young mort en 166, commentateur.

Tch'enn-fan vers 168, censura le harem.

Fou-sie en 184, s'en prit aux eunuques.

Ts'ai-young mort en 192, érudit, lettré, actif et fécond, se prodigua dans tous les genres, ne fut remarquable dans aucun. Phraseur terne.

Ying-chao mort vers 195, auteur du *Fong-su-t'oung* et de remontrances, bon style.

Tcheng-huan, le commentateur, avant 196, style net et ferme.

K'oung-young mort en 208, que j'ai cité comme poète ; beau style ferme, cadencé, et du sentiment.

Sunn-ue mort en 209, moraliste, auteur du *Chenn-kien* et du *Han-ki*, beau style.

Su-kan, vers 220, auteur du *Tchoung-lunn*, phraseur incolore.

Vers l'an 40, *Fong-yen* au général *Teng-u*...

Les sages, dit-on, ne méprisent pas un humble conseil ; les braves ne reculent pas devant la difficulté.

Depuis l'usurpation de *Wang-mang*, la guerre dévaste le pays. Après sa chute, par suite de compétitions rivales, elle a continué, générale, interminable. Profitant de nos dissensions, les Barbares ont forcé les frontières et envahi le territoire. Partout les soldats pillent, les fonctionnaires extorquent. Ce qui reste du peuple, ne peut plus vivre. Tous sont en fuite, les femmes séparées de leurs maris, les enfants séparés de leurs parents. Les champs abandonnés sont envahis par les plantes sauvages. Les habitations sont incendiées. Les épidémies déciment les malheureux qui errent affamés et nus. Le désespoir est tel, qu'aucune reconstruction sociale n'est possible. Le peuple hait les gouvernants, parce qu'ils ne font rien pour lui. Il faudrait avant tout supprimer les bandes de soldats licenciés ou mutinés, qui parcourent le pays, détruisant le peu qui reste.

Général, vous qui êtes juste et humain ; vous qui, étant lettré, voyez plus loin que le vulgaire ; ne pourriez-vous pas, pour

l'amour de ce qui reste du peuple, fixer au sol ces brigands dans les Colonies militaires ? Plusieurs fois déjà le pays a été sauvé, par l'initiative privée d'hommes habiles. Je voudrais que votre nom s'ajoutât à ceux de ces sauveurs nationaux. Devenus colons, ces vétérans ne pilleraient plus le peuple, et resteraient à la disposition du gouvernement comme soldats ; double avantage.

Je vous en prie, veuillez considérer la chose, pour le bien du public.

Vers l'an 48, le général *Ma-yuan*, à ses frères cadets et à ses fils...

Je veux que, quand vous aurez connaissance des fautes d'autrui, vous les dissimuliez, comme on doit faire pour les fautes de ses parents ; ne les répétez jamais à d'autres. Je ne hais rien tant que les racontars et les médisances, et serais mortellement affligé si j'apprenais que vous cultivez ce genre. C'est votre père qui parle ; j'espère que vous n'oublierez pas ses paroles. Vivez réservés, modestes et économe ; j'ai aimé ces vertus, faites de même. Réjouissez-vous du bonheur d'autrui, et compatissez à son malheur. Distinguez avec soin le pur et l'impur. Ne faites pas mal parler de vous.

• ¹¹⁶ En l'an 73, *Pan-tch'ao* étant arrivé dans le royaume des *Chan-chan*, le roitelet *Koang* le reçut d'abord avec les plus grands honneurs. Puis soudain la dévotion du roitelet se changea en froideur. *Pan-tch'ao* demanda à ses officiers :

— Pourquoi *Koang* nous traite-t-il moins bien ?..

Les officiers répondirent :

— Les barbares sont naturellement inconstants...

Pan-tch'ao dit :

— Moi je pense qu'un émissaire des Huns aura causé ce refroidissement.

Ayant appelé le domestique que le roi avait mis à son service, *Pan-tch'ao* lui demanda à brûle-pourpoint :

— Pourrais-je voir l'envoyé des Huns ?..

— Il est reparti, dit le domestique ; cette nuit il campera, à trente li d'ici.

Alors *Pan-tch'ao*, ayant enfermé le domestique, choisit ses trente-six meilleurs hommes, et les fit boire copieusement. Puis il leur tint le discours suivant :

— Vous et moi, nous sommes tous perdus. Il est venu un émissaire des Huns, C'est lui qui a rendu le roitelet *Koang* incivil. Si celui-ci nous livre aux Huns, les loups rongeront nos os dans le steppe. Que faire ?

Les hommes répondirent :

— Cela vous regarde.

Pan-tch'ao reprit :

— Pour prendre le tigre, il faut forcer son autre. Voici mon plan. Cette nuit nous incendierons le campement de l'envoyé, et nous le massacrerons, avec tous ses gens, avant qu'ils aient pu s'apercevoir de notre petit nombre. Cela remettra à la raison le roitelet des *Chan-chan*, et nous vaudra de l'avancement.

Les hommes dirent :

— A vos ordres.

Avant minuit, *Pan-tch'ao* et ses trente-six braves arrivèrent au campement de l'ambassadeur. Le vent soufflait en tempête. Le campement n'était pas gardé. *Pan-tch'ao* posta, sous le vent, dix de ses hommes munis de tambours, avec cette instruction : quand les flammes s'élèveront, vous battrez la charge... Puis il alla, avec le reste de ses gens, prendre position sur le vent, et mit le feu au camp. Aussitôt les tambours battirent la charge de deux côtés à la fois, et les Chinois se jetèrent sur les Huns endormis. Ceux-ci ne firent aucune résistance. *Pan-tch'ao* en tua trois de sa propre main, ses hommes massacrèrent l'envoyé et une trentaine de ses gens, tous les autres périrent dans les flammes.

Le lendemain, de bon matin, *Pan-tch'ao* présenta au roitelet *Koang* la tête de l'ambassadeur, et lui dit : Les *Han* seront à votre égard bons ou terribles, comme vous voudrez. Gardez-vous désormais de toute intelligence avec les Huns.

Koang se prosterna à plat ventre, et livra son fils en otage.

Puis *Pan-tch'ao* fut envoyé en mission à Kotan. Le roi de Kotan s'était allié avec les Huns, qui entretenaient un député à sa cour. Il était de plus très superstitieux, la dupe de ses

sorciers. Le député des Huns gagna les sorciers, lesquels dirent au roi :

— Les Esprits sont très en colère de ce que vous avez reçu l'envoyé des *Han* ; ils demandent qu'on leur immole son coursier...

Le roi fit demander le cheval, par son ministre *Seu-lai-pi*... Bien volontiers, dit *Pan-tch'ao* ; mais je ne le livrerai qu'aux sacrificateurs, pas à d'autres... Les sorciers étant arrivés, *Pan-tch'ao* leur abattit la tête. Il fit ensuite donner à *Seu-lai-pi* quelques centaines de coups de cravache, puis l'envoya porter au roi, dans un sac, les têtes de ses sorciers... Le roi fut épouvanté. Il fit mettre à mort le député des Huns, et se soumit aux *Han*.

— On se le dit, dans le Tarim. Nombre de principicules se donnèrent aux *Han*, livrant leurs fils en otages.

En 74, *Pan-tch'ao* résolut un coup de main sur Kachgar. Il en confia l'exécution à l'officier *Tien-lu*, auquel il donna cette brève instruction :

— *Teou-t'i* qui règne à Kachgar, est un intrus ; il n'est donc pas sympathique aux Kachgariens ; agissez en conséquence.

Quand *Tien-lu* se présenta devant *Teou-t'i*, celui-ci le •¹¹⁷ voyant sans escorte, refusa de l'entendre. Aussitôt *Tien-lu* l'empoigna sur son trône, et le ligota de ses propres mains au beau milieu de ses gens. Ceux-ci furent si ahuris de ce coup d'audace, qu'ils s'enfuirent tous. *Pan-tch'ao* donna à ceux de Kachgar un nouveau roi sympathique aux *Han*.

En 87, *Pan-tch'ao* marcha contre Yarkend, avec vingt mille hommes. Les roitelets de Koutcha et de Altsou accoururent au secours de la ville avec cinquante mille. *Pan-tch'ao* dit très haut :

— Nous ne sommes pas de force ; qu'on prépare la retraite pour demain...

puis il lâcha ses prisonniers, qui répandirent la nouvelle. Les deux roitelets furent pris par cette ruse grossière. Ils coururent occuper les positions favorables pour couper la retraite à *Pan-tch'ao*. Le lendemain, au point du jour, celui-ci donna l'assaut à Yarkend, et l'enleva presque sans coup férir. Les

deux roitelets déconfits, retournèrent dans leur foyers, et le Tarim conçut de *Pan-tch'ao* l'opinion la plus haute.

En 90, le roi des Kouchans (Indo-Scythes) envoya contre *Pan-tch'ao* son général *Sie* avec soixante-dix mille hommes. Les Chinois, très inférieurs en nombre, étaient assez inquiets. *Pan-tch'ao* leur dit :

— Ces Kouchans sont nombreux, mais n'ont pas de vivres. Nous ne leur livrerons pas bataille. Tenons dans nos places fortes, et empêchons-les de se ravitailler ; cela suffira... De fait, *Sie* dut envoyer un peu partout, pour demander des vivres. *Pan-tch'ao* enleva tous ses envoyés, dont les têtes lui furent consciencieusement retournées dans des sacs. Effrayés et affamés, les Kouchans s'en retournèrent.

Politique autant que guerrier, en paix et bonne intelligence avec les Grecs et les Parthes, en l'an 97 *Pan-tch'ao*, le Gouverneur du Tarim, envoya son lieutenant *Kan-ying* vers les Romains. Celui-ci arriva à Hira, sur le Golfe Persique (où l'on s'embarquait alors pour Elath et l'Occident). Les nautoniers lui dirent : cette mer est très étendue... il faut emporter des vivres pour trois ans... et puis, elle donne la nostalgie... beaucoup en sont morts. *Kan-ying* n'osa pas s'embarquer. (TH page 720.) — Agé de plus de 70 ans, en l'an 102, *Pan-tch'ao* demanda la permission de revenir mourir dans sa patrie. Il guerroyait dans le Tarim depuis trente ans. Arrivé à la capitale à la huitième lune, *Pan-tch'ao* y mourut un mois après. [] chaps. 47 et 88.

Vers l'an 100, pétition de *Su-fang* au trône...

Le texte des cinq Canoniques fut établi par Confucius. Leur interprétation authentique, fut transmise par le disciple *Tzeu-hia*. Ensuite des dissensions se produisirent, et les Lettrés se divisèrent en écoles. Durant les guerres qui donnèrent aux Han l'empire des *Ts'inn*, les écrits contenant l'interprétation traditionnelle périrent tous ; c'est à peine si on sauva le texte mutilé. Bientôt on s'aperçut que la véritable interprétation était oubliée, que des interprétations arbitraires s'introduisaient. Pour remédier à ce malheur, on institua les Académiciens, chargés d'étudier le texte et d'en conserver le commentaire. Mais voici que ces Académiciens, à leur tour, tirent de leurs études sur le texte, des interprétations qui ne sont pas conformes à la tradition reçue. Il faudrait les obliger à s'en tenir à cette tradition, et leur défendre toute innovation... Et, pour le choix de ces Académiciens, lequel

cause des embarras, je propose un système bien simple. Que, lors du concours institué à cette fin, on propose aux candidats une liste de cinquante points difficiles des Canoniques. L'ordre de réception sera au prorata du nombre de ces difficultés, que chaque candidat aura résolues.

• ₁₁₈ Lou-koung mort en 112 ; pétition au trône...

Tous les actes du gouvernement doivent suivre l'action céleste, les saisons et les temps ; c'est là le principe antique et indubitable. Sans cela, l'harmonie cosmique étant rompue, de graves désordres s'ensuivront. On peut a posteriori, de ces désordres, conclure qu'il y a faute dans le gouvernement. Or cette année, durant tout le printemps et jusqu'en été, le froid a continué, arrêtant la végétation. Cette oppression du principe *yang* (vie) par le principe *yinn* (mort), ne serait-elle pas due à ce que les juges ont fait mourir des hommes alors que ce n'était pas l'hiver (saison des exécutions), troublant ainsi le cours de la nature. Je suggère qu'on examine les causes pendantes, qu'on prononce les sentences en automne, et qu'on exécute les coupables en hiver, selon l'usage antique. Alors le ciel et la terre reprendront leur action régulière.

Vers 120, *Tchang-heng* cultiva spécialement la prose plus ou moins rythmée, dite *fou*, dont la gamme va du lyrisme simple jusqu'à l'hystérie échevelée. Je pense que l'alcool influa beaucoup sur ce genre.

*Comme je me promenais dans la campagne
rêvant aux révolutions de la nature...
c'était en automne... un vent frais soufflait...
auprès d'un tertre, je vis un crâne gisant
dans la terre glaise, couvert de poussière.
Je lui demandai : — qui fus-tu ?
homme ou femme, intelligent ou stupide ?
et maintenant, existes-tu encore ?
Comme j'interrogeais ainsi, la brise murmura à mes oreilles :
— Je fus Tchoang-tcheou, du pays de Song.
— Ah ! dis-je, veux-tu que je demande aux Cinq Montagnes,
que je prie tous les Esprits de l'empyrée,
pour qu'ils te rendent un corps, une vie nouvelle ?
— Gardez-vous en bien ! dit le crâne.
La mort est repos, la vie est souffrance.
Pourquoi la glace dégelée voudrait-elle geler de nouveau ?
La gloire n'est rien, le bonheur pas davantage.*

*J'ai échappé, je suis en liberté,
 personne ne peut me récompenser ni me punir,
 bêtes féroces et armes de guerre, je ne crains plus rien.
 Je me joue dans l'évolution des deux modalités.
 Je me fonde dans la simplicité du premier Principe.
 La transformation universelle est pour moi père et mère.
 Le ciel et la terre sont ma natte et ma couverture,
 le tonnerre est ma musique, le soleil et la lune sont mon
 éclairage.
 Satisfait et sans désir je n'ai plus à me purifier, et rien ne peut
 plus me souiller.*

Ici la voix cessa soudain, et je n'entendis plus rien.

• ¹¹⁹ *Je dis à mon compagnon d'enterrer le crâne,
 et donnai à Tchoang-tcheou quelques lames en guise de
 libation.*

En 132, le censeur *Tsouo-hioun* à l'empereur...

Pour que le peuple se tienne en paix, il faut lui proposer des Sages. Ces Sages, il faut les découvrir, les conserver. Actuellement les fonctionnaires sont, ou mal choisis, ou changés trop souvent, de sorte qu'aucun lien ne s'établit entre eux et le peuple. Bien plus, sachant qu'ils seront changés avant longtemps, les fonctionnaires pressurent le peuple sans vergogne, et le maltraitent sans crainte. De ces désordres dans le gouvernement, naissent les désordres qui troublent la nature de nos jours. Choisissez mieux les fonctionnaires. Qu'ils aient tous au moins quarante ans, Obligez-les strictement à résider. Déplacez-les rarement. Payez-les bien. Ne donnez d'avancement à aucun officier, qu'après examen sérieux de la manière dont il se sera acquitté de sa charge précédente.

Avant 168, *Tch'enn-fan* à l'empereur...

Le pays s'appauvrit de plus en plus. Pourquoi cela ?.. Parce que les milliers de filles oisives enfermées dans le harem, sucent sa moelle. Leur nourriture recherchée, leurs riches vêtements, leurs fards et leurs cosmétiques, absorbent la moitié ou plus des revenus de l'État. L'adage dit : « la maison dans laquelle il y a cinq filles, ne tente aucun voleur... parce qu'il n'y a là rien à prendre. ». Or votre empire hébergeant des milliers de filles, il n'est pas étonnant qu'il soit si pauvre. On accuse encore le harem d'autres maux graves, intrigues

scandales et le reste. A tort, direz-vous. Cependant, là où les mouches vertes s'assemblent, il y a toujours quelque charogne. Triez le harem, s'il vous plaît. !

Vers 170, testament de *Tcheou-p'an*...

Mon ancien Maître m'est apparu en songe, et m'a dit ce que je devais prescrire pour mes funérailles. Je touche à mon terme. Quand je serai mort, qu'on me dépose dans un cercueil intérieur, ayant juste les dimensions de mon corps, pas davantage. Que le cercueil extérieur couvre juste le cercueil intérieur, pas davantage. Que mes habits funèbres soient simples. Ne faites aucune dépense exagérée. Devant mon cercueil, déposez le chapitre *Yao-tien* du *Chou-king* écrit sur planchettes, un pinceau et un grattoir. Ces objets témoigneront que, durant ma vie, j'ai toujours été attaché à la doctrine des Anciens.

En 184, Fou-sie censure l'empereur...

Les malheurs de l'empire ne lui viennent pas de l'extérieur. Leur cause est intérieure et profonde. Les Souverains de la plus haute antiquité, durent déjà lutter contre des personnages malfaisants ; ils les châtièrent, et l'empire retrouva la paix. Maintenant les Turbans Jaunes viennent de provoquer une insurrection formidable. Comment cela a-t-il pu arriver ? A cause de la corruption interne de l'empire. Par la faute de vils eunuques, qui sont les maîtres à la cour. Je demande qu'ils soient exterminés. •₁₂₀ Qui veut régler un fleuve, doit remonter jusqu'à sa source. Si l'on ne commence pas la réforme de l'empire par la suppression des eunuques, aucune amélioration ne sera possible, car c'est eux qui sont l'origine de tous les désordres. Glace et feu ne peuvent pas coexister en paix dans le même vase. De même, à la cour, des eunuques dépravés et des officiers fidèles, ne pourront jamais vivre ensemble. Exterminez la race des eunuques. Cela fait, les braves gens viendront s'offrir à vous en quantité, et l'empire sera vite remis en ordre et en paix. Je me dévoue à la mort, pour vous donner cet avis.

En 189, l'empereur *Pien* avait quatorze ans, et son frère *Hie* en avait neuf. Devenue régente, l'impératrice *Heue* se débarrassa de la douairière *Tong* qui la gênait, et son frère le Maréchal *Heue-tsinn* fit décapiter l'eunuque *K'ien-chao*.

Yuan-chao lui proposa d'exterminer tous les autres. *Heue-tsinn* entre dans ses vues. Les eunuques le prévinrent en l'assassinant. *Yuan-chao* marcha sur le palais. Voyant qu'ils allaient être forcés, les eunuques se saisirent de l'impératrice, du petit empereur et de son frère, et les entraînèrent par une galerie. Un officier qui se trouvait dans la cour armé d'une longue lance, attaqua d'en bas l'eunuque qui portait l'impératrice. Celui-ci lâcha sa proie. L'impératrice enjamba la balustrade de la galerie et sauta dans la cour, mais *Tchang-jang* s'échappa avec les deux enfants par des couloirs secrets. Cependant *Yuan-chao* ayant pénétré dans le palais, s'en donna à cœur joie. Il tenait enfin ces eunuques, qu'il haïssait à mort. Il les massacra tous, au nombre de plus de deux mille. Quand le palais fut entièrement conquis, on constata la disparition de l'empereur.

Durant la nuit, *Tchang-jang* avait fui, entraînant les deux enfants, jusqu'au Fleuve Jaune, mais il ne trouva pas de barque pour le passer. L'officier *Ming-koung* le rejoignit, et l'attaqua, sabre en main. *Tchang-jang* se jeta dans le Fleuve. *Minn-koung* conduisit les deux enfants au village le plus proche. On y trouva un cheval pour l'empereur. *Minn-koung* prit son petit frère en croupe.

Comme ils approchaient de la capitale, le général *Tong-tchouo* survint avec une escorte de cavaliers. Effrayé, le jeune empereur ne sut que lui dire, tandis que, son petit frère le remercia aimablement. Aussitôt *Tong-tchouo* résolut de remplacer l'un par l'autre. Arrivé à la capitale, il convoqua les grands officiers et leur dit :

— L'empereur est timide ; je vais lui substituer son frère Hie...

Aucun des officiers n'osa protester... *Tong-tchouo* dégrada donc *Pien* et mit *Hie* sur le trône. Ce fut l'empereur *Hien*. Peu de jours après, *Tong-tchouo* supprima *Pien* et l'impératrice sa mère, fit enfouir leurs cadavres et défendit de les pleurer.

En 192, à la capitale, il n'est plus question de l'empereur *Hien*. *Tong-tchouo* a rempli les hautes charges de la cour, de ses fils, neveux et parents. Il affiche un luxe quasi-impérial, et traite à son domicile, non au palais, les affaires de l'État. Quiconque disait un mot qui lui déplût, le payait de sa tête. Personne n'était plus sûr de sa vie.

Son ami et auxiliaire *Wang-yunn*, fait par lui principal ministre, finit par se lasser de ce monstre. Il gagna *Lu-pou*, l'homme de confiance de *Tong-tchouo*, un hercule. Celui-ci gagna quelques soldats de la garde. Un jour de grand gala, comme *Tong-tchouo* entraît au palais, un de ces hommes lui porta •₁₂₁ un coup de lance.

— A moi *Lu-pou*, cria *Tong-tchouo*.

— Me voici, dit *Lu-pou*, en le transperçant de sa hallebarde. Tous les assistant poussèrent des cris de joie.

Tong-tchouo était énorme, si ventru qu'il ne pouvait plus s'asseoir. Son cadavre fut jeté nu sur la place du marché, où le peuple l'outragea de toutes les manières.

Finalement on lui passa, dans le nombril, une mèche de lampe qu'on alluma. Elle brûla durant plusieurs jours, dit la légende.

Heou-Han chou, chap. 9, 74, 72.

En 493, *Ying-chao* à l'empereur...

Sans doute, aux époques agitées, les lois doivent être sévères et leur application doit être rigoureuse. Mais l'excès est toujours blâmable. Condamner et exécuter, sur de purs soupçons, sans enquête ni examen, un officier méritant (*Liou-u*), n'est-ce pas inique ? L'action des homme doit imiter celle du Ciel. Or le Ciel ne frappe pas une plante encore susceptible de croissance ; il ne tue que celles qui ne donneront plus rien de bon. Au lieu de cela, nous voyons des jugements rendus et appliqués à tort et à travers. Des hommes utiles et innocents sont exécutés ; des incapables cent fois coupables sont absous. Ceci n'est pas justice, c'est fantaisie. C'est la passion, non la raison, qui dicte ces jugements. Cela convient-il ?

A *Tch'ang-nan*, en 595, l'empereur *Hien*, pauvre enfant de quinze ans, était aux mains de quatre généraux, dictateurs militaires. Ils le déclarèrent majeur, et lui firent épouser la dame *Fou*. Puis ils se disputèrent entre eux. *Li-ts'oei* s'empara du palais, permit à ses soldats de le piller, finalement y mit le feu. L'incendie dévora une partie de la capitale. *Yang-fong* et *Tong-tch'eng* conduisant l'empereur sans asile, prirent le chemin de *Lao-yang*. Les dictateurs les poursuivirent. Tout en cheminant, il fallut se battre. L'empereur dut aller à pied. *Fou-tei* porta dans ses bras sa sœur l'impératrice. La cour se trouva réduite à quelques dizaines de personnes.

Enfin on arriva à passer le Fleuve. Les fugitifs reçurent du grain et de la toile de quelques officiers dévoués. L'empereur fit son entrée, sur un char à bœufs, dans la ville de *Nan-i*. Il y fut logé dans une cabane entourée d'une haie, sans portes ni fenêtres. Tous les sceaux ayant été perdus, il signa ses ordres au pinceau. — En 196, ne pouvant plus tenir à *Nan-i*, *Yang-fong* conduisit l'empereur à *Lao-yang*. On trouva le palais détruit ; la ville de même. Les officiers durent arracher, de leurs mains, les herbes et les épines, pour rendre abordables quelques masures restées debout. Les hauts fonctionnaires glanèrent, dans la campagne, des grains oubliés et des herbes comestibles. Plusieurs moururent de faim. D'autres périrent dans les rixes, que l'extrême misère suscitait entre les civils et les soldats.

Dans cette extrémité, *Yang-fong* fit appel à *Ts'ao ts'ao*. Celui-ci prit le titre de Général Protecteur, et transporta l'empereur chez lui à *Hu*. De ce jour celui-ci ne régna plus que de nom.

Heou-Han-chou, chap. 9.

En 196, *Tcheng-huan* le commentateur, à ses enfants...

Nos ancêtres furent pauvres, de père en fils. Moi, mes parents chargés de famille, ne purent me garder à la maison. Je dus gagner ma vie, comme scribe dans l'administration. J'errai durant •₁₂₂ quarante années, faisant ce métier, sans autre consolation, que de pouvoir parfois apprendre quelque chose des grands Lettrés que je rencontrais. Ils me donnèrent l'amour des Canoniques, à l'étude desquels je m'appliquai de tout mon cœur. Peu à peu j' amassai une petite fortune. J'eus la chance de n'être pas compromis, lors de la persécution des Lettrés par les eunuques. J'échappai aussi sain et sauf, lors de l'insurrection des Turbans Jaunes. Maintenant, âgé de 70 ans, sentant mes forces décliner, je vous confie le soin des biens de la famille, et prends ma retraite pour me reposer en attendant ma fin, près des tombes de mes ancêtres, me promenant avec ma canne pour voir pousser les moissons. Vous, gérez la culture, en commun. Quoique je n'aie pas rempli de charge, j'ai été un employé du gouvernement ; c'est un honneur que je vous lègue. J'ai notablement amélioré la condition de notre famille ; si bien que, pourvu que vous soyez sages et économes, vous pourrez vivre commodément. Faites achever ma future sépulture. Car le soir vient ; qui sait ce qui va arriver. Quant aux livres que j'ai aimés et usés,

ensevelissez-les avec moi, pour que nous tombions ensemble en poussière.

Sunn-ue mort en 209, à sa fille...

La destinée des filles, c'est que, un jour, quittant leurs parents et leurs frères, elles aillent vivre comme épouse avec un homme étranger, qu'elles serviront jour et nuit, dociles et chastes. Aussi les Sages ont-ils pourvu à ce que, durant leur séjour provisoire dans la maison de leurs parents, la séparation des sexes fût strictement observée. Fût-il prince, le père ne prend plus la main de sa fille, à partir de sa septième année. Fût-elle princesse, la mère n'embrasse plus son fils âgé de sept ans. A fortiori pour tous les parents moins proches. Une fille ne peut monter dans un char avec aucun autre homme que son père, ni habiter sous le même toit avec aucun autre homme que ses frères. Elle ne doit faire aucun geste qui ne soit rituel, elle ne doit poser aucun acte qui ne soit réglé. Pense toujours à cette princesse de *Song*, célébrée par les historiens. Le feu ayant pris au palais, et sa belle-mère ne lui ayant pas ordonné de sortir, elle resta dans son appartement et fut réduite en cendres.

*

* *

L'empire féodal : [Leçon 1](#) — [2](#) — [3](#) — [4](#) — [5](#) — [6](#)

L'empire absolu : [Leçon 7](#) — [8](#) — [9](#).

[Table](#) [●](#)

Nom du document : chine_travers_ages.doc
Dossier : C:\CSS\Envoi021204\wieger_leon
Modèle : C:\WINDOWS\Application
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : La Chine à travers les âges
Sujet : serie Chine
Auteur : Léon Wieger
Mots clés : Chine antique, Chine classique, ethnologie de la Chine,
mythologie chinoise, civilisation chinoise, religion chinoise, philosophie
chinoise, écriture chinoise ancienne, croyances chinoises, ancient China,
anthropologie de la Chine, taoïsme, K' oung tse, co
Commentaires : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
Date de création : 18/11/04 12:33
N° de révision : 6
Dernier enregist. le : 04/12/04 09:03
Dernier enregistrement par : Pierre Palpant
Temps total d' édition 16 Minutes
Dernière impression sur : 05/12/04 13:55
Tel qu' à la dernière impression
Nombre de pages : 157
Nombre de mots : 53 339 (approx.)
Nombre de caractères : 304 036 (approx.)